



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

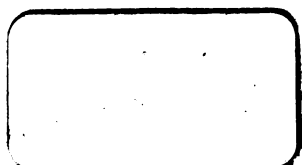
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

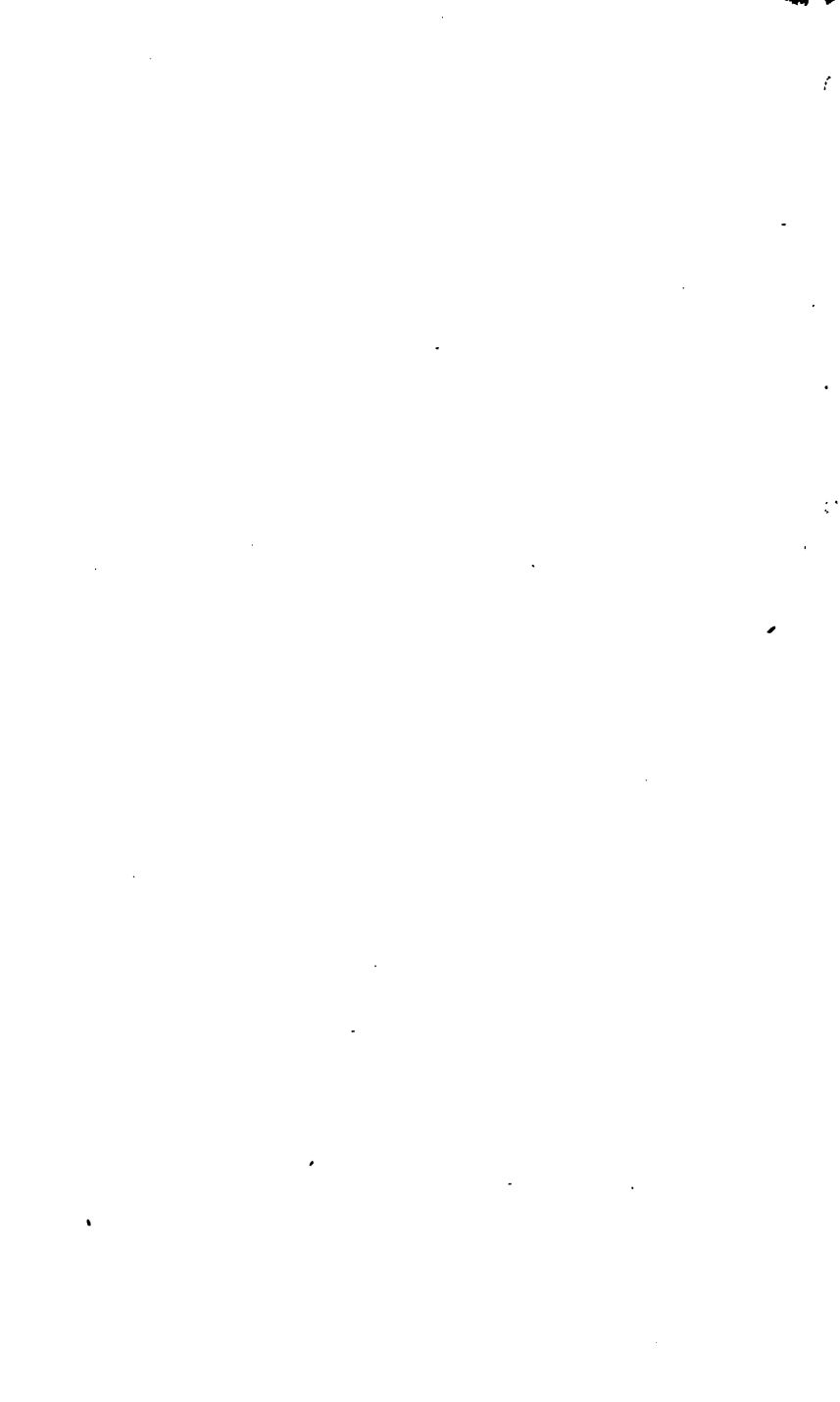


HN SPHD .

C 4162.19



Vatican Council



L'INFALLIBILITÀ
E
IL CONCILIO GENERALE

STUDIO DI SCIENZA RELIGIOSA AD USO
DELLA GENTE DEL MONDO

PER
MONSIGNOR DECHAMPS

ARCIVESCOVO DI MALINES

VERSIONE DAL FRANCESE

DI
MONSIGNOR FERDINANDO MANSI

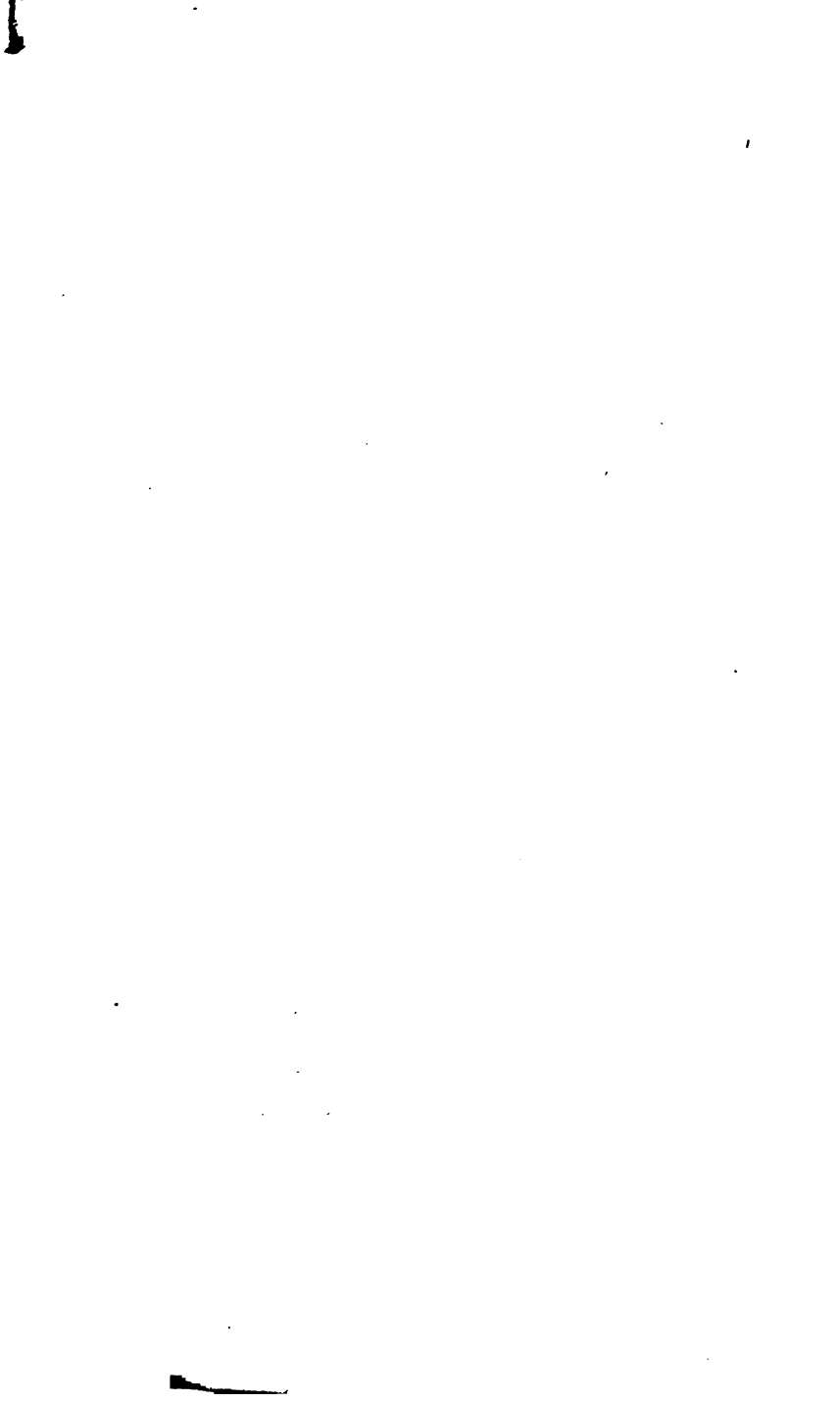
CONSULTORE DELLA S. C. DELL'INDICE



ROMA
TIP. E LIB. POLIGLOTTA
DE PROPAGANDA FIDE

TORINO
TIP. E LIB. PONTIFICIA
PIETRO DI G. MARIETTI

1869.



L'INFALLIBILITÀ

E

IL CONCILIO GENERALE





L'INFALLIBILITÀ

E

IL CONCILIO GENERALE

**STUDIO DI SCIENZA RELIGIOSA AD USO
DELLA GENTE DEL MONDO**

PER

MONSIGNOR DECHAMPS

ARCIVESCOVO DI MALINES

VERSIONE DAL FRANCESE

DI

MONSIGNOR FERDINANDO MANSI

CONSULTORE DELLA S. CONG. DELL'INDICE



ROMA

**TIP. E LIB. POLIGLOTTA
DE PROPAGANDA FIDE**

TORINO

**TIP. E LIB. PONTIFICIA
PIETRO DI G. MARIETTI**

1869.

C 4162:19
v

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

La presente traduzione è sotto la tutela
delle leggi per la proprietà letteraria.

N

PREFAZIONE DEL TRADUTTORE

Accortamente disse il Cardinale Pallavicino, favellando delle doti della mente, non esser queste gemme donateci dal Creatore, perchè debbano servire ad ornamento soltanto di chi n'è insignito; ma sibbene faci, di cui debba valersi per rischiarare ad altri il cammino coll'insegnamento del vero, e coll'allettamento al bene. E per verità essendo l'uomo destinato dalla Provvidenza a vivere nella comunanza degli altri suoi simili, giova maravigliosamente ad ottenere siffatto intento la diversa distribuzione delle doti eziandio dell'animo; per la quale dalla ricchezza che è negli uni si viene a supplire il difetto che è negli altri, e in questi il bisogno d'essere istrutti, in quellì il dovere di farsi lor guida. concorrono a formare quel vincolo che stringe fra loro gli uomini nel viver sociale. A che ponendo io mente, e veggendomi per avven-

tura dotato da Dio d'una naturale disposizione e facilità ad apprendere le diverse lingue, per modo che parecchie già me ne resi familiari, ho potuto derivare ad altrui giovamento questa qualunque abilità, traducendo nella materna favella opere scritte ne gl'idiomi a me noti, e perchè la cognizione delle medesime tornar potesse a pro dei lettori, ho avuto riguardo nella scelta soprattutto ai bisogni della cristiana famiglia. Le forze del mio ingegno non son tali, che io possa arrogarmi il vanto di autore traendo fuori della mia mente quei tesori di sapere ch'essa non ha; mi sia dunque almeno concesso di render servizio ai buoni italiani col valermi delle cognizioni poliglotte che io posseggo, offrendo loro l'uso dei tesori stranieri, raccolti nelle opere di valenti scrittori. Con tal avviso ho pubblicato già a vantaggio comune parecchie versioni di opere, nelle quali con robustezza d'argomentazione, e con evidenza di raziocinio meglio si combattono quei falsi principî, onde la presente società è sì corrotta, e meglio si franche-

giano quelle verità che dovrebbero esserne il fondamento incrollabile.

Ora di tal tempra appunto è l'opera del dotto ed egregio Arcivescovo di Malines Monsignor Dechamps col titolo «L'INFALLIBILITÀ E IL CONCILIO GENERALE» dettata per l'occasione del prossimo Concilio Vaticano, nella quale con chiarezza, discernimento, penetrazione ed erudizione, come si esprime il Breve che in ringraziamento di questa opera al lodato Arcivescovo ha diretto il Sommo Gerarca Pio IX, discorre della infallibilità della Santa Sede, combatte vigorosamente i cavilli degli avversarii, e prova la necessità del prossimo Concilio.

Tale è il lavoro che io presento a comune istruzione. Quanto a me mi terrò pago della fatica, quale ch'ella sia, durata nella mia traduzione, se avverrà che la lettura dell'opera produca negli animi dei miei leggitori quel frutto che l'esimio Prelato di S. Chiesa si propose di raccorre colle sue dotte fatiche.

Roma 12 Luglio 1869.

IL TRADUTTORE.

BREVE
CHE SUA SANTITÀ PIO IX

HA INDIRIZZATO

ALL'ARCIVESCOVO DI MALINES

MONSIG. DECHAMPS

PIUS PAPA IX.

Venerabilis Frater salutem et apostolicam benedictionem.

Gratulamur tibi, Venerabilis Frater, quod sicut alias sic in nupero opere tuo: *De infallibilitate et Concilio generali*, luculenter ostenderis, ita rectam rationem suffragari catholicae fidei, ut non modo pii, sed et ipsi rationalistae absurda fateri cogantur commenta, quae ab ipsa dissentiunt. Summopere vero delectati sumus perspicuitate, qua principia a te prolata explicasti, argumentis, quibus ea asseruisti, sagacitate et eruditione, qua disieciisti cavillationes adversas. Qua de re gratias tibi agimus de oblato nobis volumine: quod certe praeiudicatis opinionibus discutiendis non parum profuturum esse confidimus.

Interim vero divini favoris auspiciem et praecipue nostrae benevolentiae pignus apostolicam benedictionem tibi totique dioecesi tuae peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die 26 Iunii 1869, pontificatus nostri anno XXIV.

PIUS PP. IX.

L'INFALLIBILITÀ

E

IL CONCILIO GENERALE

Il Concilio, che prossimamente avrà luogo, non è soltanto l'oggetto delle speranze della chiesa; lo è eziandio delle preoccupazioni del mondo. A grande sorpresa dei teorici del positivismo, e della moltitudine dei materialisti pratici, le questioni religiose riprendono il loro rango, vale a dire il primo, nell'opinione pubblica. Tanto i principi che i diplomatici hanno lo sguardo loro rivolto su Roma. Gli uomini di Stato, i militari, e i giudiziarj, quei della tribuna e della stampa specialmente, inclinano a fare da teologi, e grazia ai giornali di tutt' i colori, questa loro teologia alquanto nuova e sovente strana, si estende a tutt' i gradi della scala sociale. Da per ogni dove si parla del Concilio, e di ciò ch'esso farà. Mentre però l'Episcopato cattolico si applica principal-

mente allo studio delle questioni disciplinari, perchè la disciplina non è punto immutabile e si adatta sempre alle variabili situazioni delle società, e alle necessità mutabili dei tempi, egli, il mondo, s'inquieta e si perturba sopra tutto per le quistioni dogmatiche o dottrinali. Abituato come egli è di udir tutto posto in dubbio, e ad imbattersi sempre con uomini disposti e pronti *a fare la verità*, o a rifarla, s'immagina che i Padri del Concilio saranno egualmente audaci, e che la chiesa si dispone a ricevere delle nuove rivelazioni! Se non che fra le rivelazioni che egli sta attendendosi, havvene una che punge e ferisce singolarmente la sua curiosità cioè; che cosa deciderà il Concilio intorno alla infallibilità del Papa. ●

Il tuono con cui si proferisce questa questione, per fino nel seno delle assemblee legislative, e il modo in cui la si concepisce, prova esservi nella gente del mondo, e massimamente ne' scrittori della stampa periodica, una rimarchevole ignoranza delle cose, di cui vogliono parlare. Son d'avviso dunque

che, pubblicando per uso loro, e intorno al punto che più sembra interessarli, questo studio veramente elementare, non farò cosa disvantaggiosa ed inutile.

Debbo nulladimeno qui prevenirli che quanto vado a stabilire intorno alla infallibilità, riguarda, indirettamente soltanto, gl'increduli. Parlo ai cristiani. Ma quello che io scrivo per costoro farà almeno conoscere agli altri una cosa, ch'essi hanno bisogno di sapere cioè: che il Concilio generale, se definisce l'infalibilità della Santa Sede in materia di fede, non verrà a rivelare una verità nuova, *non inventerà un nuovo dogma*, ma definirà dogmaticamente *una credenza cotanto antica e cattolica*, quanto la chiesa medesima.

Intanto, se la tesi che io impendo a difendere, non riguarda direttamente gl'increduli, mi farò qualche volta ad interromperla per entrar nella loro intenzione, e camin facendo mi arresterò per parlar loro di ciò che li riguarda. Anche prima di mettermi sulla strada, già avrò qualche cosa da dir

loro intorno ad una specie d'infallibilità che loro appartiene, e della quale oggi giorno hanno essi troppo gelosia di disfarsi. Porrò fine a questo studio mostrando a tutti che il Concilio avrà altre questioni da sciogliere che quella dell'infallibilità: che tali questioni dei tempi nostri sono più gravi ancora che quelle del secolo XVI; e che se la risposta del Concilio di Trento agli errori del protestantesimo fu piena di lume e di grandezza, la risposta che darà il Concilio di Roma alle negazioni radicali dell'apostasia che si dichiara, sarà più grande ancora, e più ricca di luce.

CAPO I.

L'INFALLIBILITÀ NATURALE

O

LA CERTEZZA.

L'infallibilità della chiesa insegnante, nella conservazione del deposito della fede, non è la sola che vien misconosciuta a giorni nostri, e di cui il Concilio dovrà prendere la difesa. L'infallibilità soprannaturale che

custodisce fedelmente nel mondo, secondo le promesse di Cristo Gesù, la verità divinamente rivelata, presuppone l'infallibilità naturale, ossia l'autorità certa della ragione nelle cose di sua competenza (1). In colui che gode dell'uso della ragione, non può darsi ignoranza invincibile, nè dubbio legittimo intorno ai primi principî. La mancanza di educazione lascia, è vero, la ragione come assopita, e l'educazione, quando non è sincera, conturba la ragione e la coscienza; ma non è men vero, che la ragione dal momento in cui vien a destarsi la sua attenzione, aderisce infallibilmente, oppure con una perfetta certezza, al semplice enunciato dei primi principî della ragione medesima e della coscienza. Coloro che si occupano dell'infanzia verificano tutt'i giorni questa adesione certa, o infallibile, ai primi principî

(1) Quando certitudo adest in summo gradu, tunc adest quoque infallibilitas quaedam, quia optime dicitur testimonium sensuum aut hominum in summo gradu *fallere non posse*. (Lieibermann, Eom. Cath. p. II. c. 3. n. 603.)

non solo, ma eziandio alle loro conseguenze evidenti e necessarie.

A questa infallibilità naturale della ragione si dà il nome di senso comune, perchè il buon senso è comune agli uomini tutti. Il signor de Lamennais non ha fatto che prendere il rovescio di questa verità così semplice, quando molestato da un segreto orgoglio, pretese fondare una filosofia *novella* sul *senso comune* preso a rovescio, come se il buon senso non fosse buono che per esser comune, mentre è comune solamente, perchè è buono, ossia conforme alla natura. Ohi non ricorda i vani sforzi dell'infelice autore del *Essai sur l'indifférence* (saggio sull'indifferenza) per contendere alla ragione la certitudine che l'è propria, per precipitarla in dubbio universale, e per ridurla a mendicare la certezza tutta intera dalla testimonianza esteriore, dalla testimonianza del senso comune, del genere umano, della ragione generale? Come chiaramente si vede questa pretesa filosofia del senso comune non avea che un torto, quello cioè

di opporsi al senso comune medesimo. Certamente noi, mediante la testimonianza dei nostri simili, o del senso comune, confondiamo gli spiriti mal consigliati che si oppongono al buon senso, ma non è men vero, che questo senso non è comune, ovvero non appartiene a tutti gli uomini che per esser egli il bene proprio di ciascun di noi.

Or dunque! È appunto la certezza o l'infallibilità naturale della ragione che vien miserabilmente negata oggi giorno nel suo principal dominio, nella sfera cioè dell'ordine morale. L'ordine morale comprende l'insieme dei doveri dell'uomo rispetto a Dio, rispetto al prossimo, e rispetto a se medesimo, vale a dire la piena e triplice giustizia, ed è appunto questa triplice giustizia che presentemente si mette in questione a nome di una morale nuova, o piuttosto di una morale *sempre nuova*, proibendo il progresso che la verità di ieri rimanga la verità di domani, e non potendo ammettere limite la libertà di pensare. Come se il progresso potesse essere altra cosa che lo sviluppo nel-

l'unità, che il movimento verso una direzione, che l'incedere sur una strada tracciata al lume dei principî; e come se la libertà del pensiero concepita fuor d'ogni limite, non fosse la stessa cosa che la libertà concepita fuor d'ogni legge, vale a dire, che la cieca licenza, la negazione manifesta della stessa ragione. Inoltre, questa negazione dell'orgoglio in delirio ha attinta la sua formola nella *teoria* di Hegel della *identità dei contraddittorî*, teoria che ha dato origine alla sofistica moderna. Il Concilio strapperà senza dubbio la maschera a questa scienza della menzogna, *falsi nominis scientiae* (1), a questa nemica dichiarata della ragione sì bene che della fede.

La libertà del pensare presa nel suo senso letterale, è della stessa età dell'uomo. Noi siamo stati tutti e sempre liberissimi di pensar bene o male, e lo saremo per sempre; ma la libertà di pensare, che si pretende a giorni nostri, è tutt'altro: è dessa la rivendica di un diritto nuovo, *del diritto* cioè di

(1) I. Tim. VI. 20.

non aver altro che delle opinioni. L'opinione che implica il dubbio, la libertà di pensare tale quale la s' intende, o *tale almeno quale si vuole* non è altro che la negazione della scienza, la negazione dell'autorità del buon senso, la negazione della certezza, ossia della infallibilità naturale. La rivendica del diritto di non aver che delle opinioni, è la rivendica *del diritto di non incontrar mai verità alcuna che obbliga*, perchè non si vuole legge sul pensare, perchè non vuolsi verità maestra, ma perchè all'incontro si vuol restar sempre maestro: Maestro della verità per fabbricarsela come si desidera, e per distruggerla e rifarla a proprio capriccio! In una parola, vuolsi usurpare, falsificandolo, il diritto di Colui, che solo ha potuto dire: *Io sono la verità; io sono, e non cambio.* Difatto egli è *per se stesso*, mentre noi *da noi stessi* non siamo.

È vero peraltro che i liberi pensatori non sempre si rendono conto della libertà assurda ch'essi vogliono, e che costoro non hanno pretensione a questa libertà in tutte

le sfere della verità naturale, ma la pretendono formalmente nella sfera dell'ordine morale o della giustizia, specialmente rispetto a Dio, vale a dire nella sfera religiosa, in cui *essi vogliono* assolutamente che tutto sia incerto (1). Ho detto che *vogliono*, perchè in essi è il cuore che loro perturba la mente. Sembrando loro Iddio sovranamente molesto e incomodo all'indipendenza che essi sognano.

(1) Noi abbiamo detto altrove che la negazione della certezza in materia di religione è il grande errore de' tempi nostri, l'errore - padre della maggior parte di quelli che oggi giorno ingannano l'uomo. Potrebbe anche appellare l'epidemia, da cui è presentemente infetta una folla di spiriti *manifestamente infermi*. Se si esigesse dall'accademia delle scienze che proclamasse a favore di tutte le teorie, anche le più assurde, il *diritto eguale* di essere insegnate negli stabilimenti *pubblici*, la si farebbe ridere di compassione. La tolleranza è sufficiente all'impertinenza, e alla stravaganza. E nel colmo della civilizzazione cristiana, si viene a discutere seriamente se è necessario concedere i diritti stessi al paganesimo, al budismo, al maomettanismo che alla stessa religione cristiana! Non basta dunque alla corruzione la tolleranza?

Eglino sognano l'impossibile : *Meditati sunt inania*. Il buon senso, il senso comune che li spinge internamente ed esternamente, non permetterà mai loro di misconoscere, con tranquillità di coscienza, la certezza, ove giunge la ragione tanto nell'ordine morale come negli altri ordini, e altrettanto nell'ordine morale rispetto a Dio, vale a dire in materia di religione, più che in ogni altro ordine.

No, il buon senso non lo permetterà loro giammai, perchè appunto e specialmente in materia di religione la ragione non può ammettere l'incertezza. Non è la ragione la facoltà superiore che inibisce all'uomo di agire senza sapere il perchè? Come dunque gli permetterebbe di *vivere senza sapere perchè?* Ecco intanto ciò che avverrebbe se l'uomo fosse privo della certezza in materia di religione, perchè la religione altro non è che la scienza del fine ultimo, ossia *del perchè della vita*. La ragione dunque non può ammettere in questo punto incertezza *senza negar se stessa*.

Ma come giunge in questa la ragione alla certezza? Osservate come essa vi giun-

ge nelle altre sfere, e vedrete come la medesima vi arriva anche in questa.

Come perviene la ragione a conoscere con certezza le cose di ordine sensibile?

Mediante la provata testimonianza dei sensi.

Come perviene essa a conoscere con certezza le cose del mondo interiore, di questo mondo che noi portiamo in noi stessi?

Per mezzo del provato testimonio della coscienza.

Come, di nuovo, giunge la ragione a conoscere le cose del mondo intellettuale?

Per mezzo della testimonianza o della luce provata della evidenza.

Fatevi a dimandare all'uomo ragionevole se possono darsi effetti senza cause, se un'opera superba e complicata non suppone già il suo artefice? Dimandategli se l'unità o l'armonia dei cieli non riveli una intelligenza suprema? E sempre e in ogni luogo voi verrete a verificare le parole del Salmista: *Gli uomini di ogni lingua e di ogni nazione comprendono il linguaggio dei cieli.*

Dimandate alla ragione se non viviamo che per morire, e se tutto va a finire al cimitero; dimandatele se il delitto occulto, e la virtù misconosciuta andranno eternamente seppelliti nella medesima tomba; dimandatele ancora se i rimorsi della coscienza, questa aspettazione profonda della giustizia di Dio, sono solamente un sogno, e la ragione vi schiererà dinanzi tutte le generazioni umane ginocchioni presso le tombe sepolcrali, perchè la giustizia è al mondo di là.

Ma come mai la ragione perviene essa a conoscere con certezza le cose che succedono in contrade remote, lontan dal mondo, o in distanza di tempi?

Mediante la testimonianza degli uomini, e per la irrefutabile testimonianza della storia. Così avviene che noi non siamo men certi della esistenza attuale di Pekin o di Calcutta che quelli i quali hanno veduto e visitato le città suddette, e che noi non abbiamo minor certezza dell'esistenza passata di Ninive e di Babilonia, che della presente esistenza di Parigi e di Costantinopoli.

In somma, in che modo perviene la ragione alla certezza sulle cose intorno allo stesso fine dell'uomo, intorno allo scopo della vita, sulla giustizia attesa da tutte le coscienze, sull'oggetto ancora invisibile della speranza che discende con noi nel sepolcro, intorno ai misteri dell'eterno avvenire?

Come potrebbe essa arrivarvi senza la testimonianza di Dio? Non bisogna prender stanza nell'eternità per discorrercene di scienza certa?

Sì, la ragione che vien rassicurata delle cose di questo mondo per le testimonianze del tempo, delle cose dell'altro mondo vuol esserne assicurata mediante il testimonio dell'eternità.

Essa il vuole, e ne dice il perchè, e lo dice nella stessa maniera per la bocca del semplice contadinello e per l'organo dei primi ingegni di tutt'i secoli.

Che cosa dice intorno a questo il semplice popolo?

Bisogna che venga qualcuno dall' altro mondo per raccontarci quello che ivi succede.

E cosa dicono intorno al soggetto medesimo i primi ingegni di tutt'i secoli?

Dicono con Platone: Bisogna che ce ne istruisca la Divinità (1).

Zoroastre, Confucio, Socrate, Aristotile, Cicerone, Seneca, per non citare che i maestri dell'Oriente, della Grecia e di Roma, si esprimono su questo punto, come si esprime la Bibbia, come la legge, come i Profeti, e come il Vangelo, e tutti poggiano la certezza religiosa sulla parola divina trasmessaci da generazione in generazione. Noi in altro luogo (2) abbiamo citato le loro parole, e non ci faremo a ripeterle qui, ma costateremo di bel nuovo questo fatto immenso cioè: che intorno a Dio e alle cose divine l'umana ragione, nel suo *stato* reale, positivo, permanente e universale, vuole comprendere Iddio (3), che la medesima dimanda qui la testimonianza di Dio per aderirvi per mezzo della fede; e che

(1) Alcib. II.

(2) La certezza in materia di Religione cap. II.

(3) *Propter certitudinem* dice S. Tommaso d'Aquino, anche nelle cose della religione naturale.

la fede, malgrado le sue accidentali alterazioni, non è meno un fatto immutabile come la ragione stessa.

Noi non ignoriamo che i liberi pensatori danno il nome di fede a quell'adesione, che essi danno alle proprie loro idee intorno a Dio ed alle cose divine; ma come cotesti adoratori dello spirito umano non si accorgono che definendo così la fede, recano oltraggio al loro proprio idolo? Da una parte, fanno con entusiasmo l'apoteosi della umanità; dall'altra negano il pensiero di tutt'i secoli della umanità! Percorrano i secoli, e i popoli, e vedano se trovino o un secolo o un popolo, in cui i concepimenti umani sieno mai stati confusi colla fede, ed essi non troveranno mai questo secolo, nè questo popolo. Da per ogni dove e in tutt'i tempi eglino troveranno la fede sussistente come *il gran fatto correlativo a quello della divina rivelazione.*

Eccoci ben lontani, si dirà forse, dalla infallibilità naturale, ossia dalla certezza propria della ragione!

Non sì lontano quanto si pensa; perchè è la ragione stessa, l'abbiam veduto, che dimanda la rivelazione, e la rivelazione non s'indirizza che alla ragione. Iddio parla alla ragione, e da questa egli esige la fede, e non gliela dimanda che dopo averle *fatto vedere* che è ben lui che le dirige la parola. La ragione che richiede la testimonianza di Dio sulle realtà della vita futura, non aderisce dunque a questa testimonianza con la certezza soprannaturale della fede, che dopo aver visto co'propri occhi, vale a dire dopo aver verificato col suo proprio lume e con la certezza naturale che l'è propria, il *fatto divino* della rivelazione.

Ora Iddio non si manifesta men chiaramente alla ragione nel gran fatto della rivelazione che nel gran fatto della natura. Queste due opere divine portano per impronta il medesimo contrassegno; questa, cioè la natura, il contrassegno dell'unità padrona dello spazio per mezzo dell'armonia dei mondi; quella, la rivelazione cioè, il contrassegno dell'unità padrona del tempo per mezzo del-

l'armonia dei secoli in Gesù Cristo. Se è dunque evidente che i cieli, nel loro corso narrano la gloria di Dio, non è meno evidente che i secoli la enarrano nei loro corsi, e che quello che *tien tutto nella sua mano*, come dice Bossuet, *ha potuto concepire ei solo e condurre un disegno in cui son compresi i secoli tutti.*

Sì, ciò è evidente, e se noi ci limitiamo a rammentare questo solo segno, o questo sol carattere della rivelazione, lo è, perchè è sufficiente, fra tanti altri, per far riconoscere l'infallibile certezza naturale, con la quale la ragione giunge all'acquisizione della infallibile certezza soprannaturale della fede.

La certezza della ragione ciò non ostante, non esclude qui la libertà della fede. In fatto, purchè la ragione aderisca alle verità rivelate, non basta che alla presenza del fatto evidentemente constatato della rivelazione ella vegga di *dover credere*. Il fatto della rivelazione è evidente, ma le verità rivelate a noi non sono ancora evidenti. Al pari della

colonna del deserto, esse sono, durante il tempo del nostro pellegrinaggio, piene di luce insieme e di ombre, e il merito della fede consiste nel crederle sulla parola di Dio solo. Evvi della volontà e dell'amore in questa sommissione dell'uomo allo Spirito di Dio: *Credere non potest nisi volens* (1). Sì, la ragione mostra che *bisogna credere* secondo l'espressione di un dotto e di un santo (2), *perchè è evidente che Dio ha parlato*, ma la ragione sola con tutto ciò non somministra la credenza, perchè nella fede e nelle disposizioni della fede, vi è dell'amore, vi è l'amore della verità, e che tutti non amano la verità. *La luce è venuta in questo mondo, e gli uomini hanno amato meglio le tenebre che la luce, perchè malvagie erano le opere loro. Imperocchè chi fa male* (3), *odia la luce, e non s'accosta*

(1) S. August. In Ioan. tr. 26. n. 2. (Migne, Patr. lat. t. 35. col. 1607).

(2) S. Alfonso di Liguori.

(3) Chi vive male senza desiderare di guarire; chi non dice come S. Paolo: *Chi mi libererà...?*

• *alla luce, affinché non vengano riprese le opere sue* (1). La fede dunque è meritoria e libera, perchè libero e meritorio è l'amore, e la fede resta libera, abbenchè sia evidente che Dio abbia parlato, poichè questa evidenza è relativa alle nostre disposizioni volontarie, questa chiarezza proporzionata alla purezza dell'occhio interno, e la luce della testimonianza divina non splende che agli occhi di coloro che la desiderano, e non già di quelli che la temono. Sono disgraziatamente troppo numerosi quei che temono di veder chiaro, e che preferiscono l'oscurità, il vacuo, il dubbio, le tenebre, nel cuore delle quali vogliono creare per se medesimi ciò ch'essi appellano loro convinzioni. Ora è certo, e di una sperienza troppo frequente, che a forza di desiderare le tenebre si finisce coll'ottenerle.

Ma queste tenebre del dubbio, ove tanti uomini vanno volontariamente a sepellirsi, nulla tolgono alla chiarezza della verità, nè

(1) Ioan. III. 19-20.

alla infallibile certezza, con la quale la ragione assicura la rivelazione in quei che ne cercano la luce. No, e nessuno resterà giustificato da queste formole alla moda: « È vostra opinione, non è la mia; Bossuet vedeva come voi. Voltaire vedeva come me. » No signore, perchè non è vero che Voltaire abbia veduto, o abbia fatto veder falso, ciò che Bossuet ha veduto e fatto vedere evidentemente vero. Voltaire ha cercato delle difficoltà, e facilmente le ha trovate, essendo sufficiente a questa bisogna la debolezza dello spirito umano; Voltaire, e molti altri come lui si son lanciati nel laberinto del dubbio con la volontà di non uscirne; ma nè egli, nè altri hanno mai tentato, e nessuno tenterà mai di rifiutare la dimostrazione della fede, tale quale la compendia, per esempio l'Opera: *Discours sur l'histoire universelle*. No, nessuno si tenterà mai di provare *che un altro che Dio abbia potuto concepire, e realizzare un disegno, ove son compresi i secoli tutti.*

Facciamoci ora a costatare il metodo divino, in cui la Provvidenza mette questa di-

mostrazione della fede alla portata di tutti, e la rende facilmente e prontamente accessibile tanto ai semplici che ai dotti.

CAPO II.

LA CHIESA

O

LA SOCIETÀ RELIGIOSA.

È per mezzo della chiesa o della società religiosa che Dio conduce e i semplici e i dotti, dalla certezza naturale alla soprannaturale certezza della fede.

Nell'ordine della natura Iddio non ci partecipa la vita direttamente da se stesso. Iddio, causa prima di ogni vita, ce la comunica per mezzo delle cause seconde. Ei ci fa nascere nella società, e non solo ci fa nascere in essa, ma ci fa anche nascere per essa, poichè egli ci fa nascere da un padre e da una madre, fa altresì dipendere la conservazione della nostra vita dalle cure degli autori dei nostri giorni, ossia da quella stessa autorità che ci ha dato la vita (1). La stessa è la

(1) Si è di già notato che *autorità* vien dalla parola *autore*.

condotta della Provvidenza nell'ordine della grazia. Le condizioni della vita spirituale sono in perfetta armonia con le condizioni della vita naturale, e Dio impartisce e conserva tanto quella che questa, mediante l'autorità, di cui ne ha formato l'organo. La grazia e la verità sono in Dio come nella loro sorgente; ma egli ce le fa trovare anche nella società e per la società, in grembo alla nostra Madre la chiesa per mezzo dell'autorità spirituale o del sacro ministero della parola, e dei sacramenti.

La religione è il vincolo sociale per eccellenza, non solamente fra gli uomini e Dio, ma ancora fra uomini e uomini.

La religione non è una semplice dottrina, un sistema semplice di filosofia; essa è l'anima della società fondamentale, di quella società che serve di base a due altre, cioè alla società domestica e alla società civile. Son conosciute le parole di Rousseau: *Non fu mai fondato uno stato, cui non serva di base la religione.* Il delirante o sognatore di Ginevra ha detto pure delle parole simili

nei suoi lucidi intervalli. Spezzate il vincolo che lega l'uomo a Dio, e restano infranti tutti gli altri vincoli; rimettete in questione la legge divina, e tutte le altre leggi vanno in disordine. I sofisti stessi riconoscono che la religione è la legge della vita del mondo e che le diverse civiltazioni sono caratterizzate dalle *religioni* che loro servono di sostanza, tanto è vero che la *religione* anche quando si altera e cade in pezzi e frantumi, sempre conserva qualche cosa di se medesima. L'eterna religione della umanità, quella di cui Bossuet ha detto che quattro o cinque fatti più chiari della luce del sole la fanno vedere antica quanto il mondo, la vera religione sarà dunque l'anima della vera società religiosa, e della vera civilizzazione.

Ogni società riposa sull'autorità che le ha dato origine, e siccome nella società naturale della famiglia, l'autorità, nella società spirituale, non aspetta di essere richiesta. Immagine sensibile della Provvidenza, essa è che la prima si accosta all'uomo: *se prior*

ostendit (1); e gli dà successivamente il latte della intelligenza, e il pane dei forti.

In simil modo la *nostra madre* la s. Chiesa ci eleva alla vita soprannaturale. E siccome la fede è il cominciamento, la radice e il fondamento di questa vita: *Initium, radix et fundamentum* (2), Iddio si serve della chiesa per condurre la nostra ragione alla fede, e per mezzo della chiesa Egli fa giungerci dalla certezza naturale dell'una alla certezza soprannaturale dell'altra. Non è la sacra Scrittura che ci ha fatto conoscere la chiesa; anzi è la chiesa che ci ha fatto conoscere la Scrittura, ed essa ci ha fatto trovare nella parola di Dio, scritta o tradizionale, la verità di cui essa è stata divinamente costituita la custode viva sulla terra: *Docete omnes gentes. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consumationem saeculi* (3).

Non è se non la chiesa che ci apre ella

(1) *Se prior ostendat...* Sap. VI, 14.

(2) Conc. Trid. Sess. VI. cap. 8.

(3) Matth. XXVIII, 20.

stessa i suoi archivi, che ci fa leggere le sue credenziali, che ci manifesta il sigillo divino nella sovrumana armonia dei due Testamenti, e la quale non ha bisogno, per renderci visibile la divinità della Scrittura, che di mostrarci a dito il popolo antico, sempre vivente e sempre nemico, che veglia alla custodia delle profezie, di cui essa medesima è il compimento miracoloso.

Ma non è solamente col mostrarci il gran fatto dell'adempimento delle profezie, che la chiesa ci somministra la prova della rivelazione cristiana, o la dimostrazione della fede, ma è eziandio col mostrarci essa stessa. La chiesa richiedendoci la fede a nome di colui che ha detto: *quando non vogliate credere a me, credete alle opere, onde conosciate, e crediate, perchè esse rendono testimonianza di me stesso* (1), la chiesa rende essa stessa testimonianza a Gesù Cristo, perchè essa è la più grande delle sue opere. Sì, la chiesa, rivestita dei suoi caratteri, che sono fatti splendidi, rimane sulla terra

(1) Ioann. X, 38.

l'irrifutabile testimone della divinità di Gesù Cristo, *il miracolo sussistente*, che prova la verità di tutti gli altri, secondo l'espressione di Bossuet, e l'opinione di Sant'Agostino.

Questo metodo veramente divino per mezzo del quale la Provvidenza conduce la ragione alla fede, scioglie la celebre difficoltà dell'analisi della fede dei semplici, difficoltà così sovente e cotanto debolmente toccata da tanti eruditi, allorchè han perduto di vista che la chiesa è il primo dei fatti dimostrativi della fede (1), il solo fatto vivente, il solo parlante, il solo che non sta aspettandosi le nostre ricerche, ma che egli stesso va in cerca di noi, e che si fa vedere egli stesso tale qual'è: *Se prior ostendit*.

Analizzare l'atto della fede, non è altro che ridurlo ai principî che concorrono a produrlo: questi principî essi stessi si riducono a due: al principio o al motivo della fede,

(1) *Primum et sufficiens credibilitatis argumentum praebet auctoritas Ecclesiae, seu propositio Ecclesiae notis suis praefulgentis.* (Dens, de fide n. 18).

e al principio o al motivo della credibilità. Il motivo della credibilità è il *fatto*, che fa vedere alla ragione che Dio ha parlato, è la prova data alla ragione della divinità della rivelazione. Il motivo della fede, è *la parola stessa di Dio*, o la veracità divina. Ora, noi ci facciamo ad esprimere tutti e due questi principî quando nell'atto di fede diciamo: «Credo quello che la chiesa mi propone da credere, perchè Dio lo ha rivelato.» Noi crediamo solamente alla parola di Dio, ma la chiesa per mezzo dei fatti irrefutabili di cui essa è *per noi* il principal fatto (1), *primum et sufficiens*, ci fa *vedere* la divinità della rivelazione, e la sua propria missione di autorità divina insegnante !

(1) Il principale *per noi*, perchè dessa è l'ultimo anello della catena di simili fatti, quello per mezzo di cui noi la comprendiamo tutta intera. Il principale inoltre, perchè basta ai semplici, e perchè è necessario ai saggi, secondo questo detto di un dotto teologo: *Motivum quo etiam doctissimi carere non possunt, neque societatis christianae seu Ecclesiae auctoritas, qua prudentissime ad credendum inclinatur.* (Liebermann. Dem. Christ. P. I. c. 2. n. 67).

Vorremmo qui riassumere questo metodo di dimostrazione della Provvidenza mediante il fatto vivente della chiesa, e lo splendore delle sue note, ma noi lo abbiamo di già fatto altrove, nella *Défi porté à un rationaliste* (1), ove noi particolarmente abbiamo constatato che l'incontrarsi della ragione e della chiesa basta alla prima per farle riconoscere l'altra, cioè la chiesa basta alla ragione dei dotti e dei semplici per far loro riconoscere la vera autorità divina insegnante sulla terra (2). Noi non possiam riprodurre

(1) Appello e sfida. Cap. III. (Bruxelles, presso V. Devaux). È il riassunto dei primi capitoli *de la question religieuse résolue par les faits*. (Paris. - Tournay presso Casterman).

(2) Questo incontro voluto dalla Provvidenza ha avuto luogo da per tutto e sempre, eccetto la prevaricazione dei capi di certi popoli, come l'abbiamo altrove dimostrato coll'istoria. (appel et Défi. Cap. III. §. 1). Ma alla presenza dei risultati di questa prevaricazione, non bisogna dimenticare che se vi è una Provvidenza che veglia sul genere umano, vi è ancora una provvidenza particolare che veglia su ciascun di noi; e che non abbandona coloro che senza loro colpa trovansi lontani dalla conoscenza di questi mezzi or-

qui questa dimostrazione per la terza volta, ma vogliamo almeno riprenderla da quella parte, che ci approssima all'oggetto proprio di queste pagine, stabilendo che fra le note, alle quali deve farsi conoscere la vera chiesa, bisogna necessariamente numerare la esigenza divina alla infallibilità. Ce ne convinceremo.

CAP. III.

L'INFALLIBILITÀ SOPRANNATURALE.

Una potenza dottrinale divinamente stabilita dev'essere infallibile. - Natura di questa infallibilità. - Sua necessità.

Per essere infallibile non basta esigere l'infallibilità, ciò è evidente, ma non è meno evidente che una autorità dottrinale, la quale non pretende l'infallibilità non può essere stabilita da Dio, non potendo Iddio stabilire

dinari. Colui che è morto anche per questi tali, sa ben far giungere fino ad essi il frutto della redenzione, la luce e la grazia, in un grado sufficiente per salvarli, se sono di buona volontà, come insegna s. Tommaso. Del resto ciascun di noi renderà conto a Dio di ciò ch'esso ha ricevuto.

un'autorità dottrinale per ingannarci, oppure per abbandonarci nell'errore. S' esiste una chiesa divinamente stabilita, bisogna ch'essa ci si presenti come avente autorità da Dio: *sicut potestatem habens* (1). E che vuol dire ciò, in un'autorità dottrinale, se non la esigenza formale e necessaria alla infallibilità? Gesù Cristo ha confidato alla sua chiesa il deposito della rivelazione, affinchè lo trasmettesse nella sua integrità e purezza a tutte le generazioni. S'Egli ha detto a questa chiesa: *Istruite tutte le genti, insegnando a loro di osservare tutto quello che io vi ho comandato*, non potè mancare di soggiungere: *Io sono con voi in ogni tempo fino alla consumazione dei secoli* -(2).

Ciò che Cristo ha dovuto fare, lo ha fatto, e le sue parole chiaramente ci dicono che cosa è l'infalibilità. Essa non è già una infalibilità che produce, o che crea, come suppone l'ignoranza di una moltitudine di gente di spirito, ma è una infalibilità che

(1) Matth. VII, 29.

(2) Matth. XXVIII, 19. 20.

custodisce. Ella è semplicissimamente la fedeltà divinamente promessa all'autorità divinamente stabilita per conservare il deposito della rivelazione. Essa è *la grazia di stato* necessaria all'autorità religiosa, il soccorso divinamente concesso per renderla fedele, o infallibile custode.

Così avviene che l'infallibilità della fede di tutt'i membri della chiesa, infallibilità, cui i Teologi danno il nome *d' infallibilità passiva*, corrisponde alla infallibilità della chiesa insegnante, alla quale dai teologi vien dato il nome *d' infallibilità attiva*. Ma questa non suppone alcuna nuova rivelazione, nemmeno alcuna nuova ispirazione, come se la immaginano alcuni grandi giornali francesi che noi abbiamo sott'occhio. Essa non è, come lo abbiám visto, che la semplice fedeltà che veglia alla conservazione del deposito della parola di Dio, scritta nei libri ispirati, o vivente nella tradizione, ed al mantenimento del senso che le fu costantemente dato fin dall'origine.

Senza questa istituzione divina d'una au-

torità insegnante, necessariamente fedele o infallibile, la rivelazione non avrebbe una vera depositaria, e mancherebbe alla società religiosa ciò che non manca nè alla società domestica, nè alla civile società. In fatto, nelle cose naturali, la ragione, noi lo abbiamo di già veduto, ha la sua specie d'infalibilità che appellasi certezza; e nella chiesa non vi sarebbe certezza! Non vi sarebbe certezza nell'ordine di quelle cose, in cui è assolutamente necessaria, cioè nell'ordine soprannaturale, o della salute eterna? Ma come aver la certezza nell'ordine soprannaturale senza una soprannaturale autorità, divinamente stabilita per custodire il deposito e il senso della rivelazione?

Ripetiamolo; non si può concepire una autorità dottrinale divinamente istituita senza la infallibilità, ed ogni autorità insegnante che non parla agli uomini con la divina esigenza di essere infallibile, per questo fatto medesimo è convinta di non essere la chiesa di Dio.

Essa per questo fatto istesso è convinta di non corrispondere al bisogno delle anime.

Fénelon, nella sua *Lettre sur la religion* si fa a così esporre questa verità fondamentale.

« Tutti gli uomini, ei dice, e specialmente gl'ignoranti (1), hanno bisogno di un'autorità che decide, senza impegnarli ad una discussione di cui eglino sono visibilmente incapaci. Come volere che una donna di contado, o che un artigiano esaminasse il testo originale, le edizioni, le versioni, i diversi sensi del sacro testo? Iddio avrebbe mancato al bisogno di quasi tutti gli uomini, se non avesse dato loro un'autorità infallibile per risparmiare ad essi questa ricerca impossibile; e per assicurarli di non sbagliarvisi. L'uomo ignorante che conosce la bontà di Dio, e che sente la sua propria impotenza, deve dunque supporre quest'autorità data da Dio, e andare con umiltà in cerca per sottomettervisi senza ragionamento. E dove la troverà? Tutte le società separate dalla chiesa cattolica non fondano la loro separazione che sull'offerta di rendere ciascuno particolar giu-

(1) Dirà insiemamente i savii ancora, e perchè.

dice delle Sagre Scritture, e di fargli vedere, che la Scrittura è in opposizione a questa chiesa antica. Il primo passo che un partigiano sarebbe obbligato di fare per dare ascolto a queste sette, sarebbe dunque di erigersi a giudice fra essa e la chiesa che hanno abbandonata; ora, quale è quella donna del contado, quale è l'artigiano che dir possa senza una ridicola e scandalosa presunzione: Vado ad esaminare se l'antica chiesa ha bene, o male interpretato il testo delle Sagre Scritture? *Ecco nulladimeno il punto essenziale della separazione di ogni ramo dall'antico tronco.* Ogni ignorante che sente la sua ignoranza, deve aver orrore d'incominciare con un tale atto di presunzione. Si cerca un'autorità che lo dispensi dal commettere questo atto presentuoso, e da questo esame, di cui egli è incapace. Tutte le nuove sette, secondo il *fondamentale loro principio*, gli dicono: Leggi, ragiona, decidi. La sola chiesa antica gli dice: Non ragionare, non decidere, contentati di essere docile ed umile: Dio mi ha promesso il suo Spirito

•

per preservarti dall'errore. Chi volete voi che questo ignorante si faccia a seguire, quei che *da lui pretendono l'impossibile*, o quei che gli promettono ciò che conviene alla sua ignoranza ed alla bontà di Dio? Immaginemoci un paralitico che vuol scappare dal suo letto, perchè si è attaccato il fuoco alla casa; ei si rivolge a cinque uomini che dicono: alzati, corri, penetra la folla, salvati da questo incendio.

« Viene finalmente una sesta persona, la quale gli dice: lascia fare a me, ti porterò via fra le mie braccia; presterà egli fede alle cinque persone che gli consigliano di fare ciò ch'ei ben sente di non poterlo fare? Non crederà egli piuttosto a quella che è sola a promettergli il soccorso proporzionato alla sua impotenza? Ei senza entrare in discussione si abbandona a questa persona, egli non fa che restarsi docile e maneggevole fra le sue braccia. Avviene precisamente lo stesso ad un uomo umile nella sua ignoranza, ei non può ascoltare seriamente le sette che gli dicono: leggi, ragiona, decidi:

ei che ben sente di non potere nè leggere, nè ragionare, nè decidere; ma tutto si conforta nell'ascoltare la vecchia chiesa che gli dice: Senti la tua ignoranza, umiliati, sii docile, confida *nella bontà di Dio che non vi ha lasciati senza soccorso per andare a lui*. Lascia fare a me, io ti porterò fra le mie braccia. Non vi è cosa più semplice e più breve di questo mezzo per giungere alla verità: *L'uomo ignorante non ha bisogno nè di leggere, nè di ragionare, per trovare la vera chiesa*. Chiusi gli occhi, ei sa con certezza, che tutte quelle sette che vogliono farlo giudice, sono false, e che non vi è se non quella chiesa che gli dice di credere con umiltà la quale può essere la vera. In vece dei libri, e dei ragionamenti ei ha bisogno soltanto della sua impotenza e della bontà di Dio per rigettare una lusinghiera seduzione, e per restarsi in una umile docilità. Ei ha bisogno solo della sua ignoranza *bensensata* per decidere. Siffatta ignoranza si volge per lui in una scienza infallibile; più è desso ignorante, più la sua ignoranza gli fa

sentire *l'assurdità* delle sette che vogliono alzarlo a giudice di ciò ch'ei non può esaminare.

Dà un'altra parte, i *savii stessi* hanno un infinito bisogno di essere umili, e di conoscere la loro incapacità; a forza di ragionare, e' si trovano *nel dubbio più ancora* degl'ignoranti. Essi disputano senza fine fra loro, e si cacciano ostinatamente nella testa opinioni le più assurde. Costoro dunque hanno *bisogno quanto* il popolo il più semplice di un' autorità suprema, che umili la loro persunzione, che ne corregga i pregiudizi, che ponga fine alle loro dispute, che determini le loro incertezze, che li metta in accordo fra essi, e che li riunisca alla moltitudine. — Quest' autorità suprema a stretto ragionamento, *ove la troveremo?* Essa non può stare in alcuna delle sette che si formano soltanto col fare ragionare gli uomini; e che li fanno giudici della Scrittura al di sopra della chiesa. Non può dunque trovarsi questa autorità suprema se non nella antica chiesa che si nomina cattolica. Che v'ha di più semplice e di più breve, di più

proporzionato alla debolezza dello spirito umano, che una decisione, per la quale ciascuno non ha bisogno che di sentire la propria impotenza, e di non volere l'impossibile? « *Rigettate una discussione manifestamente impossibile, ed una presunzione ridicola, ed eccovi cattolico.* »

Il grande Arcivescovo di Cambrai qui non sostiene che la esigenza divina all'infallibilità sia il solo segno, o il solo carattere che faccia riconoscere la vera chiesa, ma ei mostra, e lo dimostra, che dessa è incontrastabilmente uno dei segni, o dei caratteri che la fanno riconoscere.

CAPO IV.

L'OGGETTO PRECISO DELLA INFALLIBILITÀ DELLA CHIESA.

Abbiam di già provato, che una chiesa divinamente stabilita *dev'essere* infallibile, e che l'oggetto di questa infallibilità non è in generale che la conservazione del deposito della rivelazione. Ma bisogna spiegare più dettagliatamente, quale è l'oggetto pre-

ciso di questa infallibilità, e quindi ove trovansi, nella chiesa, il soggetto di questa infallibilità, l'organo divinamente costituito di questo insegnamento infallibile, il giudice senza appello delle controversie relative alla fede.

. Intorno a questi due punti, come intorno a tutti gli altri, la chiesa, di cui la fede è apostolica, e sempre viva fin dalla sua origine, la chiesa la quale non ha che a rammentar se stessa per non sbagliare, non ha mai variato.

Facciamoci dunque a costatare per prima la sua dottrina intorno al primo punto, ossia intorno al soggetto preciso della sua infallibilità.

Avendo ricevuto la promessa della infallibilità solo per conservare il deposito della verità rivelata, la chiesa non è infallibile che in materia di fede, vale a dire nell'insegnamento della verità che bisogna credere (1).

(1) *In materia fidei, nempe in iis omnibus rebus quae revelatae sunt, et a Christo suis fidelibus ut credantur relictas*, (Schoupe, S. I. De regula fidei, c. III. a. 3 pr. 1.).

Essa per questo stesso fatto è infallibile anche in materia di costumi, facendo parte della rivelazione, ed anche della verità stessa che bisogna credere, la legge Evangelica, ossia la verità che bisogna praticare.

Ma la chiesa è dessa infallibile nell'insegnamento delle verità esplicitamente e formalmente rivelate?

Essa è infallibile nell'insegnamento delle verità chiaramente e certamente contenute nella rivelazione, o che appartengono implicitamente alla fede.

Essa è infallibile eziandio nell'insegnamento delle verità essenzialmente e inseparabilmente legate alla rivelazione, o che hanno con la medesima una necessaria connessione. I teologi esprimono la stessa cosa con altri termini, quando e' dicono che la chiesa è infallibile nell'insegnamento delle cose che si rapportano alla fede ed ai costumi, ma che vi si riferiscono per se stesse e prossimamente, e non già di una maniera accidentale e rimota: *Per se et proxime, non autem per accidens et remote.*

Se la chiesa fosse infallibile nell'insegnamento delle cose che hanno rapporto qualunque, anche rimoto, colla verità rivelata, sarebbe allora in tutte le cose infallibile, perchè nel vasto insieme dell'ordine naturale e soprannaturale, le verità tutte non ne formano che una agli occhi di Dio. Giammai la chiesa si è attribuita una simile infallibilità. Essa non ha mai confusa la scienza sacra con le scienze profane, la scienza delle cose divine con la scienza delle cose umane. Essa lascia il mondo, e tutto ciò che non è rinchiuso nella sfera della fede, *in re fidei*, come dice Bellarmino, alle dispute degli uomini, e non interviene la medesima per condannarne l'errore, che allorquando questo viene a toccare la verità rivelata. Ella favorisce così essa stessa la scienza, non potendo la verità contraddire la verità.

Ma quando è che una verità appartiene implicitamente alla fede? E quando una verità è essenzialmente ed inseparabilmente collegata con la rivelazione, *per se et proxime*?

Quando la chiesa la giudica tale, lo che essa non manca mai di far chiaramente vedere.

Dovendo la chiesa vegliare a conservare la verità rivelata in tutta la sua purezza, è infallibile altresì nella condanna delle proposizioni, che feriscono, in differenti maniere, la fede ed i costumi, o che li mettono a repentaglio (1).

Essa conseguentemente è infallibile in materia di fatti dogmatici, e diciam di fatti dogmatici, perchè essa non pretende affatto infallibilità in materia di fatti puramente personali od istorici, la conoscenza dei quali dipende principalmente dalla testimonianza degli uomini, non avendo spesso simili fatti relazione alcuna nè prossima nè essenziale con la fede. Ma sonovi dei fatti che si appellano dogmatici, poichè essi vanno essen-

(1) *Quae sunt contra fidem vel bonam vitam, Ecclesia non approbat, nec tacet nec facit.* - (Sanctus Augustinus, ad inquisitiones Ianuarii, lib. II n. 35, iuxta Editionem Benedictinam, Epistola 55. - (Migne, Patrologia Latina, tom. 33. col. 221.). - Conferatur lib. I. iuxta edit. Bened. Epist. 54.

zialmente ed inseparabilmente collegati colla fede, per esempio il fatto dell'esistenza del tale errore nel tal libro. Se la chiesa non fosse infallibile nel giudicare un tal fatto, nulla le servirebbe il condannare l'errore, non potendo indicare con certezza, ove esso si trova. I pastori divinamente istituiti per pascere le anime della vera dottrina, sarebbero in tal caso nella impotenza di adempiere al loro ufficio, e Gesù glielo avrebbe confidato in vano.

La chiesa è altresì infallibile in ciò che riguarda il culto divino, e la disciplina *generale*, perchè il divin culto, e la disciplina generale hanno sempre dei rapporti intimi con la fede e con i costumi. Se la chiesa potesse in queste materie prescrivere o approvare cose contrarie alla fede ed ai costumi, o che non fossero loro conformi, precipiterebbe essa inevitabilmente le anime nell'errore, e invece di salvarle, le perderebbe. Ma ciò non può avvenire, avendole Gesù Cristo promesso di essere con lei sino alla fine dei tempi. La chiesa dunque è in-

fallibile in materia di disciplina generale in questo senso, cioè che quello che da essa vien generalmente prescritto o approvato in questa materia, non può mancare di essere in armonia con la verità e colla morale rivelate.

Non possiamo far passaggio ad un altro soggetto, senza aver ben rischiarati gli spiriti illusi intorno alla natura ed alla portata delle definizioni della fede. S'immaginano costoro, che la chiesa, definendo un dogma, impone ai fedeli una nuova credenza. Non vi è cosa più falsa di questa. Una definizione di fede non è altro che una dichiarazione dogmatica di una verità contenuta nel deposito della rivelazione, e che ha fatto sempre parte della credenza della chiesa. La chiesa non inventa mai, essa giudica; e quando le si dimanda se la tale credenza fa parte del dogma, essa risponde: — Se è l'eresia che nega, la sua risposta è un anatema; e se è la buona fede che trovasi in esitanza, la sua risposta è una consolazione. Così è avvenuto che in diverse epoche, l'ere-

sia, ossia la debolezza dello spirito umano (perchè lo spirito è debole anche negli uomini grandi) è stata l'occasione delle dichiarazioni dogmatiche della chiesa, e che il cozzo degli errori, o delle opinioni ha fatto scaturire dalla rocca su cui essa è fondata, non già delle verità nuove, ma delle nuove dichiarazioni.

Non debbonsi confondere due cose così tanto differenti come quella del *credere* e del *sostenere* un dogma, dice il Conte de Maistre.

« La chiesa cattolica non è argomentatrice di sua natura; essa crede senza entrare in disputa, perchè la *fede* è una *credenza per amore*, e l'amore non ama affatto gli argomenti.

« Il cattolico sa bene che non può ingannarsi, sa di più che se egli potesse ingannarsi, non vi sarebbe più verità rivelata, nè sicurezza alcuna per l'uomo quaggiù in terra, poichè *ogni società divinamente istituita suppone l'infallibilità*, come egregiamente diceva l'illustre Malebranche.

« La fede cattolica non ha dunque bisogno, e questo è il principal carattere, il quale non è abbastanza rimarcato; essa non ha bisogno, ripeto, di riconcentrarsi in se stessa, interrogarsi intorno alla sua credenza, e dimandare a se stessa, perchè essa crede; essa non è molestata da questa inquietudine disertatrice che agita le sette. È il dubbio che produce delle opere: perchè dunque scrivere, essa che non ha mai dubbio?

Ma se si viene ad oppugnare un qualche dogma, essa allora esce dal suo stato naturale; cerca ed esamina i fondamenti del dogma messo in disputa; interroga l'antichità, crea delle parole speciali, di cui la sua buona fede non avea affatto bisogno, ma rese poi necessarie per caratterizzare il dogma, ed innalzare tra noi ed i novatori un'eterna barriera (1).

In questo modo sono state definite, e la *Consostanzialità* del Verbo contro l'Arianismo, e la *Transostanziazione* (2) contro

(1) De Maistre, du Pape, Lib. 1. ch. 1.

(2) Vocabolo ammirato e difeso da Leibnitz.

i protestanti, definizioni che compendiano con un solo vocabolo l'immutabile credenza della chiesa intorno alla Divinità del Verbo, e intorno all' adorabile Sacramento dell' Eucaristia.

Non deve dunque porsi in obbligo che la fede della chiesa precede alle definizioni dogmatiche, e che per essere vero fedele, non basta di credere solamente ciò che è *definito* contro l'eresia, nè di credere solamente *quando* è definito contro l'eresia. No, bisogna credere prima di tutto ciò che l'autorità della chiesa ci propone a credere come rivelato da Dio (1).

(1) Pio IX lo rammenta nel Breve del 21 Dicembre 1863 all' Arcivescovo di Monaco, in cui ei dice: *Etiamsi ageretur de illa subiectione quae fidei divinae actu est praestanda, limitanda non esset ad ea, quae expressis oecumenicorum Conciliorum aut Romanorum Pontificum, huiusque Apostolicae Sedis decretis definita sunt, sed ad ea quoque extendenda quae ordinario totius Ecclesiae per orbem dispersae Magisterio tamquam divinitus revelata traduntur, ideoque universali et costanti consensu a catholicis Theologis ad fidem pertinere retinentur.*

Del resto, Colui, la cui Sapienza sa far servire il male al progredimento del bene; sa fare altresì servire l'errore al progresso della verità, vogliam dire al progresso della scienza del dogma, dell'intelligenza della fede. Questo progresso esiste dice Pio IX, rammentando le parole di S. Vincenzo di Lerino: « Questo progresso esiste, ed è grandissimo, ma è il vero progresso della fede, non già il cambiamento. Bisogna che l'intelligenza, la scienza, e la saggezza di tutti come di ciascuno in particolare, delle epoche e dei secoli di tutta la chiesa, come degl'individui, crescono e fanno grandi, grandissimi progressi, affinchè più chiaramente si comprenda ciò che l'antichità venerava senza comprenderlo, affinchè le pietre preziose del dogma divino vengano elaborate, esattamente adattate, e ornate con saggezza, e si arricchiscano di grazia, di splendore, di bellezza: ma sempre nel medesimo genere, vale a dire nella medesima dottrina, nel medesimo senso, nella sostanza medesima, di modo che facendo uso

di nuovi vocaboli, non si dicono pertanto cose novelle (1). »

La fede della chiesa è dunque un albero vivente. Quest' albero riceve tutto il vigore della sua vegetazione dalla verità rivelata, ma da questo succo divino nascono dei frutti senza numero, che, per esser sempre della medesima natura e sempre simili a se stessi, non lo son meno di una bellezza, e di un sapore sempre nuovi.

CAP. V.

DEL SOGGETTO O DELL' ORGANO DELLA INFALLIBILITÀ DELLA CHIESA.

Intorno a questo punto, come all'altro precedente, noi lo abbiam di già accennato, la fede cattolica non ha mai variato. Viva e intiera in tutte le chiese tale quale l'hanno loro lasciata gli Apostoli, essa non ha mai dubitato di se medesima. Ma quando essa si è veduta oppugnata dallo scisma e dall'eresia, le ha confuse mediante la sagra Scrittura e la tradizione.

(1) Breve del 17 Marzo 1856.

La società cattolica riposa dunque in pace sull'autorità che Cristo le ha posto come base, e la chiesa insegnata, ossia l'universale dei fedeli, ascolta la chiesa insegnante per organo dei suoi pastori.

Ma tutti quei che esercitano, in qualche grado, le funzioni del ministero apostolico, appartengono essi pel fatto medesimo alla chiesa insegnante, che tutti devono ascoltare, alla autorità dottrinale in materia di fede?

Nella città di Dio, come nelle altre città di questo mondo, le cause maggiori, quelle che interessano tutta intera la società, sono riservate alle autorità superiori. L'autore della grazia è lo stesso che quello della natura, e non è da far le meraviglie che i primi pastori, vale a dire i Vescovi, sieno stati costituiti maestri e giudici della fede nella sua chiesa, trovandosi le cause della stessa fede essere cause supreme.

Tale è la credenza di tutt' i tempi. Nei primi secoli, come nei secoli seguenti, la storia ci mostra i Vescovi di ciascuna chiesa

alla testa dei presbiteri, dei diaconi, e dei semplici fedeli, vegliando alla conservazione della fede, e condannando tutti gli errori, senza ricorrere al suffragio di coloro che non sono rivestiti del carattere sacerdotale. I dottori della chiesa non hanno mai opposto all'eresia altro tribunale che quello dell'Episcopato unito al suo Capo, ed è un dogma cattolico che non solamente il Papa ed i Vescovi sono giudici infallibili delle controversie in materia di religione, ma bensì che essi soli sono i giudici della fede (1). La chiesa ha definita questa verità fin da quando la vide oppugnata, e l'ha definita, come noi or ora lo dicevamo, mostrandola scritta nel nuovo Testamento, e attestata da tutt'i monumenti della tradizione.

Fu ai suoi Apostoli riuniti, al *Collegio Apostolico*, ai primi pastori della sua nascente chiesa che Cristo Gesù disse: « È stata a me conferita tutta la podestà in cielo ed in terra; Andate dunque istruite tutte le genti,

(1) Vedi il Card. Gousset, *Della Chiesa*. parte II. cap. 2. a. 1.

battezzandole nel nome del Padre, del Figliuolo e dello Spirito Santo, insegnando a loro di osservare tutto quello che io vi ho comandato: ed ecco che io sono con voi in ogni tempo sino alla consumazione dei secoli (1).» In queste parole del Salvatore divino havvi la comunicazione di una triplice podestà: della podestà dottrinale: *Docete*; della podestà sacramentale: *Baptizantes*; e della podestà del comando: *Docentes servare omnia quaecumque mandavi vobis*. E questa podestà di comando, Gesù la mostra altrove tutta intera, chiamandola podestà di *legare* e di *sciogliere*. In questa dunque racchiudesi tutto il potere spirituale: *Magisterium, ministerium, imperium*, tutta la podestà sagra ma specialmente la podestà dottrinale, ossia insegnante, che conferma e sostiene le altre due.

E quale podestà insegnante?

La podestà insegnante universale in materia di fede: *Istruite tutte le genti*. La podestà insegnante perpetua: *Sino alla consumazione dei secoli*. La podestà insegnante

(1) S. Matth. XXVIII, 19, 20.

infallibile, vale a dire, poggiata sul soccorso infallibile di Dio: *Ed ecco che io sono con voi sino alla consumazione dei secoli.*

Così l'infalibilità è manifestamente promessa non solo agli Apostoli, ma benanche ai loro successori e non al Collegio Apostolico soltanto, ma al *corpo episcopale* eziandio.

È perchè i Vescovi soli sono i primi pastori e i successori degli Apostoli?

Perchè essi soli ricevono la pienezza del sacerdozio: *Plenitudinem Sacerdotii*, vale a dire il Sacerdozio con la podestà che lo perpetua per mezzo dell'ordinazione, la paternità spirituale con la fecondità divina.

La podestà d'ordine dunque ha dei gradi, e tutta intiera non fu data da Gesù Cristo che al carattere episcopale. Gli Atti e le Epistole degli Apostoli sono pieni di questa verità che noi troviam sempre viva in tutta la storia della chiesa.

Ma noi ci faremmo una idea completamente falsa della chiesa insegnante, se perdesimo di vista che la podestà degli Apostoli fu

stabilita nell'unità mediante l'istituzione divina del centro medesimo di questa unità, o del primato di Pietro; e che la podestà dei successori degli Apostoli è mantenuta nell'unità per mezzo del sostegno del centro dell'unità cattolica, o meglio del primato del successore di Pietro. Senza Pietro non vi ha Collegio Apostolico, e non vi può essere corpo episcopale ossia della chiesa insegnante senza il Papa. La podestà d'ordine o del sacro ministero: *Sacri ministerii* fu senza dubbio la stessa negli Apostoli, e nel principe degli Apostoli, come la stessa è dessa nei Vescovi e nel Vescovo dei Vescovi; ma il primato di Pietro, e dei successori di lui è la suprema podestà di giurisdizione, ossia del governo: *Jurisdictionis sive regiminis*.

Noi non conosciamo cosa alcuna che condanna più altamente lo scisma e l'eresia, e al tempo stesso niente di più umiliante per l'uno e per l'altra al cospetto della duplice chiarezza della Scrittura e dell'istoria, che la negazione dell'unità dell'apostolato, e dell'Episcopato mediante il primato di Pietro

e dei Pontefici romani loro successori. L'Oriente e l'Occidente acclamano ad una voce questo primato: i Concilii di Nicea, di Efeso, di Calcedonia, di Costantinopoli parlano del Successore di Pietro e della sua suprema autorità su tutta la chiesa, come altresì i Concilii di Lione, del Laterano, di Firenze e di Trento. — S. Attanasio, S. Basilio, S. Gregorio di Nanziano, S. Giovan Crisostomo confessano l'autorità suprema del Successore di Pietro, come la confessano bensì S. Cipriano, S. Girolamo, S. Ambrogio, S. Agostino (1). — Si è dato mai un'altro Vescovo fuorchè il Pontefice Romano

(1) Vi abbisognerebbero dei volumi per raccogliervi le parole dei Concilii e dei SS. Padri intorno a questo grande subbietto. Se scrivessimo per i teologi, li rimanderemmo alle grandi opere canoniche e teologiche, che riportano queste parole, ma siccome noi scriviamo per la gente del mondo, noi ci limitiamo ad indicar loro due opere scritte in francese su questa materia: la teologia dogmatica del Card. Gousset, Arcivescovo di Reims, e *le Pape* del Conte de Maistre. Queste due opere contengono citazioni a sufficienza estese dei Concilii, e dei Padri intorno al primato di Giurisdizione, o la potestà suprema di Pietro e dei successori di lui.

per Pastore supremo dell' Oriente e dell' Occidente? Le chiese orientali ed occidentali riconobbero mai una altra podestà universale che quella del Successore di s. Pietro? Quando i Patriarchi di Costantinopoli si usurparono il titolo di Patriarchi ecumenici, e presero un tal titolo assai tardi, pretesero essi mai di estendere l' autorità loro sopra Roma? No, quando la podestà divien scismatica, essa prende il carattere della falsa madre giudicata da Salomone: essa si contenta d'una chiesa scissa. Lo si vede a giorni nostri nella Russia, in Inghilterra e altrove, come fu visto presso quei Greci che divennero infedeli all'unità. La storia ecclesiastica proclama dunque con evidenza ove trovasi l'unico Pastore dell'unico gregge di Gesù Cristo. Lo stesso ci vien mostrato dalla chiesa colla chiarezza medesima del Vangelo.

Apriamo questo volume divino, e illuminiamoci alla sua luce. Gesù Cristo a quello ch'egli ha eletto principe degli Apostoli dice: *Tu sei Simone, figlio di Giona, tu sarai chiamato Cepha (che s'interpreta Pietro).*

Poco dopo gli assegnò la ragione di questo cambiamento; e fu nel giorno, in cui Pietro, fedele alla divina rivelazione, confessò esso il primo la divinità di Gesù Cristo: *Tu sei Pietro, gli disse allora il Salvatore, e sopra questa pietra edificherò la mia chiesa, e le porte dell'inferno non prevarranno mai contro di essa* (1).

La chiesa, questo edificio divino, che da nessuna cosa potrà essere rovesciata, questa ferma colonna della verità (2), sta poggiata su Pietro, come sulla sua base. Essa non ha pertanto altra base divina che Gesù Cristo: *Fundamentum enim aliud nemo potest ponere praeter id, quod positum est, quod est Christus Iesus* (3). Ma anche Gesù Cristo solo si è quello che di sua mano divina pose la pietra angolare dell'Apostolato perpetuo: « *Sopra questa pietra io edificherò.* »

Le parole poi che sieguono immediatamente dichiarano di nuovo l'autorità su-

(1) Matth. XVI, 18.

(2) I. Tim. III, 15.

(3) I. Cor. III, 11.

prema di Pietro mediante un simbolo ammirabilmente chiaro :

A te darò le chiavi del regno dei cieli (1):

A chi si presentano le chiavi di una città, se non al Sovrano? E bene! In questa chiesa ch'Egli appella il regno de' cieli, in questo regno spirituale, ch'Egli predice incrollabile, imperituro, a Pietro, e a Pietro solo, *Tibi*, ei consegna le chiavi, cioè la suprema podestà.

Ma la podestà di Pietro non è di altra natura che quella dell'apostolato, il quale è una podestà spirituale, ed ecco perchè Gesù Cristo, predicando a tutt'i suoi Apostoli la prova delle persecuzioni, dice ancora a Pietro : *Simone, Simone, ecco che Satana va in cerca di voi per vagliarvi, come si fa del grano : ma io ho pregato per te, affinchè la tua fede non venga meno, e tu una volta ravveduto conferma i tuoi fratelli (2)*. Gesù Cristo dunque promette in una maniera speciale al Capo della podestà insegnante la fedeltà infallibile : *Ego autem*

(1) Matth. XVI, 19.

(2) Luc. XXII, 31. 32.

oravi rogavi pro te, ut non deficiat fides tua; è dunque la stabilità della pietra angolare che dà fermezza a tutto l'edificio: *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

Una graziosa ed attraente parola di Cristo dopo la sua risurrezione dà compimento alla promessa fatta a Pietro, e gli conferisce la podestà suprema. Stando congregati Pietro e gli altri discepoli, si accostò loro Gesù, e volgendo la parola a Pietro gli disse: *Simone, figliuolo di Giovanni, mi ami tu più che questi:* gli rispose: *Certamente, Signore, tu sai che io ti amo.* E Gesù riprese: *Pasci i miei agnelli.*

Disseglì poi di nuovo per la seconda volta: *Simone, figliuol di Giovanni, mi ami tu?* Pietro rispose: *certamente, Signore, tu sai che io ti amo.* — Disseglì: *pasci i miei agnelli.*

Gli disse per la terza volta: *Simone, figliuol di Giovanni, mi ami tu?* Si contristò Pietro, perchè per la terza volta gli avesse detto: *mi ami tu?* E disseglì: *Signore, tu sai il tutto, tu conosci che io ti amo.* Gesù disseglì: *pasci le mie pecorelle.*

In verità, in verità ti dico; quando eri giovane ti cingevi (la veste), ed andavi dove ti pareva; ma quando sarai invecchiato, stenderai le tue mani, ed un altro ti cingerà, e ti menerà dove non vuoi.

Or questo lo disse, indicando, con qual morte fosse per glorificare Dio. E dopo di ciò gli disse: *Sieguimi* (1).

Gesù mostra a Pietro con queste parole ove va a condurre questo supremo officio, alla croce cioè del suo divin maestro; ma questo officio supremo glielo impone manifestamente costituendolo Pastore non solo degli agnelli, ma delle loro madri ancora: non solamente di quei che ricevono il nutrimento, ma puranco di quei che lo danno; non soltanto dei fedeli, ma ancora dei medesimi pastori: *Pasce agnos et oves.*

Pietro dunque è il Pastore dei Pastori, e la chiesa è fondata sull'unità dell'autorità per la gerarchia dei poteri di cui Pietro è divinamente stabilito il fondamento

(1) Ioann. XXI, 15. 19.

e il fatto: *Petrum itaque fundamentum Ecclesiae Dominus nominavit* (1).

Dignus certe qui in aedificandis in domo Dei populis lapis esset ad fundamentum, columna ad sustentaculum, clavis ad regnum (2).

Pietro ci si mostra ancora nella Scrittura santa come « il primo in tutte le anime », dice il Bossuet: « il primo a confessare la fede ; il primo nell'obbligo di mettere in pratica l'amore, il primo di tutti gli Apostoli, che vide Gesù Cristo risuscitato dalla morte, come esserne doveva il primo testimone avanti a tutto il popolo ; il primo quando bisognò completare il numero degli Apostoli ; il primo che confermò la fede per mezzo di un miracolo ; il primo a convertire i Giudei ; il primo a ricevere i Gentili ; il primo da per tutto . . . La podestà data a molti viene a soffrire una restrizione nel parteciparvi egli pure ; mentre la podestà

(1) S. August. s. 190. E. B. app. (Migne Patr. lat. t. 39. col. 2100).

(2) S. Aug. §. 203. E. B. app. (Migne ibid. col. 2123).

concessa ad *un sola e sopra di tutti*, e senza eccezione, porta seco la pienezza della medesima (1): »

Ma Pietro non sarà il Capo e il fondamento della Chiesa che durante la sua vita?

Su questa Pietra io edificherò la mia chiesa, dice Gesù, e le forze nemiche, le porte dell'inferno non prevarranno contro di essa.

E come sarebbe la chiesa immutabile, se il suo fondamento non lo fosse?

Siccome Gesù Cristo ha manifestamente fondato la perpetuità dell'apostolato dicendo: « Io sarò con voi fino alla consumazione dei secoli; così ha pure manifestamente stabilito questo apostolato perpetuo della chiesa insegnante sopra l'incrollabile fondamento dell'autorità di Pietro, che non finisce se non coll'autorità apostolica: *Super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam, et portae inferi non praevalerunt adversus eam*. L'autorità dunque di Pietro è sempre viva nei suoi successori, e la Sede di Pietro è sempre il centro dell'unità e dell'autorità della chiesa.

(1) Sermon sur l'Unité, part. I.,

Ma come dubitare del senso di simili testi? Non sono essi, ripetiamolo di nuovo, divinamente interpretati mediante il loro compimento? L'evidenza dei fatti nella chiesa non corrisponde forse all'evidenza delle parole dell'Evangelio, e non è doppiamente chiaro che la chiesa, come ne insegna il catechismo, è *la comunità dei fedeli che professano la dottrina di Gesù Cristo, sotto l'obbedienza dei legittimi Pastori*, E PRINCIPALMENTE DEL NOSTRO S. PADRE IL PONTEFICE ROMANO, CAPO VISIBILE DELLA CHIESA UNIVERSALE?

La chiesa insegnante alla quale fu promessa l'infallibilità è dunque il collegio apostolico, o gli Apostoli uniti con Pietro; è l'apostolato universale e perpetuo dei successori degli Apostoli uniti ai successori di Pietro; Sissignore, « Il corpo dell'Episcopato *unito al suo Capo*, è il luogo ove bisogna trovare il deposito della dottrina ecclesiastica, dice Bossuet (1). » « Tutti ricevono la podestà medesima, ei soggiunge, ma non tutti nel medesimo grado, nè colla medesi-

(1) Sermon sur l'Unité, part. 2. (1)

ma estensione... Gesù Cristo comincia pel primo e in questo primo ei forma il tutto, affinchè noi imparassimo che l'autorità ecclesiastica, stabilita primieramente nella persona di un solo, non sia ripartita o diramata che a condizione di esser sempre riportata al principio della sua unità, e che tutti quelli i quali dovranno esercitarla, *debbonsi tenere inseparabilmente uniti alla cattedra medesima* (1). »

Separati da Pietro, i Vescovi non sono più nella chiesa, ma sono nello scisma; sono essi membri separati e disgiunti dal corpo della chiesa insegnante. Staccandosi dal corpo della chiesa, essi non le tolgono nè l'unità nè la vita; l'una e l'altra restano sempre ai membri uniti al loro Capo, al corpo unito alla testa.

La chiesa insegnante, cui fu divinamente promessa la infallibilità, è dunque l'Episcopato cattolico, o disperso, o congregato in un Concilio generale, e sempre unito al suo Capo.

(1) Sermon sur l'Unité, part. I.

Ma se la chiesa insegnante non è infallibile che per la sua unione con Pietro; se i Vescovi separati dal Successore di Pietro non hanno promessa alcuna d'infallibilità, nè dispersi, nè riuniti in concilio; se la chiesa non può farsi crollare nella fede, perchè la pietra, su cui è fondata, è incrollabile; si domanda se Pietro ha ricevuto per esso, e per i suoi successori speciali promesse d'infallibilità. E questo è quello che ci resta di stabilire. Ma ci piace per prima richiamar l'attenzione dell'incredulità sopra un fatto di primo ordine, e fare in seguito rilevare l'ignoranza dei pubblicisti increduli sulla natura e sull'oggetto della infallibilità pontificia.

CAPO VI.

DIGRESSIONE SOPRA UN FATTO DECISIVO CONTRO LA INCREDULITÀ

« Voi scrivete per la gente del mondo, » forse ci si dirà da taluno, « e sembra aver dimenticato che dessi appartengono in gran numero al razionalismo, o alle sette. Quanto

avete detto finora, per essere ammesso bisogna che presupponga la fede cattolica.» Noi scriviamo tanto per i credenti, che per gl' increduli, per i primi, coll' intenzione di far loro ricordare il catechismo; per gli altri, con la intenzione di far loro sapere ciò che insegna la dottrina cattolica, di cui essi costantemente parlano senza conoscerla. Ma i primi due capitoli di questo volume sulla ragione e sulla fede, sulla ragione che conduce alla fede, e sul metodo divino, per mezzo di cui la Provvidenza ci eleva dalla certezza naturale della ragione alla certezza soprannaturale della fede, questi due capitoli, ripeto, sono decisamente diretti alla incredulità. Lo stesso sarà del capitolo presente.

Prima di proseguire il nostro cammino, vogliamo arrestarci per un momento, e mostrare al razionalismo che noi ci troviamo sulla via di Dio.

Prendiamo dunque nelle mani il volume universale conosciuto sotto il nome di Evangelio, donde abbiam or ora appreso l'istituzione della chiesa insegnante, e del primato

di Pietro, e dimandiamo al razionalismo di volerci dire a qual secolo questo libro appartiené? Il razionalismo confessa che gli Evangelii tali quali sono oggi giorno, appartengono al primo o al secondo secolo dell'era cristiana. Ebbene! Ciò basta, e con Bossuet diremo *che non bisogna altro* per dimostrare alla ragione che Dio ha riservato a questo libro *un carattere di divinità, che non va soggetto a veruno attacco.*

E perchè non vi bisogna altro? Perchè questo libro annunzia, profétizza con una suprema chiarezza, cose che non possono umanamente realizzarsi, e che nulladimeno si sono realizzate sotto gli occhi nostri.

Quest'armonia dell' Evangelio col fatto immenso e parlante della chiesa prova ancora alcun che di più: prova insieme la divinità del libro, che promette questo fatto, e lo descrive con maravigliosi dettagli, e la divinità del fatto medesimo che gli corrisponde.

Tre proposizioni fra le mille di questo libro divino saranno per noi sufficienti a con-

vincere, cioè tre proposizioni dell'Evangelio, relative appunto all'istituzione dell'apostolico ministero ed all'unità dell'apostolato.

Ecco la prima di siffatte proposizioni.

Gesù Cristo apparve ai suoi discepoli, e disse loro: « La pace sia con voi. — e mostrò loro le sue mani ed il costato. Si rallegrarono pertanto i Discepoli al vedere il Signore. Disse loro di nuovo Gesù: pace a voi: — *Come mandò me il Padre, anche io mando voi.* — E detto questo, soffiò sopra di essi, e disse: *ricevete lo Spirito Santo. Saran rimessi i peccati a chi li rimetterete: e saran ritenuti a chi li riterrete* (1). »

Queste parole sono evidentemente divine se esse non esprimono il sogno d'uno insensato, poichè chi può mai rimettere i peccati, se non Dio?

Chi può dare lo Spirito Santo, se non è Dio?

Quale podestà può servirsi degli uomini per purificare le anime, se non è l'Onnipotenza?

(1) Ioann. XX, 19. 23.

Chi mai può trasmettere la vita divina della grazia per mezzo delle cause seconde, se non la causa prima?

Quale spettacolo non fu quel soffio divino trasfuso, quelle mani traforate, gloriose, estese, quelle parole finalmente: *Sicut misit me Pater, et Ego mitto vos. Accipite Spiritum Sanctum. Quorum remisistis peccata, remittuntur eis: et quorum retinueritis retenta sunt!*

Ma se tutto ciò è divino, se son divine queste parole, vi è una cosa, per così dire più divina di esse; vale a dire il verificamento delle medesime.

Aprite dunque gli occhi, o razionalisti e settari di tutte le specie, e volgete lo sguardo vostro alla cattolicità. Guardatela, come in tutt' i secoli, appo Gesù Cristo, va in cerca della remissione dei peccati appunto come un Dio solo ha potuto farla cercare; l'uomo genuflesso innanzi ad un altro uomo; l'uomo che espia mediante la verità delle sue confessioni la triste verità delle sue colpe: l'uomo che svela la sua coscienza,

e che scopre le macchie della sua anima nel tempo, per non portarle poi seco nell'eternità; l'uomo che si umilia per essere elevato, tanto il Capo della chiesa universale quanto il più infimo dei cristiani!

Non è egli manifesto che se Dio solo ha potuto ordinare questa espiazione dello spirito e del cuore, Dio solo eziandio ha potuto ottenerla?

Sì, tutto è qui divino, e la legge che nessuna potenza umana avrebbe potuto emanare senza aver la taccia della follia, e l'obbedienza a questa legge, che la natura umana giammai avrebbe osservata senza la grazia.

Ancora una volta, aprite gli occhi, o voi che li chindete a questo spettacolo, ed osservate ciò che è chiaro come la luce del giorno, cioè: che l'Evangelio, in questo passaggio prodigioso, non è completamente intelligibile che mediante il fatto divino e parlante della penitenza sacramentale; che il monumento scritto del Nuovo Testamento ha bisogno del monumento vivo della chiesa

per non comparire un enigma, e che, collocati l'uno dirimpetto all'altro, si spiegano a vicenda.

Dopo aver udita la parola che ha fondato il sagra ministero della riconciliazione, parola divinamente realizzata, bisogna udire quella che ha fondato l'apostolato perpetuo, cioè la divina autorità insegnante, e che non è meno divina in se stessa, che nel suo compimento.

Al momento di privare i suoi Apostoli della sua visibile presenza, Gesù Cristo comunica loro la sua podestà, e loro promette la sua presenza invisibile, ma più intima, e più efficace della prima.

« È stata a me conferita tutta la podestà in cielo, ed in terra. Andate dunque, istruite tutte le genti, battezzandole nel nome del Padre, del Figliuolo, e dello Spirite Santo. Insegnando a loro di osservare tutto quello, che io vi ho comandato. Ed ecco che io sono con voi in ogni tempo sino alla consumazione de' secoli (1).

(1) Matth. XXVIII, 18. 20.

Qual' uomo ha mai parlato in questo modo? Qual uomo ha potuto mai sognare senza follia di fondare una podestà universale e imperitura, specialmente sulle anime? E ciò non ostante colui che parlò in siffatta maniera, come quello che intendeasi dei tempi e dei cuori, non ha egli forse mantenuta la sua parola? Non abbiamo noi davanti agli occhi quest' autorità religiosa, sulla quale soltanto non ha potuto il tempo esercitare il suo impero?

Eppure ciò non è tutto: l' apostolato perpetuo ed universale della verità è fondato da Gesù Cristo nell' unità, e questa unità è da esso fondata mediante l' autorità di un pastore supremo. Ora, la parola che dà alla chiesa la sua definitiva costituzione, non è men divina che le altre due prime. Questa parola costituente la chiesa è indirizzata a poveri uomini, non eletti dal popolo, ma prescelti nella loro miseria, e nella debolezza loro, da Colui che solo è padrone e Signore. Rivolgendosi dunque un giorno ad uno di quei poveri pescatori, Gesù gli disse: *Tu*

sei Pietro, e sopra questa pietra io edificherò la mia chiesa, e le porte dell' inferno non prevarranno mai contro di essa (1).

Non può essere certamente che una cosa divina il dire ad un miserabile pescatore della Galilea: « Su di te io fondo una dinastia immortale, la cui possanza si estenderà a tutt' i secoli; » ma se è cosa divina il dirlo, è cosa più divina ancora il farlo, il portarlo ad esecuzione.

Ripeto ancora una volta, fatevi innanzi, o voi che fin adesso non avete ben considerata la chiesa, venite e vedete: *Venite et videte*. Vedete se non è sola l' autorità di Pietro, che dal centro della unità si estende da per tutto, e a tutto resiste. Le altre potenze ivi sono ascoltate, ove fan mostra di milioni di baionette, e i principi sono obbediti in quel territorio ove son principi; ma la podestà del successore di Pietro, il Papato è ascoltato ed obbedito colà eziandio ove non è Sovrano. La fede, di cui egli è l' organo ed il custode, vien confessata,

(1) Matth. XVI, 18.

e si soffre per essa fin il martirio sotto tutti i cieli e sopra tutta la terra. Non osservate voi questa gerarchia senza eguale estesa e propagata in tutte le nazioni, per fin sotto gli occhi delle potenze nemiche? Questa immensa Gerarchia non ha che un Capo, questo Capo inerme parla, e la cattolicità tutta, in cui entrano tutte le razze umane, non ha che una voce per rispondergli. Come spiegare questo mistero che dura da circa due mila anni? *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam*: ecco sciolto l'enigma.

Da noi non s'ignora che alcuni storici moderni nella presunzione di dare una spiegazione umana a siffatto prodigio, hanno preteso che l'autorità dottrinale del Papato non divenne universale che al quinto secolo; ma essi non han potuto mettere avanti questa pretesione che col misconoscere gli atti solenni, nei quali noi veggiamo che la santa Sede ha esercitato la sua autorità fin dall'origine della chiesa.

Fu al primo secolo che san Clemente

romano, discepolo immediato degli Apostoli e Successore di s. Pietro nella Cattedra apostolica, scrisse alle chiese della Grecia, adempiendo rispetto ad essi ai doveri che incombevano al Vicario di Gesù Cristo per la sua carica universale; nel secolo II. s. Ireneo, Vescovo di Lione, venuto dall' Oriente nelle Gallie, poichè era discepolo di s. Policarpo di Smirne, che era stato discepolo di s. Giovanni Evangelista, insegna il primato della Sede di Roma, e l'obbligo che corre alla chiesa universale di stare unita a questo centro di unità; nel secolo terzo i Pontefici Romani s. Stefano, e s. Dionigi esercitano nell' Asia e nell' Africa lo stesso potere che s. Clemente esercitato avea nella Grecia; e fu finalmente nel quarto secolo che il grande Attanasio d' Alessandria, e gli altri vescovi cacciati dalle loro chiese dagli Ariani, furono rimessi nelle rispettive Sedi dal Papa Giulio I, e s. Giovanni Crisostomo vien restituito alla Sede di Costantinopoli dal Papa Innocenzo.

Questi fatti, fra tanti altri, son più che sufficienti a mostrare la leggerezza dei *grandi*

Storici i quali, copiandosi gli uni gli altri, non hanno avuto rossore di rappresentare il cattolico potere del Papato come ignorato nei primi secoli. Il Papato, non dissimilmente dalla chiesa, è stato in sulle prime, senz' alcun dubbio, il piccolo seme dell' Evangelo; ma gettato nella terra dalla mano di Dio, portante in se stesso fin d' allora l' albero che ombreggiar doveva tutta la terra. Gli uomini non vi han posto niente del loro, e se questo seme è germogliato, se l' albero che n' è stato prodotto, ha steso i suoi rami sopra ambedue i mondi, se la podestà del Papato è stata riconosciuta in tutte le chiese, ciò è avvenuto in virtù del suo proprio principio d' autorità universale divinamente costituita: *A te darò le chiavi del mio regno*, cioè la podestà suprema; *Ho pregato per te, affinché la tua fede non venga meno*; spetta dunque a **te** *di confermare i tuoi fratelli, pasci i miei agnelli, pasci le mie pecorelle*, i fedeli cioè ed i pastori.

In virtù di questa forza medesima interna e soprannaturale questa podestà ha resistito

a tutto, manifestando il suo principio divino tanto in riguardo alla sua durata, che rispetto alla sua estensione.

In tutt' i tempi, le potenze umane hanno riguardato con dispregio, *dall'alto*, questa autorità pontificia esteriormente debole. Ma vedete come Iddio umilia i forti, ed esalta gli umili.

L'impero romano percuote di spada, e getta nell'anfiteatro i sommi Pontefici come i più abbietti dei cristiani. Nello spazio di tre secoli, trenta pontefici vanno a ricevere la palma del Martirio. Ma l'impero passa e finisce, e il Papato è là, il Papato resta. Gl'imperatori divenuti cristiani hanno gelosia della podestà spirituale; e temendo di non essere in Roma che una seconda maestà, un secondo Sovrano, sen vanno a Costantinopoli, ove tentano di usurparsi ed impadronirsi di ambedue le podestà; se non che essi s'infievoliscono, mentre il Papato divien grande, ed è il Papato che compiangere e deplora la loro caduta. Vien il medio evo, epoca singolare, in cui malgrado tanti ele-

menti barbari e ribelli, la chiesa nulladimeno sa edificare cose cotanto grandiose. Carlomagno ricostituisce l'impero d'Occidente; e questo nuovo impero passa, l'opera sua si divide, e il Papato rimane. Gl'imperatori di Alemagna gli giovano, e lo pregiudicano; ma questi passano come un lampo, e quello rimane. Sul principiar dei tempi moderni Carlo V. sembra voler riprendere la parte di Carlomagno, guastandola qualche volta. L'impero di lui passa, e il papato resta. Negli ultimi tempi, vien su un altro Cesare che sembra rassomigliare a tutt'i suoi predecessori, ed a quelli che onorano, e a quelli che insultano la chiesa, a quei che la difendono, ed a quei che la combattono. Ei fa il giro attraverso il mondo come un oragano, passando abbatte i troni, strappa il Papa alla sua Sede, dicendogli che le scomuniche d'un vecchio non faranno mai cadere le armi dalle mani dei suoi soldati: ed ecco che il freddo soffio dall'alto congela le mani di quei forti; cadono loro dalle mani le armi, e Dio seppellisce questa novella potenza sotto un len-

zuolo di neve. Essa tenta di rialzarsi, ma in vano, e se ne va a morire nel mezzo dei flutti, mentre il veglio del Vaticano ha ripreso la strada per alla volta di Roma.

Che cosa vi ha dunque in questa invincibile debolezza? *Tu sei Pietro, e sopra questa pietra io edificherò, e ciò che io ho elevato, nessuna cosa potrà rovesciarlo.*

I savii dei nostri tempi hanno tentato ogni mezzo per infievolire agli occhi dei popoli il miracolo di questa durata, e rappresentano oggi giorno il papato come avanzi del passato, come una augusta rovina di un'altra epoca, di cui non resta altra vita che una picciola *potenza estranea!* Ma il Papa, come principe, fu sempre una piccola potenza, e la sua podestà come Papa è sempre grande ed incomparabile, e non è più estranea adesso che in altri tempi. Volete voi convincervene? Vedete quello che accade quando si toccano i re, e quando si toccano i Papi. Nei giorni nostri sono stati toccati e gli uni e gli altri; alcune teste coronate e la tiara eziandio hanno preso il cammino dell'esilio;

ha l'Europa seguito i Re, che uscivano dai propri Stati? Non ha dessa riconosciuto subito i nuovi venuti? Ha praticato essa il medesimo quando i Papi hanno abbandonato Roma? Non si sono forse vedute le potenze europee seguire il Papa per mezzo dei loro rappresentanti, mostrarsi più inquiete che lo stesso Vicario di Gesù Cristo, e non calmarsi, nè pacificarsi che quando lo rividero ritornato nella Città eterna? Perciò, malgrado le preoccupazioni della ignoranza razionalistica, preoccupazioni, cui troppo frequentemente queste potenze hanno esse stesse partecipato, le medesime potenze hanno nulladimeno sentito che il papato non è affatto estraneo: che le condizioni, anche temporali, della sua libertà, vanno inframmischiate a tutt'i grandi interessi del mondo; e che le relazioni del Capo della chiesa con le nazioni non possono venire alterate senza restarne ogni cosa alterata; sì, diciam ogni cosa, perchè lo scisma e l'eresia medesimi dipendono da lui, non vivendo l'errore che dalla verità da esso mutilata, e dipendendo le sette cristiane, loro malgrado,

dal cristianesimo totale sempre vivente nella sua invincibile unità.

Riconcentriamoci dunque per considerare ancora una volta dal punto di vista, ove noi ci troviamo, l'armonia sovrumana dell'Evangelio col fatto sussistente della chiesa. Non è tutto divino in questo fatto, e le parole che annunziano, e i fatti che si realizzano? Le parole che annunziano la remissione dei peccati per la bocca del novello Sacerdote, e i fatti che attestano la rivelazione delle coscienze nella cristianità; le parole che annunziano la perpetuità dell'apostolato della chiesa insegnante, e i fatti che dimostrano questa perpetuità trionfante su tutte le forze, e su tutte le debolezze umane; le parole che annunziano l'unità di questo apostolato per mezzo dell'autorità di un potere supremo, ed indifettibile, che Gesù Cristo collocò a base della sua opera, e il fatto mirabile di questo potere inerme contro cui son venute successivamente ad infrangersi tutte le forze, e si son messe in opera le astuzie ed artifici tutti? Ebbe dunque ra-

gione S. Agostino nel dire che se gli apostoli, vedendo Gesù Cristo risuscitato, hanno creduto, ed hanno dovuto credere alle sue parole, che prometteva loro la cattolicità ancora invisibile per essi (1); noi dobbiam credere a Gesù Cristo attualmente invisibile per noi, alla presenza della cattolicità divinamente promessa e che vediamo coi nostri occhi. Sì, siccome in contemplando nello splendore della sua risurrezione il divino Architetto che mostrava e spiegava loro il piano del suo Tempio, essi hanno creduto a questo imperituro edificio che la sua mano onnipotente andava ad innalzare mediante l'opera della loro debolezza; così noi, vedendo nella sua maestà, nella sua perpetuità, nella incomparabile sua unità, questo Tempio tal quale fu da esso disegnato, confessiamo che siffatta opera è doppiamente sovrumana, e nel pensiero che l'ha concepita, e nella forza che l'ha portata ad esecuzione e compimento, e che è impossibile di misconoscere in Gesù Cristo *la virtù di*

(1) Luc. XXIV.

Dio e la sapienza di Dio (1). Diciam dunque con S. Agostino: *Gli Apostoli hanno veduto la testa ed hanno creduto al corpo; noi vediamo il corpo e crediamo alla testa* (2).

Razionalisti, bisogna che ne facciate partito, il soprannaturale è vivo e parlante, e per verificarlo basta aprir gli occhi.

Che cosa avete voi fatto, quando vi siete fatti a supporre che la fede proibisce alla ragione ogni sorta di esame? Voi non avete fatto che confondere l'esame *del fatto* della rivelazione e delle sue invincibili prove, l'esame della *verità* evidente della rivelazione, coll'esame *delle verità* rivelate, come se la ragione che ha il diritto di sapere se è a Dio ch'essa crede, *scio cui credidi* (3), avesse egualmente il diritto di mettere in dubbio la parola evidentemente costatata da Dio medesimo. Che cosa avete fatto, quando avete supposto, con l'organamento alla moda del razionalismo de'tempi nostri, che *per*

(1) I. Cor. I. 24.

(2) Serm. 116. Ed. Bened.

(3) II. Tim. I, 12.

il credente, la fede non ha nessun titolo da produrre (1)? Avete confuso la fede e la credulità, ed avete dato prova della perfetta ignoranza che vi domina, intorno alla natura stessa dell'atto di fede, poichè quest'atto è l'adesione *della ragione* alla parola *costatata* da Dio, e richiede in conseguenza che l'uso della ragione preceda all'atto di fede, e che il lume della ragione preceda quello della grazia che le viene in soccorso. Che cosa avete altresì fatto, allorquando a nome della ragione, del libero esame, della libertà di pensare, avete dispensato lo spirito umano dal ricercare, e riconoscere il fatto immenso della rivelazione? Ecco quello che avete fatto: A nome del libero esame, voi lo avete dispensato dal riflettere; a nome della libertà di pensare, lo avete dispensato dal pensare; e a nome della ragione, voi lo avete dispensato dal vedere il lume della evidenza, che è la legge stessa della ragione.

(1) *Revue des deux-Mondes* 1853. p. 570.

CAPO VII.

L'IGNORANZA DEI PUBBLICISTI DEL LIBERO PENSARE INTORNO ALLA NATURA E L'OBBIETTO DELLA INFALLIBILITÀ PONTIFICIA.

Nelle questioni che non riguardano la fede, la chiesa, l'abbiamo di già veduto, non è infallibile, e non ha mai preteso di esserlo.

Costituendo il deposito della rivelazione l'oggetto stesso di questa infallibilità, questa non è una infallibilità che rivela, ma una infallibilità che custodisce. Essa in conseguenza non esige alcuna nuova ispirazione propriamente detta, ma la semplice fedeltà alla grazia promessa alla chiesa insegnante per la conservazione del deposito della fede. Questa grazia promessa è dunque *la grazia di stato* dell'autorità religiosa per l'adempimento del dovere divinamente definito dalle seguenti parole: *Depositum custodi* (1).

Lo stesso sarà della infallibilità del Capo della Chiesa, se gli è stata particolar-

(1) Vedi Cap. III, e IV. precedenti.

mente promessa questa grazia di fedeltà ossia d'infallibilità; la sua infallibilità dunque non avrà altro oggetto che la conservazione del deposito della rivelazione. Dire del Papa ch'è infallibile, vale lo stesso che dire esser egli il fedele custode della fede, e il giudice di coloro che l'alterano.

Il Papa stesso non pretende infallibilità se non quando parla alla cattolicità come custode divinamente costituito della verità, come giudice supremo delle controversie in materia di fede, come Capo della chiesa e successore di Pietro.

Ciò è conosciuto dai cattolici tutti, e coloro che non son cattolici dovrebbero averne almeno conoscenza prima di collocarsi a dottori, e scrivere con una presunzione, che muove a compassione, di sentenze simili alle seguenti:

« Posta una volta l'infalibilità nella persona del Papa, non conviene di mettergliela in questione. *Nulla di più puerile che le distinzioni fra la capacità pubblica e privata, ufficiale e personale del Sommo Pon-*

tafice. Egli o è infallibile, o non lo è; ma, se lo è, la logica non permette che lo si consideri come un altro mortale. Egli è il Vicario di Gesù Cristo, è Dio presente sulla terra, e noi non arriviamo a concepire l'attitudine del fedele, che cerca di tirare una linea di demarcazione fra gli atti della vita di Pio IX, in cui egli agisce a nome di Dio, e quelli, in cui agisce da uomo, fra le parole che ei pronuncia come sue proprie, e quelle che gli son dettate dallo Spirito santo. Concediamo pure che a tempo d'un Alessandro VI, uno poteva vedersi imbrogliato vedendo il rappresentante di Cristo menare una vita sì poco esemplare (1). Ma

(1) Fra le prove dell'adempimento delle promesse fatte a Pietro, ed a suoi successori, non bisogna porre in non cale la seguente, cioè, che l'insegnamento *della fede* non ha mai sofferto dalle macchie *della vita* di un picciolissimo numero di Papi, la vita dei quali non corrispose alla dignità pontificia. La infallibilità non implica affatto la impeccabilità. Del resto, gli storici che confondono i costumi di Federigo Borgia con quelli di Alessandro VI, fan prova della leggerezza della loro scienza, e di una critica di nessunissimo conto.

oggi giorno, non è affatto probabile che i fedeli sieno messi a simile prova. Nulla impedisce dunque che ad essi si dia il Papa che loro bisogna, un Pontefice *di cui ciascuna parola sia un articolo di fede*, e che renda in conseguenza *superflui tutt' i Concilii*. La chiesa metterebbe quattro persone della SS^{ma} Trinità, in vece di tre, che i cattolici sarebbero tenuti di trovarlo benfatto. In ciò sonosi essi implicitamente impegnati (1). »

Tutto questo è ricolmo d'ignoranza e di folle orgoglio. I giudizi della Santa Sede emanati per sentenze *dettate dallo Spirito santo precisamente come le S. Scritture*; tutte le parole del Papa confuse con delle dichiarazioni di fede; l'infallibilità concepita in modo da rendere superflui i Concilii, al momento stesso e nelle circostanze in cui il Papa pro-

(1) Noi abbiamo scelto questo articolo fra cento altri della medesima forza pubblicati in Francia, perchè il giornale officioso di un governo di Europa civilizzato, *L'Echo du parlement belge*, ha con orgoglio riprodotto questa specie di bolla dogmatica del libero pensiero.

clama necessario un Concilio Generale; l'autorità del fedele custode della rivelazione intesa in modo da farla passare per un'autorità capricciosa che inventa i dogmi, o che li trasforma; sì, tutto ciò è pieno di orgogliosa ignoranza e veramente degna di muovere a compassione. Per certo, il pubblicista che così parla di quello ch'ei non conosce, ha avuto almeno ragione di affermare che la infallibilità, *come egli la intende*, « è una novità dogmatica del tutto estranea alla chiesa primitiva, e in contraddizione colla dottrina di molti Concilii, » ed egli ha pressochè intraveduta la verità, ch'ei fugge, allorquando ha fatto la seguente confessione: « Non è men vero che il dogma di cui teniam parola (cioè l'infallibilità della Santa Sede) era racchiuso nella credenza cattolica, e doveva o presto o tardi venir fuori. »

Noi dunque ci faremo a coordinare un poco le sue idee, e per questo mezzo le idee eziandio di una moltitudine di pubblicisti dei nostri tempi, mostrando che se l'infallibilità della Santa Sede, o del Sommo

Pontefice, intesa nel senso assurdo, che le si è dato, è una novità dogmatica, essa, nel senso datole dai Concilii, dai Padri, e Dottori di Santa Chiesa, è incontrastabilmente una credenza cattolica, ed una verità certa che ha per fondamento la rivelazione.

CAPO VIII.

DELLA INFALLIBILITÀ DELLA SANTA "SEDE IN
MATERIA DI FEDE, OSSIA DELLA INFALLI-
BILITÀ DEL PAPA INSEGNANTE LA CHIESA
EX CATHEDRA.

Questa infallibilità è una verità certa fondata sulla rivelazione, o contenuta nella parola di Dio scritta o tradizionale; una verità legata inseparabilmente alle verità di fede, ai dogmi definiti; una verità senza la quale la condotta pubblica della chiesa sarebbe inconciliabile con le promesse di Gesù Cristo.

§. 1.

L'infallibilità del Papa insegnante ex cathedra cioè insegnante la chiesa in materia di fede è una verità certa fondata sulla rivelazione, o contenuta nella parola di Dio scritta o tradizionale.

In questo paragrafo intendiamo di parlare direttamente ai cattolici. Per dimostrar loro che l'infallibilità del Papa è una verità certa, ci sarà sufficiente dimostrarla loro evidentemente poggiata sulla rivelazione, o contenuta nella Scrittura e nella tradizione di tutte le chiese. Gli acattolici nulladimeno leggendo le nostre pagine apprenderanno, che se il prossimo Concilio definirà la infallibilità pontificia, esso non definirà che una credenza cotanto antica e cattolica quanto la chiesa medesima.

Ma prima di venirne alle prove, bisogna prevenire ogni malinteso.

Qui non si agisce affatto della impeccabilità, ma bensì della infallibilità.

Non si agisce nemmeno del Sommo Pon-

tesice come persona privata, o come privato dottore, come tale fu, per esempio Benedetto XIV nelle molte sue opere, o come fu Gregorio XVI nella sua opera: *Il trionfo della Santa Sede* (1). No, si agisce del Papa considerato come Papa, come successore di Pietro, come Capo della chiesa, e dottore di tutti i cristiani; in una parola si agisce dell'infalibilità della S.Sede, o del Papa parlante *ex cathedra*, vale a dire come suprema podestà insegnante. Non si tratta nemmeno di tutte le parole del Papa, nè di tutte le sue decisioni, per esempio di quelle che egli indirizza a qualche fedele, o a qualche vescovo in particolare, come lo praticò il Pontefice Onorio nella sua lettera a Sergio di Costantinopoli, ma si tratta delle decisioni che il Papa indirizza a tutta la chiesa, o almeno in una forma la quale fa comprendere ch'ei parla per la chiesa tutta (2). La comparazione di una lettera par-

(1) Gregorio XVI. pubblicò quest'opera prima di esser Papa, ma la ripubblicò di nuovo sotto il suo pontificato.

(2) Nel Cap. XI ritorneremo sulla forma delle decisioni, o degl'insegnamenti dogmatici.

ticolare di un re, e di un decreto reale farà conoscere agevolmente questa cosa alla gente del mondo.

Finalmente non si tratta di decisioni o di giudizi che riguardano le persone, o le questioni di fatti puramente personali, ma trattasi di giudizi che riguardano la dottrina, vale a dire, che hanno per oggetto questioni di fede o di morale, e nelle quali una dottrina è definita come da doversi accettare, in quanto che è conforme alla fede e ai buoni costumi, o come da doversi rigettare, come opposta alla fede ed ai costumi. Ciò che noi abbiamo di già spiegato al Cap. IV, ove quanto abbiam detto intorno all'oggetto dell'infalibilità della chiesa, deve intendersi dell'oggetto della infalibilità della S. Sede.

Un santo ed erudito teologo, l'eco il più fedele e più potente della tradizione nei tempi moderni, S. Alfonso di Liguori, compendia in questo modo ciò che noi abbiam detto:

Licet Romanus Pontifex quatenus particularis persona, sive privatus doctor, possit

errare (sicut etiam est fallibilis in quaestionibus meri facti, quae ex hominum testimoniis praecipue pendent), cum tamen Papa loquitur tamquam doctor universalis definiens ex cathedra, nempe ex potestate suprema tradita Petro docendi Ecclesiam, tunc dicimus ipsum in controversiis fidei et morum decernendis omnino infallibilem esse (1).

(1) Theol. mor. Lib. I. tr. 2. *De Legibus*, Dissert. de infallibil. Papae. — Dicendo di S. Alfonso de Liguori esser egli il più potente eco della tradizione in questi ultimi tempi, son lungi dal partecipare al sentimento di coloro, che lo danno come un semplice eco dei Padri, dei Dottori, e dei Scrittori ecclesiastici, facendo così intendere ch'esso non ha niente, o pressochè niente prodotto del suo proprio. La sua teologia morale è incontrastabilmente un'opera originale. Se egli si è servito dell'opera eccellente del Busembaum per testo, e come una specie di tavola di materie, non l'ha già presa per regola, come ei stesso il dice. Del resto, è evidente che su questo testo ha fatto un lavoro, che è tutto suo proprio, lavoro di primo ordine ed è divenuto universale nell'azione sulle scuole cattoliche. Le sue opere di dogmatica generale e speciale hanno parimenti un carattere particolare. La loro chiarezza è tale che le difficoltà sembrano scomparire sotto la penna di questo santo autore. Non resteremmo sorpresi,

Noi abbiamo di già tradotte queste parole, e possiamo ora passare alla dimostrazione della infallibilità della Santa Sede.

Questa verità è evidentemente poggiata sulla S. Scrittura, se i testi che provano il primato di Pietro e dei suoi succes-

se queste opere venissero un giorno citate nelle scuole, come lo sono le sue opere morali. Riguardo alle sue opere ascetiche, basta dire che sono tradotte in tutte le lingue. S. Alfonso ha saputo parlare, come il suo divino Maestro, un linguaggio che si cattiva tutti i cuori, e produce al tempo stesso la consolazione dei semplici, e l'ammirazione dei savii. La sua *Pratica dell'amore verso Gesù Cristo* per citar solamente uno dei capolavori del nostro Santo, non è essa degna di esser collocata accanto al libro *De imitatione*? Fra i suoi libri ascetici, ve n'è uno che S. Alfonso si è modestamente contentato d'intitolarlo *Raccolta di testi*. A primo sguardo, potrebbe credersi che questo libro è tale, ma se uno si fa a percorrerlo attentamente, si accorge che il pensiero dall'autore ne forma ei solo la tessitura e l'armonia e che tutto ciò che la tradizione ha di più forte e di più soave vi è posto dalla sua scienza a servizio della sua penna. Non conosciamo niente di più difficile dello scrivere un'opera somiglievole, ove i testi non sono ammassati, ma incatenati da un pensiero vivo, e che li fa rivivere. Se Sant'Alfonso è un eco, lo è dunque alla maniera di S. Bernardo.

sori (1) provano al tempo stesso e con la medesima chiarezza la loro infallibilità; se, in altri termini, egli è evidente che l'una è indispensabile dall'altra. Ora, la cosa è così; lo andremo a vedere.

Vi sono tre testi principali che provano il primato di Pietro, e dei suoi successori. Eccoli tutti e tre.

Tu sei Pietro, e sopra questa pietra io edificherò la mia chiesa e le porte dell'inferno non prevarranno mai contro di essa (2)? «Simone, Simone, ecco che Satana va in cerca di voi per vagliarvi come si fa del grano: Ma io ho pregato per te (*pro te*), affinchè la tua fede (*fides tua*) non venga meno, e tu una volta ravveduto *conferma* i tuoi fratelli (3).»

Gesù disse a Simon Pietro; «Simone, fi-

(1) Noi al Capitolo V. abbiain veduto che il primato del Principe degli apostoli, tale quale è stato da Cristo stabilito, appartiene alla costituzione fondamentale e *perpetua* della chiesa, e che perdura in conseguenza nei successori di Pietro, nei Romani Pontefici.

(2) Matth. XVI, 18.

(3) Luc. XXII, 31.

gliuolo di Giovanni, mi ami tu più che questi? (cioè gli altri Apostoli), Pietro gli disse: certamente, Signore, tu sai che io ti amo. Dissegli: *pasci i miei agnelli*. Dissegli di nuovo per la seconda volta: Simone, figliuolo di Giovanni, mi ami tu? Egli gli disse: certamente, Signore, tu sai che io ti amo. Dissegli: *pasci i miei agnelli*. Gli disse per la terza volta; Simone, figliuolo di Giovanni, mi ami tu? Si contristò Pietro, perchè per la terza volta gli avesse detto: mi ami tu? E dissegli: Signore tu sai il tutto, tu conosci che io ti amo. Gesù dissegli: *pasci le mie pecorelle* (1). »

Il primo di questi testi dice «Tu sei Pietro, e sopra questa pietra io edificherò la mia chiesa, e le porte dell'inferno non prevarranno contro di essa.» La chiesa dunque sarà incrollabile nella sua fede, perchè poggiata su Pietro come sopra la sua base. Ma come esser potrebbe incrollabile l'edificio, se il fondamento dell'edificio potesse crollare?

«È più chiaro della stessa luce del giorno,

(1) Ioann. XXI.

dice Fénelon, « che la Santa Sede non sarebbe affatto il fondamento eterno, il capo, ed il centro della comunione cattolica (ciò ch'è di fede), se definir potesse alcun che di eretico in ciò ch'essa ordina a tutta la chiesa di credere. »

Noi vedremo bentosto che Fénelon intendendo così la S. Scrittura, non è che l'Eco della tradizione tutta intera.

Il secondo testo dice: « Io ho pregato per te, affinchè la tua fede non venga meno, e tu una volta ravveduto conferma i tuoi fratelli. » Ma come confermerà Pietro nella fede i suoi fratelli, se esso può insegnare l'errore?

Le parole del terzo testo son queste: « Pasci i miei agnelli, e le mie pecorelle. » Il nutrimento del gregge spirituale è, sopra ogni cosa, la dottrina. Ma se la chiesa potesse riformare l'insegnamento del Sommo Pontefice, questi non sarebbe più esso il Pastore che nutrirebbe la greggia, sarebbe all'incontro la greggia che nutrirebbe il Pastore.

La tradizione ha una voce unanime intorno a questa verità. La tradizione è la

fedè viva delle chiese fin dalla sua origine. Facciamoci ad ascoltare alcuni dei suoi più illustri testimoni:

S. Ireneo, vescovo di Lione, che avea conversato con i primi discepoli degli Apostoli in Oriente, appellava alla cattedra di S. Pietro come *alla regola di fedè*: « Alla chiesa romana, » dic'egli, « a causa della sua più grande principalità, tutta la chiesa (cioè i fedeli sparsi per ogni dove) deve necessariamente restare unita, perchè in essa si conserva per tutti *la tradizione degli Apostoli* (1). »

S. Cipriano dichiara, nel cuore del secolo III, *che non vi erano eresie, nè scismi nella chiesa, perchè tutti gli sguardi erano rivolti al Sacerdote di Dio, a questo Pontefice, che è giudice della chiesa in luogo di Gesù Cristo* (2).

Nel secolo IV, S. Basilio il Grande, vescovo di Cesarea di Cappadocia, dice: « Se

(1) *Adversus Haeres. lib. III. c. 3. (Migne, Patr. graeca. t. 7. col. 849).*

(2) *Epist. 55 ad Cornelium, (Migne. Patrol. lat. t. 3. col. 802).*

quello che deve credersi non è definito dal Concilio, bisogna farlo definire dal Pontefice Romano (1).»

S. Agostino parlando della condanna dell'eresia pelagiana per Innocenzo I, si fa a dire al suo popolo: «Due Concilii hanno già fatto giungere il loro giudizio alla Santa Sede intorno a questa causa: arrivata la risposta di Roma, la causa è finita (2).»

S. Girolamo scrive al Papa S. Damaso: «Io parlo al Successore di Pietro; io so che la chiesa è edificata sopra cotesta Pietra, vale a dire sulla Cattedra Apostolica; - chiunque non raccoglie con voi, disperde; - costui non è con Cristo, ma con l'Antieristo (3).»

Al cominciamento del secolo V, il gran Pontefice Innocenzo I scriveva ai Vescovi dell'Africa riuniti in Cartagine e in Milève; «Voi non ignorate ciò che è dovuto alla Sede Apostolica, da cui dimana l'episcopato,

(1) Epist. 69. ad Athan. (Migne. Patrol. graeca, t. 32. col. 431).

(2) Serm. 131. (Migne, Patr. latin. t. 38. col. 734).

(3) Epist. 15. (Migne, Patr. lat. t. 22. col. 355).

e tutta la sua autorità *Quando si agitano materie che interessano la fede*, son d'avviso che i nostri fratelli e coepiscopi non devono rapportarsi che a Pietro, vale a dire all'autore del loro nome, e della dignità loro (1).

Verso la metà del secolo medesimo, il Pontefice S. Leone dice al Concilio generale di Calcedonia, rammentandogli la sua lettera a Flaviano: « Non si tratta più di discutere ardentemente, ma di credere alla mia lettera a Flaviano di fel. mem., avendo pienamente e chiarissimamente deciso tutto ciò che è di fede intorno al mistero dell'Incarnazione (2). » E fra i seicento Vescovi che intesero la lettura di questa lettera, nessuna voce reclamò, e da questo Concilio medesimo, come lo fa osservare il conte de Maistre, partirono quelle celebri acclamazioni che rimbombarono per tutta la chiesa: « Pietro ha parlato per la bocca di Leone, Pietro è sempre vivente nella Sua Sede. »

(1) Epist. 29 et 30. (D. Constant. Epist. Rom. Pont. col. 888 et 896).

(2) Epist. 93 (Migne., Patr. lat. t. 54. col 937).

Queste parole sono la ripetizione di ciò che il Papa Celestino poco tempo prima diceva ai suoi legati (*i quali conoscevano il suo pensiero*), allorchè costoro partirono pel Concilio generale d'Efeso: « Se vi è divisione di opinioni, rammentatevi che voi siete colà per giudicare e non per disputare (1). »

S. Massimo, abate di Crisopole, nato nel 580 (greco, come S. Basilio di Cesarea) in un'opera contro i monoteliti scrive: « Se Pirro pretende di non esser eretico, che non perda tempo a discolarsi presso una moltitudine di uomini; che provi la sua innocenza al beato Papa della santissima chiesa romana, cioè alla Sede Apostolica, alla quale appartiene l'impero, l'autorità e la podestà di legare e di sciogliere, su tutte le chiese che sono nel mondo, in tutte le cose e in tutte le maniere (2). »

Nel mezzo del secolo VII. i Vescovi di Africa, riuniti in Concilio, in una lettera Sinodale dicevano al Papa S. Teodoro: « Le

(1) Epist. 17. (Migne, Patr. lat. t. 50. col. 503).

(2) Op. theol. (Migne, Patr. graeca, t. 91. col. 144).

nostre leggi antiche hanno deciso che di tutto ciò che si fa, anche nei paesi i più rimoti, non deve esser nulla esaminato nè ammesso prima che la vostra illustre Sede ne abbia preso conoscenza (1).»

Alla fine del secolo medesimo, i Padri del sesto Concilio generale (terzo di Costantinopoli) nella quarta sessione ricevono la lettera ove il Papa S. Agatone dice al Concilio: «La chiesa apostolica non ha mai deviato dal cammino della verità. Tutta la chiesa, tutt'i Concilii ecumenici hanno sempre abbracciato la sua dottrina come quella *del Principe degli Apostoli* (2).»

Essendo stata letta al Concilio questa lettera di Agatone, i Padri vi si sottoscris-

(1) *Antiquis regulis sancitum est ut quidquid, quamvis in remotis vel in longinquo positis ageretur provinciis, non prius tractandum vel accipiendum sit, nisi ad notitia n Almae Sedis vestrae fuisset deductum* (Labbeus, t. 6. col. 128). Il conte de Maistre riproduce quest'atto del concilio, ove sedevano tre primati d'Africa, e vi aggiunge la traduzione di Fleury facendo rimarcare che non sarà trovata servile.

(2) Labbeus, t. 6. col. 635.

sero per acclamazione: « Il Capo Supremo degli Apostoli, dissero essi, combatteva con noi; per sostenerci avevamo l'imitatore di lui, il successore della sua Sede, spiegando colle sue lettere il mistero di Dio. Perchè, o principe, l'antica Roma vi ha offerto una confessione scritta da Dio medesimo, e una lettera dell'occidente ha ricondotto il giorno della dottrina! Vi compariva l'inchiostro, ma Pietro vi parlava per bocca di Agatone. » Finalmente, il Concilio scrivendo al Papa per pregarlo di confermare ciò che era stato fatto, gli diceva nella sua lettera; « A voi che occupate la prima Sede della chiesa universale, perchè fondata sulla pietra stabile della fede, noi rimettiamo ciò che si deve fare, acquiescendo volentieri alle lettere della confessione vera, inviate dalla vostra paterna Beatitudine al nostro pio Imperatore; lettere che noi riconosciamo come divinamente scritte dal capo supremo degli Apostoli, e con le quali noi abbiam posto fine agli errori della nuova eresia (1). »

(1) Labb. t. 6. col. 1053 et 1073.

Noi ci accontentiamo, poichè bisogna accontentarsi, di queste testimonianze dei primi secoli, ma sulla ultima di esse ci piace citare alcune parole di Bossuet. Dal vescovo di Meaux questa dichiarazione del sesto Concilio generale vien chiamata « un formulario approvato da tutta la chiesa cattolica, non potendo la Santa Sede, in virtù delle promesse del suo divin Fondatore, giammai errare (1). »

§. 2.

L'infallibilità del Papa insegnante EX CATHEDRA è una verità inseparabilmente legata a delle verità di fede.— Senza di essa, la condotta pubblica della chiesa sarebbe inesplicabile, e inconciliabile con le promesse di Gesù Cristo.

L'ottavo Concilio ecumenico (quarto di Costantinopoli) approvò la professione di fede formolata per gli Orientali dal Papa S. Ormisda all'occasione dello scisma di Acace (2),

(1) Gallia orth. l. X. c. 7.

(2) Giovanni, che occupava a quell'epoca la sede pa-

e rinnovata più di trecento anni dopo da Adriano II, in occasione dello scisma di Fozio: Ecco i termini di questa professione di fede: « Non si può derogare alla parola del Nostro Signore Gesù Cristo, il quale ha detto: *Tu sei Pietro, e sopra questa pietra io edificherò la mia chiesa.* La verità di queste parole è comprovata dal fatto medesimo: perchè *la religione è stata sempre conservata pura e senza macchia nella fede apostolica.* Perciò seguendo *in tutto* la Sede Apostolica, e sottoscrivendomi a tutti i suoi decreti, spero di meritare sempre di restare in una medesima comunione con voi, che è quella della Sede Apostolica, *nella quale risiede l'intiera e vera solidità della religione cristiana:* promettendo di non nominar mai, nei sagri misteri, coloro che sono separati dalla comunione della chiesa cattolica, vale a dire che non hanno in tutto i sentimenti

triarcale di Costantinopoli, appose la firma seguente al formolario di Ormisda; «Io ho sottoscritto questa professione di fede di mia propria mano,» (Labb. t. 4. col. 1187).

stessi della Apostolica Sede (1). « Così, soggiunge Fénelon, chiunque contradice la fede Romana, che è il centro della tradizione comune, contradice quella della chiesa universale. Al contrario, chiunque sta unito alla dottrina di questa chiesa sempre vergine, non mette nulla a repentaglio per la sua fede. Questa promessa, tuttochè generale, tuttochè assoluta in una professione di fede, nulla ha di temerario, nulla di eccessivo per i Vescovi medesimi che gli obbliga di sottoscriverla nella loro riunione. Guardatevi dunque d'ascoltare quei che oseranno dirvi che questo formulario del Papa S. Ormisda fatto da mille e duecento anni, pèr apporre un rimedio allo scisma d'Acace, non era che una impresa passeggera della Sede di Roma. Questa professione di fede, cotanto decisiva per l'unità, fu rinnovata da Adriano II. più di trecento anni dopo, per porre fine allo scisma di Fozio, e fu universalmente approvata nell'ottavo Concilio generale..... Ciascun Vescovo promette in esso

(1) Labbeus, t. 4. col. 1486, et. t. 8. col. 988.

di non separarsi nè dalla fede, nè dalla dottrina della Sede Apostolica, ma *di seguire principalmente in tutto le decisioni dei Pontefici di questa Sede* (1).» Un Vescovo non può promettere di seguir l'errore in chiechessia. Non può dunque sottoscrivere a *tutti i decreti dell'Apostolica Sede*, nè promettere di seguire *in tutto le sue decisioni*, se non in quanto chè tutt'i *decreti*, o *le decisioni dogmatiche* della Cattedra Apostolica sono infallibilmente conformi alla dottrina di Gesù Cristo.

Nel secondo Concilio generale di Lione nell'anno 1274, l'imperatore Michele Paleologo scrisse a nome dei Greci a Gregorio X. una lettera, in cui si legge la seguente professione di fede approvata e confermata dal Concilio: «La Santa chiesa romana *ha il primato supremo e pieno, e il principato sopra la chiesa universale*. Questa chiesa ha ricevuto il suo principato *con la pienezza della podestà* da Gesù Cristo medesimo, nella

(1) Secondo mandamento sulla Costituzione *Unigenitus*, n. 6.

persona del beato Pietro, principe o capo degli Apostoli, al quale il Romano Pontefice è succeduto. Siccome il Pontefice è tenuto più d'ogni altro di difendere la verità della fede, è per l'autorità sua che debbono essere definite le questioni che si elevano riguardo alla fede. Chiunque ha da lagnarsi di qualche ingiustizia in materia ecclesiastica, può appellarne al suo tribunale, e ricorrere al suo giudizio. Tutte le chiese sono sottomesse a lui, e i vescovi gli devono rispetto ed obbedienza. La natura della pienezza di sua podestà è tale ch'egli ammette ad una parte della sua sollecitudine le altre chiese, molte delle quali, e soprattutto le chiese patriarcali, sono state onorate di diversi privilegi dalla chiesa Romana, senza però che la sua prerogativa possa restarne violata, vuoi nei Concilii generali, vuoi negli altri. Sottoscrivendoci a queste verità, tali quali sono state esposte, noi ammettiamo la fede vera, santa, cattolica, ortodossa; confessiamo col cuore e colla bocca la vera dottrina, che tiene, insegna e predica la santa

chiesa romana; promettiamo di osservarla inviolabilmente, e di non allontanarcene mai in alcuna maniera. Noi riconosciamo, noi confessiamo ed accettiamo il primato della chiesa Romana, come è stato espresso nel testo* di questa lettera, volendo obbedire in tutto a questa chiesa (1).»

Nel Concilio generale tenuto a Firenze l'anno 1439, i Greci ed i Latini sottoscrissero al decreto di Eugenio IV così concepito: «Noi definiamo che la Santa Sede apostolica, e il Pontefice Romano ha il primato sull'universo intiero; che questo stesso Pontefice Romano è il successore del beato Pietro, principe degli Apostoli; ch'egli è il Vicario di Gesù Cristo, e il Capo di tutta la chiesa, il Padre e il Dottore di tutt'i cristiani; e ch'esso ha ricevuto dal Nostro Signore nella persona del beato Pietro, la piena podestà di pascere, reggere e governare la chiesa universale, siccome sta espresso negli atti dei Concilii ecumenici (2).»

(1) Labbeus, t. II. p. I. col. 966.

(2) Sess. ultima (Labbeus, t. 13. col. 1167).

Bisogna vedere ora come la infallibilità della Santa Sede o del Papa insegnante *ex cathedra* vada inseparabilmente legata a ciò che è insegnato o definito dai Concilii generali, o soprattutto da quello di Firenze intorno al primato del Romano Pontefice.

La professione di fede dei Greci accettata e confermata dal Concilio generale di Lione, non implica già chiaramente l'infalibilità del Papa? « Il Pontefice Romano, essa dice, essendo tenuto più d'ogni altro di difendere *la verità della fede*, è per l'autorità del suo giudizio, che debbono essere *definite* le questioni che si elevano *riguardo alla fede*. Tutte le chiese sono a lui sottomesse, e i vescovi tutti gli debbono rispetto ed obbedienza. »

Ciò che vien detto pressocchè formalmente dal Concilio di Lione, vien dalla ragione con evidenza conchiuso del dogma definito dal Concilio di Firenze intorno al primato. Come in fatto rispondere a questo argomento?

Il Sommo Pontefice, in virtù del suo primato di giurisdizione, ha il diritto di por-

tar sulla fede dei decreti che obbligano la chiesa universale, ed ai quali tutta la chiesa deve non solamente l'obbedienza esteriore, ma bensì l'obbedienza interna, ciò che lo stesso gallicanismo non ha mai oppugnato (1). Ora, un insegnamento in materia di fede al

(1) «Concedimus ultro, dice Tournely (De Ecclesia q. 5. art. 3. — Ed. Paris. 1727, t. 2, p. 277), definitis a Pontifice circa fidem et mores debere fideles interiori mentis obsequio acquiescere, nisi aut hypocritae velint haberi aut rebelles. E (p. 285); Tenentur fideles Pontificum de fide constitutionibus, iuxta morem receptam, in unoquoque regno promulgatis, acquiescere, etiam mentis obsequio, quamquam nondum constet de acceptatione ac consensu aliarum Ecclesiarum, adeoque etiam si nondum plane irreformabiles dici possint tunc temporis illae constitutiones.» Lo stesso vien confermato da un atto solenne della chiesa Gallicana: «È dottrina costantemente insegnata nella chiesa gallicana, che tutt'i cristiani, i vescovi stessi, sono obbligati dal dovere che loro impone la coscienza di sottomettere il loro spirito ai giudizi resi dai Papi per convalidare la regola della fede, sulla consultazione dei Vescovi!» Son queste le parole dei Vescovi di Francia, scrivendo al Papa Innocenzo X, nel 1653, riportate da M. Languet (avert. 2, n. 27), e registrate nei processi verbali dell'assemblea del Clero dell'anno 1655.

quale la chiesa, deve la sommissione interna, non potrebbe esser falso senza che la chiesa cadesse, per un tempo almeno, nell'errore, lo che è impossibile, avendo Gesù Cristo promesso di essere con lei *tutti i giorni* sino alla consumazione dei secoli. Dunque un decreto riguardo alla fede, promulgato dal Sommo Pontefice per tutta la chiesa, è necessariamente vero ed infallibile.

Son d'avviso esser questo il luogo ove parlar della celebre tesi del conte de Maistre, sì malamente compresa da tanti spiriti, che non l'hanno concepita nel suo assieme. Per concepirla dunque in questo senso, mettiamoci al punto di vista di questo grande scrittore.

Il primato del Pontefice Romano è un primato di giurisdizione su tutta la chiesa; esso è la piena podestà di cui parla il concilio di Firenze; è dunque la sovranità spirituale.

S'è vero che il governo della chiesa ha *qualche cosa* di democratico, e *qualche cosa* d'aristocratico, o secondo l'espressione di Belarmino (1) se questo governo è sufficien-

(1) De Romano Pontif. lib. I. c. 3. et seqq.

temente temperato di aristocrazia e democrazia lo è in questo senso cioè che da una parte l'Episcopato è d'istituzione divina, e che dall'altra, il Sommo Pontefice stesso, può sortire, come Pietro, dagli ultimi ranghi del popolo. Ma questo alcun che di aristocrazia e di democrazia non toglie niente alla piena sovranità del Vicario di Gesù Cristo, ed è assolutamente certo che il governo della chiesa non è un governo aristocratico, nè un governo democratico, ma *una vera monarchia* nella quale la sovranità appartiene ai successori del Principe degli Apostoli, poichè il primato di giurisdizione, o la piena podestà del Papa su tutta la chiesa, è una verità di fede.

Ma quale è l'ufficio principale di questa sovrana podestà, l'ufficio che primeggia su tutti gli altri? È l'insegnamento della verità: *Magisterium*. La sovranità dunque nella chiesa è *una sovranità dottrinale*, e non bisogna porre in dimenticanza esser ella di *istituzione divina*. Il conte de Maistre ebbe dunque ragione di dire: « L'infallibilità nel-

l'ordine spirituale, e la sovranità nell'ordine temporale, sono due parole perfettamente sinonime. L'una e l'altra esprimono quella sublime potestà che domina tutte, da cui derivano tutte le altre, la quale governa e non è governata, che giudica e non è giudicata.

« Si tratta dunque di sapere ove trovasi nella chiesa la sovranità, poichè dal momento che sarà riconosciuta, non sarà più permesso appellare dalle sue decisioni.

« Stabilita una volta la forma monarchica, l'infallibilità resta una conseguenza necessaria della *supremazia*, o piuttosto, è la stessa cosa assolutamente sotto due nomi differenti. »

Questo paragone della infallibilità e della sovranità, e la maniera in cui il conte de Maistre l'espone agli uomini di Stato che non sanno di teologia, ha fatto dire ad alcuni critici incapaci, che secondo lui, « non è d'importanza che una questione dogmatica si decida, nella tale o tale maniera, ma che la si decida, e che il grande affare non è di credere una cosa piuttosto che un'altra, ma di credere. »

Il pubblicista che di sopra abbiain citato al Capo IV. è quello che attribuisce al de Maistre questa opinione, e che la trova di profondità ammirabile! Ma qui non havvi di profondo che la menzogna calcolata per sottrarsi alle pressioni del genio. Il conte de Maistre ha incominciato col dire con Malebranche: *una società divinamente costituita suppone la infallibilità*, ed ha dimostrato che la sovranità religiosa o *dottrinale*, in una *società di tal fatta dev'essere necessariamente infallibile*, perchè dessa giudica in ultimo appello. Le sentenze del giudice in ultimo appello, nella società temporale, sono per necessità irreformabili. Le sentenze del giudice in ultimo appello nella società spirituale, essendo necessariamente irreformabili, devono essere infallibili.

Dopo la tesi del conte de Maistre, cui potrebbe darsi il nome di tesi di diritto, havvi la tesi del Muzzarelli, che potrebbe chiamarsi tesi di fatto. Potrebbero servirgli di prefazione alcune parole di un illustre teologo.

« L'uso perpetuo della chiesa, dice Melchior Cano (1), somministra la interpretazione la più sicura delle istituzioni di Gesù Cristo; ora, nelle cose di fede, non già al patriarca di Antiochia, nè al patriarca di Alessandria, nè a quello di Gerusalemme, ma al Romano Pontefice la chiesa in tutt'i tempi ricorse, considerando sempre come irreformabili i giudizi del Papa. Come potremo noi dunque dubitare della prerogativa d'infallibilità dei successori di Pietro? Come potremo noi dubitarne al cospetto della testimonianza dei fatti, trovandosi le promesse fatte a Pietro compite e verificate nella chiesa Romana, la sola ove l'errore non ebbe mai accesso (2)?

Ecco ora la tesi del Muzzarelli;

Quello vuole e dev'esser tenuto per personalmente infallibile (3), che pronuncia de-

(1) De Locis theol. lib. VI. c. 7.

(2) Più sotto ne daremo la prova perentoria.

(3) Muzzarelli non ignorava che la prerogativa d'infallibilità divinamente promessa a Pietro ed a suoi successori non riguarda la persona dei Sommi Pontefici,

cisioni dogmatiche assolute, le pubblica, e le indirizza a tutt' i fedeli e a tutto l' Episcopato cattolico, senza richiederne il consenso diretto o indiretto, espresso o tacito dei vescovi, ma comandando loro di pubblicare ed eseguire le sue decisioni, e proibendo d' infrangerle, o di opporvisi temerariamente, sotto pena di scomunica da incorrersi *ipso facto*, reprimendo quei vescovi che pretendessero discutere e giudicare le sue decisioni, e protestando ch' esso non attende i loro voti, ma che ingiunge loro l' ubbidienza, come hanno praticato i suoi predecessori nella Santa Sede per un lungo svolgere di secoli, non solamente senza che la chiesa abbia reclamato, ma ancora coll' assenso della chiesa universale sempre sottomessa all' autorità suprema della stessa Santa Sede, mentre che il piccolo numero di quei vescovi che operarono in contrario, non rimasero nel seno della chiesa che per espia-

ma *la loro dignità*, come formalmente lo asserisce nei suoi opuscoli. La dignità si confonde con la *persona pubblica* del capo della chiesa.

re le loro mormorazioni, o le loro resistenze con dimandarne le scuse ed esternarne il dispiacere.

Ora, ecco quello che ha fatto da parte sua il Sommo Pontefice nelle sue costituzioni dogmatiche nel corso dei secoli; e questo è quello che anche la chiesa nel corso dei secoli ha da parte sua praticato (1).

(1) Vide, verbi gratia, Const. *Cum occasione* Innocentii X an. 1653; - Breve *Dilecti filii*, eiusdem Pontificis, directum Episcopis Galliae, 29 Septemb. 1654: - Const. *Regiminis Apostolici*, Alexandri VII, 17 Februari 1665; - Const. *Vineam Domini*, Clementis XI, 16 Iulii 1705; Breve *Gratulationes Vestras*, eiusdem Clementis XI, datum ad praelatos conventus gall. 15 Iun. 1706; - Epist. conventus gallicani, *Ad Petri sedem* ad Alexandrum VII, 20 Febr. 1661; - Breve *Paternae Charitati*, Innocentii XI., ad conventum gallicanum, 11 April. 1682; - Const. *Inter multiplices*, Alexandri VIII 4 Aug. 1690: - Const., *Auctorem fidei*, Pii VI. 28. aug. 1794: - Epist. *Cum in hac tanta*, datam a 37 ecclesiasticis ad episcopatum nominatis, Innocentio XII, 1692: - Post. Epist. Georgii. Izalepsemi, primatis regni Hungariae, *Ubi primum Ecclesiae Strigonensi*, 24 Octobris 1682; - Epist. Card. de Noailles, ad Clementem XI, quae extat in opere, cui titulus: *Constitutio Unigenitus* theologicè propugnata, Rom. 1734 tom. 4. col. 250.

Il Sommo Pontefice dunque *vuole e deve* essere tenuto per infallibile; perchè se non lo fosse, le sue dogmatiche costituzioni conterrebbero una usurpazione tirannica dei diritti dell'Episcopato, una temeraria presunzione contro lo Spirito Santo, un errore intollerabile e distruttivo della fede della chiesa universale; ciò che non potrebbe permettere Iddio senza mancare all'assistenza che promise alla sua chiesa, e ciò che la chiesa medesima non potrebbe approvare nè colle sue parole, nè con la sua obbedienza, *come essa lo ha praticato*, non potendo mai la chiesa nè con i suoi atti, nè anche col suo silenzio approvare ciò che è contrario alla fede ed ai costumi.

Se io mi stessi qui a scrivere per i teologi, riprodurrei i sviluppi che Muzzarelli dà a questa tesi, con la soluzione delle difficoltà che taluni fra essi non si son mai astenuti di elevare contro le tesi le più sicure; ma io scrivo per la gente del mondo, e quello che ho detto basta a convincerla che l'infallibilità dei Sommi Pontefici insegnanti la chie-

sa universale in materia di fede, è una verità manifestamente poggiata sulla rivelazione evangelica, legata inseparabilmente ai dogmi già definiti, e senza di cui l'azione continua della Santa Sede, e la costante pratica di tutta la chiesa, rimarrebbero inesplicabili e inconciliabili colle promesse di Gesù Cristo.

CAPO IX.

L'INFALLIBILITÀ VERIFICATA

Di costa al fatto che abbiain costatato, havvene un altro che a lui corrisponde; il fatto cioè della impotenza degli sforzi che si son tentati per scoprire dopo tanti secoli che i Romani Pontefici parlano all'universo, un atto solo dottrinale *ex cathedra*, che sia infetto d'errore.

Ma è certo davvero che i Sommi Pontefici non abbiano mai emesso un atto solo di simile natura?

Eccone la prova decisiva:

Gli avversari della Santa Sede hanno letto e riletto la storia ecclesiastica, e in

questa storia nel lungo svolgere di venti secoli, cosa mai hanno essi trovato *di più forte* in favore della trista loro tesi?

Due fatti estranei alla nostra questione!

E per fermo, questi due fatti sono quelli di Liberio e di Onorio; del Santo Papa Liberio che sottoscrisse la prima formola del Sirmio, e del grande Onorio che rispondeva a Sergio di Costantinopoli sul cominciare del monotelismo.

Ma in queste due circostanze nè Liberio, nè Onorio hanno parlato *ex cathedra*.

In fatto, che cosa si richiede, perchè i Sommi Pontefici parlino *ex cathedra*?

Bisogna che essi parlino liberamente alla chiesa universale, e che la dottrina da essi proposta sia formolata in termini che esprimono l'obbligo di crederla.

Atqui nulla di somiglievole evvi in primo luogo in ciò che riguarda Liberio.

Liberio non era libero quando sottoscrisse la prima formola del Sirmio (1). Del resto

(1) Vedi, sulle tre formole del Sirmium, e su tutto ciò che vi ha rapporto, il compendio storico che si

questa formola non racchiudeva la eresia ariana; essa non meritava riprensioni se non se per le sue reticenze; e Liberio, lungi dal sottoscriverla liberamente, non la sottoscrisse che vinto dalle sofferenze d'un esilio di parecchi anni, dal timore del supplicio, e più ancora dalla pena di sapere esservi un antipapa sulla Santa Sede. Alcuni storici protestanti, i centuriatori di Magdeburgo, lo riconoscono essi medesimi. « Tutto ciò che si racconta della sottoscrizione di Liberio, (sono loro parole), non va a cadere affatto sul dogma ariano, il quale non era espresso nella formola, ma sulla condanna di Atanasio, ed è cosa certa che Liberio non cessò di professare la fede del Concilio Niceno (1). »

E poi, Liberio non propose certamente la formola del Sirmio alla fede della chiesa universale, e per conseguenza nulla fece che rassomigliasse ad una definizione dogmatica.

trova nell'ultima edizione francese della *Histoire des hérésies*, per S. Alfonso de Liguori. (opere dogmatiche, tom. III. Paris e Tournai, presso Casterman).

(1) *Histor. eccles. cent.* IV. c. 10.

Liberio dunque ha peccato per debolezza, ma senza insegnar mai cosa alcuna contro la fede. Egli ha dato prova di non essere impeccabile, ma quello ch' ei fece non prova assolutamente niente contro l'infallibilità dei Sommi Pontefici quando parlano *ex cathedra*.

Liberio riconobbe la sua mancanza, la pianse, riprese col suo primiero coraggio la difesa di Atanasio, rigettò la fede di Rimini nel 359, e santamente morì. Questo Pontefice terminò la sua carriera con tutta la gloria che illustrato avea la più gran parte di un regno di più di quattordici anni, e che non ha potuto essere oscurato da un momento di debolezza. Molti storici di grande autorità non ammettono nemmeno questo momento di debolezza, e non mancano ad essi le prove per stabilire che nulla ha contaminato la sua santa vita. I Padri pressochè tutti danno il nome di *Beato* a Liberio.

Niente nemmeno che rassomigli ad una definizione dogmatica in ciò che riguarda Onorio.

Onorio nulla propose alla fede della chiesa universale, allorchè rispose alla insidiosa lettera, che sull'incominciar del secolo VII, gli aveva scritto Sergio Patriarca di Costantinopoli. La risposta di Onorio è una lettera privata che non ha alcuno dei caratteri d'una dichiarazione dogmatica. E nella sua seconda lettera a Sergio, prodotta nel sesto Concilio generale, Onorio dice *espresamente ch'ei nulla vuol definire.*

Ma se le lettere di Onorio non entrano affatto nella questione della infallibilità *ex cathedra*, non è meno interessante sapere se esse contengano errore contrario alla fede. Ora, esse non ne contengono alcuno. Ecco in quali circostanze furono le medesime scritte:

L'Arianismo che negava il Cristo, negando la divinità del Verbo incarnato, l'arianismo era vinto; il Nestorianismo, che negava Cristo, negando l'unione della natura divina e della natura umana nell'unica persona del Verbo, era stato vinto; l'Eutichianismo che negava Cristo, confondendo la natura divina e la natura umana nella

persona di Gesù Cristo, era stato eziandio vinto; e già erano stati respinti i diversi attacchi del padre della menzogna contro l'ineffabile verità dell'Incarnazione del Verbo. *L'immortale* autore dell'eresie ritornò alla carica. Un uomo ben degno dà servirgli da istromento, « Sergio, si avvisò di dimandare a se stesso *se in Gesù Cristo eranvi due volontà?* Determinatosi per la negativa, ne consultò il Pontefice Onorio in termini ambigui. Il Papa che non si accorse del laccio tesogli, credette che si trattasse di due volontà umane, vale a dire della duplice legge che affligge la nostra infelice natura, e che certo era perfettamente estranea al Salvatore. Onorio d'altronde esaminando forse altamente le massime generali della Santa Sede, la quale teme al tempo stesso ogni novella questione, e le decisioni precipitate, desiderava che non si parlasse di due volontà e in questo senso ne scrisse a Sergio, nel che può darsi uno di quei sbagli che potrebbero chiamarsi *amministrativi*; perchè se in questa occasione egli mancò, non mancò che

alle leggi del governo e della prudenza. Fecce male il calcolo, se vuoi; ei non vide le conseguenze funeste dei mezzi economici che ei credette poter impiegare; ma in tutto questo non si osserva derogazione alcuna al dogma, alcun errore teologico (1).» Che Onorio abbia inteso la questione in un senso perfettamente ortodosso, è stato dimostrato per ben tre volte.

E primieramente per mezzo dei termini medesimi delle lettere di Onorio.

Ei dichiara che in Gesù Cristo evvi un solo *operatore*, ma due *operazioni*, secondo le due nature che erano unite nella sua persona, e di cui ciascuna aveva le operazioni sue proprie: Onorio lo dice chiaramente e in poche parole nella sua prima lettera a Sergio, e nella seconda lettera poi si fa a spiegarlo con maggior chiarezza al patriarca medesimo. Ecco i termini della sua prima lettera: *In duabus naturis (Christum) operatum DIVINITUS atque HUMANITUS* (2). I ter-

(1) Du Pape, l. 1. c. 15.

(2) Epist. I. ad Serg. (Labb. t. 6. col. 933).

mini poi della lettera seconda sono i seguenti. *Auferentes ergo, sicut diximus, scandalum novellae adinventionis, non nos oportet unam vel duas operationes definiētes praedicare, sed pro una, quam quidam dicunt, operatione, oportet nos UNUM OPERATOREM Christum Dominum in utrisque naturis veridice confiteri, et pro duabus operationibus, ablato genuinae operationis vocabulo, IPSAS POTIUS DUAS NATURAS, id est, divinitatis et carnis assumptae, in una persona Unigeniti Dei Patris, inconfuse, indivise, atque inconvertibiliter nobiscum praedicare PROPRIA OPERANTES (1).*

Il vero senso delle lettere di Onorio è dimostrato inoltre dalla testimonianza espressa ed irrefutabile dell' uomo stesso, della cui penna egli erasi servito per scrivere la sua lettera a Sergio: vò dire dell' abate Giovanni Simpon, il quale tre anni appena dopo la morte di Onorio, scriveva all'imperatore Costantino figliuol d' Eraclio: « Quando noi parlammo di una sola volontà nel Signore, noi non avevamo in vista la *duplice sua natura,*

(1) Epist. 2. ad Serg. (Labb. t. 6. col. 969).

ma solo la sua sola umanità. Sergio, in fatto, avendo parlato di due volontà contrarie in Gesù Cristo, noi dicemmo che non potevano riconoscersi in lui queste due volontà, quella cioè della *carne* e quella dello *spirito*, come noi stessi le abbiamo dopo il peccato (1). »

Finalmente la cosa medesima vien dimostrata in terzo luogo da queste parole d'Onorio citate da S. Massimo: « In Gesù Cristo non vi è che una sola volontà, poichè *senza dubbio* la divinità erasi vestita della nostra natura, ma non già del nostro peccato e così tutt' i pensieri *carnali* erano a lui estranei (2). »

« Arroggi, dice il conte de Maistre, che se questo Pontefice avesse custodito il silenzio dopochè Sergio si fu dichiarato, potrebbe certamente argomentarsi da siffatto silenzio, e considerarlo come un commentario colpe-

(1) Carol. Sardagna, Theolog. dogmatico-polemica edit. Poloc. in 8. 1810. tom. I. contrav. X. n. 305.

(2) Quia profecto a divinitate assumpta est natura nostra, non culpa..... absque carnalibus voluntatibus. (Epist. ad Marinum - Inter opera varia Syrmondi, edit. in fol. Venet. 1728, t. 3. col 301).

vole di queste lettere; ma al contrario ei, finchè visse, non cessò di alzarsi contro Sergio, di minacciarlo e di condannarlo. Anche S. Massimo di Costantinopoli è un illustre testimone di questo fatto interessante: « Debbono farsi le risate, ei dice, o per meglio dire *devesi piangere alla vista di questi disgraziati* (Sergio e Pirro), *che osano citare delle pretese decisioni favorevoli all'empia Ectesi, tentare di porre nelle loro file il grande Onorio, e di coprirsi agli occhi del mondo dell'autorità di un uomo eminente nella causa della religione.... Chi ha potuto dunque ispirare tanta audacia a questi falsarii? qual'uomo pio ed ortodosso, qual vescovo, quale chiesa non li ha scongiurati ad abbandonare la loro eresia; ma sopra tutto cosa non ha fatto il divino Onorio (1)?*

« Ecco, bisogna confessarlo, un eretico singolare (2). »

(1) Quae hos (monothelitas) non cognovit Ecclesia, etc. Quid autem et divinus Honorius? (S. Maximus, Epist. ad Petrum illustrem. - Syrmond. loc. cit. col. 309).

(2) Du Pape, liv. 1. chap. 15. .

Ma si dirà, e non ha il sesto Concilio ecumenico condannato Onorio perfino come eretico?

È certo che esso non lo ha condannato come personalmente colpevole d'eresia. La lettera del Papa Leone II. all'imperator Costantino n'è prova, poichè il Papa confermando mediante questa lettera il sesto Concilio, unicamente rimprovera ad Onorio d'aver *permesso* che la sacra ed immacolata tradizione venisse macchiata dalla profana. Questo Papa medesimo nella sua lettera ai Vescovi di Spagna dice altresì che Onorio è stato condannato, perchè *non estinse* colla sua apostolica autorità, e *dal suo nascere* (1) la fiamma del monotelismo, ma la *fomentò* colla sua *negligenza*. Egli dunque non solamente non è vero che il Papa Onorio abbia proposto un errore alla fede della chiesa universale, ma è falso altresì che le sue lettere a Sergio contengano alcun che d'erroneo; se il nome di Onorio trovossi realmente

(1) Onorio non cessò di combattere il monotelismo sino alla sua morte.

mischiato a quello degli eretici negli atti del sesto Concilio, ciò non fu se non che nel senso dichiarato dalle lettere di Leone II, ma queste lettere stesse rendono infinitamente più probabile il sentimento degli storici che affermano senza esitare la falsificazione degli atti di questo Concilio operata dai Greci.

I Greci si resero sì spesso colpevoli di simili alterazioni, che si ha il diritto di affermare anche questa alla presenza di due grandi fatti: il primo cioè che nell'ottavo Concilio ecumenico, i Padri, vale a dire tutto intiero l'Oriente presieduto dal Patriarca di Costantinopoli, professano solennemente « non esser permesso di dimenticare le promesse fatte a Pietro dal Salvatore, e la cui verità era confermata dall'esperienza, poichè la fede cattolica era sempre sussistita senza macchia, e che sulla Sede Apostolica era stata INVARIABILMENTE insegnata la pura dottrina (1). » — Il secondo fatto si è che dopo l'affare di Onorio, e in tutte le occasioni possibili, i Papi non hanno mai cessato di attri-

(1) Act. I. (Labbeus. t. 8. col. 988).

buirsi questa lode, e di riceverla dagli altri (1).

Or, checchessia della falsificazione fatta dai Greci degli atti del sesto concilio generale, non resta men dimostrato che tutto ciò che si è saputo scoprire di più forte in una storia al di là di 18 secoli, contro la infallibilità della Santa Sede, sono questi due fatti perfettamente estranei alla questione. La infallibilità di fatto è dunque incontrastabilmente verificata.

CAPO X.

LA CREDENZA ALL' INFALLIBILITÀ DEL CAPO DELLA CHIESA.

La credenza all' infallibilità del Capo della chiesa in materia di fede è tanto veramente cattolica, che il piccolo numero di coloro che l'hanno oppugnata, l'hanno confessata, oppugnandola.

Valendomi di queste espressioni: il piccolo numero di coloro che l'hanno oppu-

(1) Vedi Du Pape, loc. cit.

gnata, — non intendo far allusione nè all'illustre clero francese, nè ai fedeli della cattolica Francia; parlo del *Gallicanismo*, vale a dire di una scuola, che bisogna guardarsi di confondersi colla chiesa cattolica in Francia. Da S. Ireneo sino a Fénelon, senza tener parola dei suoi grandi vescovi dei tempi nostri, la chiesa di Francia non ha mai demeritato il nome di figlia primogenita della chiesa Romana. La dichiarazione dell'assemblea nell'anno 1682 non è che una nota discordante nel concerto delle voci dell'Episcopato francese. La dichiarazione in parola non fu quella dell'Episcopato, ma dei vescovi eletti dalla corte, e di cui parecchi sarebbero andati più oltre che i quattro articoli senza l'intervento di Bossuet.

Ascoltiamo la vera voce dell'Episcopato francese. Nell'assemblea ch'essi tennero in Melun l'anno 1579 propongono a tutt'i fedeli, *per regola di fede*, ciò che crede e professa la santa chiesa di Roma, che è la Maestra, la Colonna e il Sostegno della verità; perchè ogni altra chiesa deve accor-

darsi con essa a causa della *sua principa-
lità* (1). »

In questa voce si riconosce l'eco fedele di quella di S. Ireneo di Lione.

Nell'anno 1625, i vescovi riuniti in assemblea generale, scrivono agli altri vescovi del regno in questi termini:

« I vescovi saranno esortati ad onorare la Sede Apostolica, e la chiesa Romana, fondata sulla infallibile promessa di Dio, sul sangue degli apostoli e dei martiri, la madre delle chiese, e la quale, parlando con S. Atanasio, è come il Sacro Capo per mezzo di cui le altre chiese, le quali non sono che suoi membri, si alzano, si mantengono e si conservano. Essi rispetteranno eziandio il Nostro Santo Padre il Papa, Capo visibile della chiesa universale, Vicario di Dio in terra, Vescovo dei vescovi e dei patriarchi nel quale *hanno avuto cominciamento e l'apostolato e l'episcopato*, e sul quale Gesù Cristo ha fondato la sua chiesa, *consegnando*

(1) Odespun, Concilia novissima Galliae, Parisiis, 1646. pag. 87.

a lei le chiavi del cielo con la infallibilità della fede, che si è veduta miracolosamente rimanere immutabile nei suoi successori fino al giorno di oggi. Lo che avendo obbligato i fedeli ortodossi a render loro ogni sorta di obbedienza, ed a vivere in deferenza ai loro santi decreti ed ordinazioni, i vescovi saranno esortati a fare la stessa cosa, ed a reprimere, per quanto sarà loro possibile, gli spiriti libertini che vogliono richiamare in dubbio e mettere in compromesso questa sacra e santa autorità, confermata da tante leggi divine e positive, e per mostrare ad altri il sentiero, essi gli obbediranno per primi (1). »

La chiesa di Francia dunque confessa con tutte le altre chiese dell'universo non solo il primato, ma l'infalibilità ancora di Pietro e dei suoi successori.

La medesima lo confessa inoltre per mez-

(1) Avviso agli Arcivescovi e Vescovi di Francia, art. 137 (Collez. dei processi verbali delle assemblee generali del clero di Francia, edit. Paris 1768. t. 2. Documenti giustificativi p. 95).

zo di trentano vescovi che scrivono al Papa Innocenzo X nell'anno 1653, in occasione della condanna delle cinque proposizioni di Giansenio. Ecco le loro parole:

« Fin dai primi tempi la chiesa cattolica, poggiata sulla comunione ed autorità sola di Pietro sottoscrisse senza esitanza alcuna, e senza indugio, *absque cunctatione* alla condanna dell'eresia pelagiana, pronunciata da Innocenzo nel suo decreto inviato ai vescovi dell'Africa, e che fu seguito da un'altra lettera del Pontefice Zosimo indirizzata a tutt' i vescovi dell'universo. Essa ben sapeva, non solo per la promessa del Nostro Signor Gesù Cristo fatta a Pietro, ma per gli atti eziandio degli antichi Pontefici, e per gli anatemi, con cui il Papa Damaso avea colpito recentemente Apollinare e Macedonio, prima che venissero condannati da alcun Concilio ecumenico; essa sapeva che i giudizî portati dai Sommi Pontefici, in risposta alle consultazioni dei vescovi *per stabilire una regola di fede*, godono egualmente (sia che i vescovi abbiano creduto dover esprimere il loro sen-

timento nella consultazione loro, sia che abbiano o messo di farlo) di una autorità divina e suprema nella chiesa universale; autorità alla quale i cristiani tutti sono obbligati di sottomettere il loro spirito ancora. Noi dunque eziandio, penetrati dagli stessi sentimenti, e dalla fede medesima, avrem cura che la costituzione data coll'assistenza dello Spirito Santo dalla Santità Vostra.... sia promulgata nelle nostre chiese e nelle nostre diocesi, e noi ne accelereremo l'esecuzione rispetto al popolo fedele. Coloro che avranno la temerità di violarla, non mancheranno di essere puniti d'appresso i termini della costituzione medesima, e del Breve che Vostra Santità ci ha scritto; di modo che subiranno essi le pene prescritte contro gli eretici (1). »

Che può desiderarsi di più chiaro? « I giudizi, portati dai Sommi Pontefici, per stabilire una *regola di fede*, sia che i vescovi esprimono il loro sentimento, sia *ch'essi omettono di farlo*, godono di una *divina e su-*

(1) Collez. degli atti del clero di Francia.

prema autorità sulla chiesa universale, autorità alla quale i cristiani tutti sono obbligati di sottomettere il loro spirito eziandio. »

Dunque il Muzzarelli basa la vittoriosa sua tesi che noi abbiamo citata (1) non solo sulla tradizione della chiesa di Francia, ma puranco sulla tradizione di tutte le altre chiese, e non è la chiesa di Francia, ma l'assemblea del 1682 che si limita a dire che « nelle questioni di fede il Sommo Pontefice ha la parte principale, e che i decreti di lui riguardano tutte le chiese e ciascuna in particolare, ma che il suo giudizio non è pertanto irreformabile, *meno che la chiesa non vi abbia dato il suo consentimento* (2).

(1) Chap. VIII.

(2) È inutile di qui trattare *ex professo* della dichiarazione del 1682. Il Cardinal Litta, *nelle sue 29 lettere intorno ai quattro articoli detti del clero di Francia*, non ha lasciato nulla a dire sul fondo stesso di questi articoli, e le *Recherches historiques sur l'assemblée du clergé de France de 1682* (Ricerche istoriche intorno all'Assemblea del clero di Francia del 1682), che sono state pubblicate da un magistrato francese, sig. Gérin, Giudice del Tribunale della Senna, non la-

La chiesa di Francia all' incontro dice che nelle questioni della fede *i giudizi dei Sommi Pontefici godono di una divina e supre-*

siano neppure niente a ridire intorno all'Assemblea medesima. Ecco il Breve che sua Santità Pio IX ha inviato per questo effetto all'autore:

Diletto figlio, salute ed apostolica Benedizione.

Abbiám ricevuto col più grande piacere, diletto figlio, le vostre Ricerche istoriche sulla Dichiarazione del Clero di Francia. In fatto l'opportunità di una opera simile non si è fatta sentir mai tanto quanto nelle presenti circostanze; ed assicurandovi un posto eccezionale la vostra qualità di secolare, e il vostro titolo di magistrato danno al vostro lavoro la più grande autorità in una materia che è lungi dal piacere a tutti. Molti scrittori hanno già dimostrato con bastante chiarezza e solidità che questa dichiarazione del clero di Francia, tanto opposta all'autorità pontificia, ed all'ecclesiastico potere, resa nell'assemblea del 1682, non era conforme nè al *sentimento comune*, nè a quello *della maggioranza*; che la medesima non era stata *emessa con tutta libertà e coscienza*, ma piuttosto sotto *l'imperio del timore, o in vista del favore reale*; che essa non era stata sostenuta per lungo tempo, ma ch'essa fu presto ritrattata da quei medesimi, che avevano travagliato vuoi a farla ammettere, vuoi a pubblicarla; che quella finalmente non era stata per la chiesa gallicana sorgente di gloria alcuna, di alcuna libertà, ma piuttosto una macchia, ed una vera servitù. Ciò che

ma autorità in tutta la chiesa, e che tutti devono sottomettervisi di mente e di cuore, sia che l'Episcopato esprima il suo consenso, sia che ometta di farlo; e la chiesa di Francia adduce il perchè l'autorità di simili decreti è divina e suprema vale a dire irreformabile; cioè perchè « Gesù Cristo ha fondato la sua chiesa sopra di Pietro dandogli le chiavi del cielo con la infallibilità

altri hanno sostenuto fondati come erano sull'istoria di quella epoca, e sopra solidi argomenti; Ci ralleghiamo di vederlo confermato dalle testimonianze autentiche da voi recate. Il vostro lavoro, in fatto, molto gioverà a dissipare i pregiudizi, a chiuder la porta ai sofismi, a persuadere a tutti in fine che le chiese particolari sono altrettanto più forti e più gloriose, quando sono unite da un vincolo più stretto al Sommo Pontefice, cui il Nostro Signore ha conferito nella persona di Pietro, il primato di onore, di giurisdizione, di autorità e di podestà sulla universalità dei fedeli. Possa questa lettera rafforzare ed aumentare il vostro ardore per la difesa della verità, ed intanto come pegno della grazia celeste, e come assicurazione della nostra affezione paterna ricevete la Apostolica Benedizione, che noi con grande amore vi compartiamo.

Dato a Roma presso S. Pietro il 17 Feb. 1869 Anno 23 del Nostro Pontificato.

della fede, che si è veduta miracolosamente rimanere immutabile nei suoi successori sino al giorno d'oggi. »

Questa è la fede della chiesa di Francia, come di tutte le chiese della Cattolicità.

Se noi ora vogliamo convincerci che il *gallicanismo* esso stesso ha confessato questa fede mentre sembrava di oppugnarla, ci basterà di ascoltare il più autorizzato dei suoi teologi, Tournely; il genio superiore che troppo spesso gli serve di scusa, Bossuet: e poi giudicare della fede del gallicanismo per mezzo delle sue opere.

« Al cospetto della nube di testimoni di tutt'i secoli invocati da Bellarmino, e da tanti altri, dice Tournely, noi non possiamo dissimulare essere molto difficile di non riconoscere *l'infallibile autorità della Santa Sede* o della chiesa romana; ma è più difficile ancora di conciliarla con la dichiarazione del clero gallicano (del 1682) dalla quale non ci è permesso di allontanarci (1). »

(1) « Non dissimulandum, difficile esse in tanta testimoniorum mole, quae Bellarminus, Launojus, et alii

Si vede che il carattere non arriva sempre all'altezza della scienza. Ma, alla fine, la scienza parla ben alto per far che il carattere arrossisca. Sì, è tanto difficile, alla presenza di tutta la tradizione, di non riconoscere *l'infallibilità della Santa Sede*, che Bossuet, da canto suo, la riconosce e la confessa sembrando oppugnarla. Egli la confessa, perchè afferma con i cattolici tutti che *la Santa Sede, in virtù delle promesse del suo fondatore divino, non può mai fallire* (1). Ma sembra che la oppugni, quando distingue la Sede o la *Cattedra* di Pietro, dal Pontefice che vi si trova assiso!

La fede della chiesa romana, secondo il redattore della *Dichiarazione*, è *indifettibile*, abbenchè non sia infallibile l'insegnamento del successore di Pietro, il Sommo

congerunt, non recognoscere Apostolicae Sedis seu Romanae Ecclesiae certam et infallibilem auctoritatem; at longe difficilius est ea conciliare cum Declaratione cleri gallicani, a qua recedere nobis non permittitur. » (Praelect. theol. De Eccles. q. 5. art. 3. Edit. Paris. 1727, t. 2. p. 134.)

(1) Gallia orthodoxa, lib. X. c. 7.

Pontefice, anche quando parla *ex cathedra*, può *momentaneamente* insegnare l'errore, nel quale ei non persevererà, perchè ha per sè le promesse di Gesù Cristo. — Ma ove queste promesse fanno esse distinzione tra la Sede Apostolica e il Principe degli Apostoli? E come mai si ha l'ardire d'invocar queste promesse piuttosto per impedire il Papa di perseverare nell'errore, che per impedirlo di cadervi, dice il Cardinale Gousset? Nè i Padri, nè i Concili, nè i Sommi Pontefici, hanno fatto mai distinzione fra la Cattedra di Pietro e i Successori di Pietro. Questa distinzione non era conosciuta dagli antichi: l'antichità non ce ne somministra alcun vestigio, e la chiesa di Francia, prima e dopo il 1682, non si separa dall'antichità. Essa le restò fedele all'epoca stessa dell'assemblea del 1682, perchè fu allora che Fénelon, degno organo dei Vescovi di Francia, il quale il timore della corte non potette infievolire, così parlava dell'opinione che ammette distinzione fra la cattedra di Pietro, ed i Successori di Pietro.

« Questa opinione ripugna evidentemente alle parole della promessa fatta da Gesù Cristo, e a tutta la tradizione. — Si può con giustezza dire di questa chimera, *de hoc commento*, ciò che S. Agostino diceva a Giuliano: « Ciò che voi dite è estraneo, ciò che voi dite è nuovo, ciò che voi dite è falso. Ciò che vi è di estraneo, noi lo cediamo con sorpresa; ciò che vi è di nuovo, noi lo rigettiamo; e ciò che vi è di falso noi lo rifiutiamo (1). »

Del resto, ciò che il gallicanismo oppugna *in teoria*, lo confessa *nella pratica*, e per questo specialmente noi ci siamo fatti a dire di questa scuola che essa *sembra* contestare la infallibilità del Sommo Pontefice. Sia inconseguenza, sia istinto cattolico (2) per avventura più forte che i pregiudizî di scuola, i vescovi attaccati al gallicanismo, Bossuet specialmente con tutto l'ardore della sua anima grande, hanno sempre come gli

(1). De Sum. Pontif. auctoritate, c. 8.

(2) Card. Gousset, Theol. dogm. De l'Eglise. part. III. ch. 3.

altri vescovi accolte con una piena sommissione della mente, le costituzioni dogmatiche dei Papi, condannando senza esitanza e senza indugio, *absque cunctatione*, tutto ciò ch'era stato solennemente condannato dai Papi.

Non vogliam venire alla conclusione di questo Capitolo senza richiamare alla memoria alcune parole del conte de Maistre su Bossuet:

Eccole:

« Ne dimando perdono all'ombra illustre di Bossuet; ma quando egli ci dice che la dottrina della *infallibilità* ha avuto cominciamento nel secolo XIV, sembra ch'egli si accosti a quegli uomini stessi da esso tanto e così bene combattuti. Non dicevano ancora i protestanti che la dottrina della *Transustanziazione* non era più antica che il nome medesimo? E non argomentavano allo stesso modo gli Ariani contro la *Consostanzialità*? Bossuet, che mi sia permesso il dirlo, senza mancar di rispetto ad un uomo sì grande, si è evidentemente sbagliato intorno ad un punto cotanto importante. Bi-

*

sogna ben guardarsi di prendere una parola per una cosa, e il principio d'un errore per il cominciamento di un dogma. La verità è precisamente il contrario di quel che insegna Fleury; imperocchè fu verso l'epoca da lui assegnata che cominciossi, non già a *credere*, ma a disputare sulla *infallibilità*. Le oppugnazioni elevate sulla supremazia del Papa, obbligarono ad esaminare la questione più da vicino, ed i difensori della verità chiamarono *infallibilità* questa supremazia, per distinguerla da ogni altra sovranità; ma non v'ha nulla di nuovo nella chiesa, ed essa non crederà che quello ch'essa ha sempre creduto. Ci assegni un'epoca della chiesa, in cui non formavano leggi le decisioni dogmatiche della Santa Sede; che cancelli tutti gli scritti, in cui egli ha provato il contrario con una logica opprimente, con una immensa erudizione, con una eloquenza senza pari; che ci indichi soprattutto il tribunale che esaminò queste decisioni e che le riformò. »

Del resto, se egli ci concede, se ci prova, se ci dimostra, *che i decreti dogma-*

tici dei Sommi Pontefici hanno sempre fatto legge nella chiesa, lasciamolo dire che *la dottrina della infallibilità è novella*: che perciò?

Passiamo alle altre parole pronunciate da Giuseppe de Maistre:

« Allorchè S. Cipriano, parlando di certi perturbatori dei suoi tempi, dice: *Essi ardiscono rivolgersi alla cattedra di S. Pietro, a questa chiesa suprema, ove la dignità sacerdotale ha avuta la sua origine....; ignorando che i Romani son uomini presso i quali non ha punto accesso l'errore*, — è veramente un S. Cipriano che si ascolta; è un testimone irriprovabile della fede del suo secolo.

« Ma allorchè gli avversari della monarchia pontificia ci citano, *usque ad nauseam*, le vivacità di questo stesso S. Cipriano contro il Pontefice Stefano, ci dipingono la povera umanità in vece di descriverci la santa tradizione. È questa precisamente la storia di Bossuet. Chi mai conobbe meglio di lui i diritti della chiesa romana, e chi ne ha

parlato mai con maggior verità ed eloquenza? E ciò non ostante questo stesso Bossuet, ebbro di una passione ch'ei non scorgeva in fondo al suo cuore, non ebbe ripugnanza di scrivere al Papa colla penna di Luigi XIV, *che se Sua Santità prolungava questo affare per mezzo di maneggi, che non si comprendevano, saprebbe il re ciò che avrebbe da fare: e che egli sperava che il Papa non vorrebbe ridurlo ad estremi così dispiacenti.*

« S. Agostino , convenendo francamente dei torti di S. Cipriano, *spera che il martirio di questo santo personaggio li abbia espiati tutti* (1); auguriamoci anche noi che una vita lunga, consacrata tutta intera a servizio della religione, e tante nobili opere, che hanno illustrato la chiesa e la Francia, avranno cancellata in costui qualche colpa, o, se vuolsi, alcuni moti involontari, *quos humana parum cavit natura.* »

(1) De Bapt. contra Donat. l. I. c. 18.

CAPO XI.

UN SINGOLARE MALINTESO.

Il Papa ed i Concilii - Da che si riconosce un atto dogmatico della Santa Sede, o di un Concilio generale.

§. I. .

Il Papa ed i Concilii.

Dopo il primo concilio adunato a Gerusalemme sotto la Presidenza di S. Pietro, per decidere la questione delle osservanze Mo-
saiche, nel seguito dei secoli si sono riuniti diciotto Concilii Generali per decidere eziandio delle gravi quistioni relative alla fede, ai costumi, alla disciplina della chiesa, alla difesa della cristianità e alla propagazione del Vangelo ed al benessere generale degli uomini e dei popoli. Ora gli avversari della chiesa con alcuni dei loro amici poco chiaroveggenti dicono, se la Santa Sede fosse infallibile in materia di fede, di costumi, e di disciplina generale, perchè si sarebbero

riuniti tanti concili, e perchè bisognerebbe convocarne ancora? Perchè agitare la cattolicità, se la parola del Papa può decider tutto da sè sola?

Questa difficoltà prende origine dalla ignoranza, o dall'oblio della natura stessa della infallibilità della Santa Sede. Non abbiám noi di già rammentato che dessa non è una infallibilità che inventa o che produce, ma una infallibilità che veglia alla custodia del deposito della rivelazione, alla propagazione della fede, al mantenimento del suo vero senso, alla condanna degli errori che l'alterano, alla manifestazione delle verità ch'ella contiene? Non abbiamo di già veduto che questa infallibilità non implica alcuna nuova rivelazione, alcuna ispirazione propriamente detta, ma la semplice fedeltà alla grazia di stato divinamente promessa al Capo della chiesa per la conservazione della fede su cui poggia la chiesa universale?

Ma non porta forse seco questa fedeltà medesima l'impiego dei mezzi proporzionati ad un fine tanto grande? E se il Papa, alla

presenza di nuovi errori, di nuove questioni, di nuovi pericoli, e di opere nuove richieste dai bisogni del tempo, crede utile, o moralmente necessario, vuoi di consultare i vescovi testimoni della fede di tutte le chiese, come praticò Pio IX prima di definire l'Immacolato Concepimento di Maria SS^{ma}, vuoi di convocarli in concilio come ha or ora fatto, non prova esso appunto per questo mezzo la sua fedeltà alla grazia promessa dal fondatore divino della chiesa a Pietro ed ai suoi successori?

La chiesa, dice il Bellarmino ove tratta dell'*utilità* e della *necessità morale* dei concili, è stata sempre di avviso che bisognava opporre alla invasione dei grandi errori la riunione dei pastori e delle forze della cattolicità. — Fa dunque meraviglia che Pio IX abbia realizzato questo avviso in un'epoca come la nostra? Bellarmino dice peranco che se la Santa Sede ha il potere di fare da sè sola delle leggi di riforma dei costumi e di disciplina generale, queste leggi hanno naturalmente una efficacia più soave quando

emanano dal seno della chiesa assembrata in Concilio (1).

Parlando poi delle decisioni dottrinali dei Papi, lo stesso autore così si esprime!

« Quello che ha promesso il fine (l'infallibilità nella fede) ha promesso senza alcun dubbio i mezzi per giungervi; e nulla ci gioverebbe sapere che il Sommo Pontefice è infallibile *quando egli definisce senza temerità*, se non sapessimo che in virtù della stessa divina promessa, la Provvidenza non può mai permettere che il Sommo Pontefice definisse temerariamente. (2).

Siccome dunque noi siam certi, *a priori*, dice il Pontefice Gregorio XVI, che Dio non permetterà mai che la sua chiesa, depositaria e custode delle verità rivelate, proponga ai fedeli, mediante un giudizio definitivo e senz'appello, una dottrina eretica, e che per conseguenza essa non pronuncierà mai una decisione solenne e dogmatica in un concilio generale, prima di aver impiegati i mezzi

(1) De Conciliis, l. I. c. 9.

(2) De Romano Pontifice lib. IV. c. 2.

necessari per non tentare Iddio; così è certo ed indubitabile, *a priori*, che Gesù Cristo, il quale ha promesso a S. Pietro ed ai suoi successori che la fede nella quale essi debbono pascere le sue pecorelle non mancherà mai, non permetterà nemmeno che i Papi trascurino i mezzi *necessari* per non *tentarlo*, prima di giudicare con la pienezza della loro autorità (1). »

Il Cardinale du Perron, citato dal conte de Maistre, dice parimenti: «L'infallibilità che si attribuisce al Papa, come a tribunale supremo, non vuol dire che egli sia infallibile per Dio, per aver detto il necessario per decidere le questioni, nella quale la bastanti lumi, e per gli altri ei non si sente per deci-
derle, le r...

Queste parole sono il
de Maistre a c...

Trionfo della

emanano dal seno della chiesa assembrata
in Concilio (1).

Parlando poi delle decisioni dottrinali dei
Papi, lo stesso autore così si esprime!

unquam id diei possit Tempore quo benignitas eius
vult esse dampno Pontifici quia ab eo convocatur
Iussu, quia ipse vel per se vel per legatos procul
quod a quibus ab Episcopis profervantur opinionibus
semper supremam auctoritatem subiciuntur, et pos-
sunt vel excipi vel revocari.

Non potest Concilium quia res definita a magistro, et
quod de fide definitum est inreformabile est.
quod vero pertinet ad disciplinam quae mutari
potest necessario hae facultates debet in quo hae
primo capite permanere et quae id importat
ratio periculi, et quia ipse Episcopus quod convocatur
in illa voce ubi iudicij, ad auctoritatem huius de tra-
ditione conferunt et vel suspendi vel derogari necesse
est.

necessari per non tentare Iddio; così è certo ed indubitabile, a priori, che Gesù Cristo, il quale ha promesso a S. Pietro ed ai suoi

... fede nella quale essi deb-

Quodquid sit de medijs, qui bus tenetur esse Pontifex. antequam dogmatica definiat, deinde venger est R. P. indigens consilio humanior em antequam de- ficiat.

1^o si ova sunt duo veluti corollaria descendunt.

1^o Episcopi oves esse iudicij. A infallibilitatem non esse unius personae Pontificis sed esse capituli conjuncti cum membris id est esse infallibilitatem quam D^{ns} promisit daturam Eccl^{iae}.

Et quae antea ditione sequetur etiam R. P. nec videtur esse quae communicatur infallibilitatem Episcopis, sed cum R. P. esse etiam Episcoporum. aut exurgente solo quae adveniant illuminantur objecta.

Hic dicendum per iter Concilii supra supra etiam quod nec tempore Concilii ex quo nec post Concilium ipsum

sin : « Non disputiamo d' avvantaggio per sapere se il Concilio ecumenico è al disopra, o al di sotto del Papa. Contentiamoci di sapere che il Papa in mezzo del Concilio è al di sopra di lui medesimo, e che il concilio *senza il suo capo*, è al di sotto di se stesso. »

« Io non so, aggiunge de Maistre, se si è mai parlato meglio di questo. Thomassin specialmente vincolato dalla dichiarazione del 1682, se l'è scappata con destrezza, e ci ha fatto a sufficienza conoscere che opinione egli aveva dei *Concili acefali*; e i due testi uniti (del du Perron e del Thomassin) si congiungono a tanti altri per farci conoscere la dottrina *universale ed invariabile* del clero francese, così frequentemente invocato dagli Apostoli dei quattro articoli (1) ».

Tutti i Cattolici in fatto son d'accordo intorno ai concili acefali, e sulle condizioni richieste perchè un concilio sia ecumenico, o legittimo. La prima condizione si è che esso sia convocato dal Papa, oppure col suo

(1) Du Pape, lib. I. c. 5.

consenso. La seconda, che i vescovi sieno convocati da tutte (1) le provincie del mondo cattolico. La terza, che il Concilio sia presieduto dal Sommo Pontefice, o dai suoi legati. La quarta, che esso sia libero a decidere. La quinta, che i suoi decreti sieno confermati o approvati dal Papa. « Nessun'altra cosa mostra con tanta evidenza che un concilio ha servito veramente d'organo alla chiesa universale, » dice Liebermann, « o che sia stato veramente generale per la sua convocazione, per la sua celebrazione, e per i suoi atti, quanto questa approvazione o questa conferma del Papa che prova *l'unione dei membri della chiesa insegnante col loro Capo.* »

§. 2.

A che si riconoscono i decreti dei Concili, o dei Papi che costituiscono le decisioni di fede.

Siffatti decreti si fanno conoscere da se stessi. Possono pure variar questi termini,

(1) Moralmente.

ma basta che essi esprimano formalmente l'obbligo di credere la verità definita come una verità di fede cattolica.

Varie persone s'ingannano esigendo in questo la *riunione* delle differenti formole impiegate dai Concili, o dai Papi per esprimere questo obbligo di credere. Le principali di queste formole consistono nel qualificare d'*eresia la dottrina contraria* e nel fulminare l'*anatema, o la scomunica contro quelli che la professassero* in seguito; ma se i Concili, o i Papi tralasciano queste formole in un giudizio veramente dottrinale, *indicano però sufficientemente, non ostante questa omissione, che essi intendono definire una verità di fede*, come si esprime Gregorio XVI, cui certi scrittori hanno il torto di far dire di più.

Ecco le sue parole!

Vi sono certe formole stabilite e determinate da un uso costante della chiesa e dai Papi, per far conoscere di una maniera precisa a tutta la cristianità i giudizi supremi e definitivi, e la pena conseguentemente in-

corsa dai refrattari, *se il Papa omette queste formole senza sufficientemente indicare che, malgrado questa omissione, egli intende e vuole definire* NELLA SUA QUALITÀ DI SOMMO PONTEFICE E DI GIUDICE DELLA FEDE, bisogna conchiuderne ch'egli non ha pronunciato il suo giudizio in questa menzionata qualità. »

Bisogna dunque conchiudere che egli ha pronunciato un tal giudizio, *s'egli indica sufficientemente, anche omettendo la formola degli anatemi*, ch'esso intende e vuol definire nella sua qualità di Capo della chiesa.

Nella celebre sua opera su i fonti teologici, Melchior Cano trattando dei caratteri ai quali si riconoscono le decisioni dogmatiche dei Concili, non dice solamente che una decisione allora è dogmatica, quando il Concilio dichiara *eretici* quelli che tengono il contrario, o quando *scomunica* o *anatematizza* coloro che sostengono o insegnano la dottrina condannata, ma dice eziandio che una decisione è dogmatica, *quando il Concilio propone formalmente ai fedeli una ve-*

rità come prima di essere creduta, o come verità di fede cattolica. (1).

Dunque è vero come da molti si asserisce, che nel Concilio di Trento, per esempio, i *Canoni* anatematizzanti gli errori, sieno i soli dogmatici, e che i diversi Capitoli che li precedono, meritano certamente il più gran rispetto, e godono di un'autorità superiore a quelle delle opere teologiche le più sicure, ma non costituiscono però per nulla affatto una regola di fede?

Non bisogna certamente confondere con ciò che forma l'oggetto medesimo degli insegnamenti dogmatici, le proposizioni incidenti, le spiegazioni, le prove, le risposte alle obbiezioni che possono trovarvisi inframmi-schiate; non debbonsi nemmeno senza dubbio confondere colle decisioni dogmatiche i decreti di disciplina, anche generale, in cui la chiesa è infallibile, ma in questo senso ch'essa non può nulla decretare contrario alla fede ed ai costumi. Ben stabilite una volta queste distinzioni, siam d'avviso che l'asserzione re-

(1) De Locis theol. lib. V. c. 5. q. 4.

lativa ai Canonî ed ai Capitoli di dottrina del Concilio di Trento, è troppo assoluta, e che l'insegnamento dottrinale del Concilio, anche all'infuori dei Canonî che anatematizzano l'errore, spesso costituisce una regola di fede. E perchè siamo di questo avviso? Perchè il concilio lo dice formalmente esso stesso. Di fatto, passando dai Capitoli della quattordicesima sessione ai Canonî, che li sieguono, il Concilio pronuncia espressamente:

«Ecco quello che il Sagro Sinodo professa ed insegna intorno ai Sacramenti della Penitenza e dell'Estrema-Unzione, e ciò ch'egli propone a credere a tutt'i fedeli, e ad osservarsi da tutti. *Omnibus credenda et tenenda proponit*. I Canonî che sieguono, debbono essere inviolabilmente osservati, e il Concilio anatematizza quei che insegnassero il contrario (1).»

(1) Haec sunt quae de Poenitentiae et Extremae Uctionis Sacramentis Sancta haec oecumenica Synodus profitetur et docet, atque omnibus Christi fidelibus credenda et tenenda proponit. Sequentes autem Canones inviolabiliter servandos esse tradit: et asserentes contrarium, perpetuo damnat et anathematizat.

Nello stesso senso ancora si esprime il concilio in altri luoghi, per esempio alla fine del Capitolo della sesta sessione sulla giustificazione:

« Dopo aver stabilito sulla giustificazione questa dottrina cattolica che ciascuno deve ricevere e custodire fedelmente, se vuol essere giustificato, piacque al Santo Sinodo di aggiungere i Canoni seguenti, affinchè tutti sappiano non solamente ciò che bisogna tenere e seguire (*tenere et sequi*), ma ancora ciò che devono fuggire ed evitare (1). »

Non è egli chiaro che il Concilio intende far conoscere per mezzo dei Canoni gli errori che si devono evitare, se non vuolsi cadere nell'eresia, e che esso insegna nei Capitoli la dottrina che bisogna credere: *Sancta oecumenica Synodus haec profitetur et docet*

(1) Post hanc catholicam de iustificatione doctrinam, quam nisi quisque fideliter, firmiterque receperit, iustificari non poterit, placuit Sanctae Synodo hos canones subiungere ut omnes sciant, non solum quid tenere et sequi, sed etiam quid evitare et fugere debeant.

atque omnibus Christi fidelibus credenda et tenenda proponit?

Se questo non è che dire formalmente che si dà una regola di fede, *Omnibus credenda proponit*, che altro dunque significa (1)?

Il Cardinal Gousset senza qui confondere, come a torto gli si è rimproverato, i decreti dogmatici e i decreti disciplinari, fa osservare nella sua opera col titolo *Esposizione dei principî del diritto canonico*, che i Sommi Pontefici (come anche i Concilii) « non ricorrono sempre all'anatema per far prevalere la sana dottrina; ch'essi non insegnano

(1) Nella sua storia del Concilio di Trento, il Cardinale Pallavicino conferma ciò che noi abbiamo detto. Ecco le sue parole: «Legati, repudiata communiter prima canonum forma, datoque negotio alterius reficiendae, de qua dicemus opportunius fore censuerunt, brevitatis et claritatis gratia, non omnia per canones et anathemata sancire: hoc enim pacto *falsum duntaxat*, quod est infinitum, proscripsissent; verum non explicassent, quod unum est, et quo uno rite formato cuncta opposita falsa infirmantur. Curarunt itaque rem partientiam, tum in Decreta, quae doctrinam catholicam exponerent, tum in Canones, qui haereticorum errores damnarent. » (Hist. Conc. Trid. lib. VIII. c. 13, n. 4.).

solamente per via di condanna; che insegnano puranco per via di esposizione, per mezzo dell'esercizio del ministero pontificio, o del *magistero* (Magisterium) di cui sono investiti. »

Questo è quanto ne diceva pure Gregorio XVI (Mauro Cappellari) conforme a ciò che ha scritto Melchior Cano, vale a dire che i Papi decidono o insegnano dogmaticamente anche omettendo la formola degli anatemi, quando sufficientemente indicano che, malgrado siffatta omissione, essi intendono definire nella qualità di Sommi Pontefici, o di Giudici della fede.

Gli atti della Santa Sede o di un Concilio generale sono dunque atti dogmatici, dal momento in cui essi propongono formalmente alla fede della chiesa la verità che definiscono.

Noi non ci vogliamo dipartire da questa materia senza rimandare i nostri lettori al Capo IV. di questo volume. Eglino vi vedranno che la fede della chiesa precede sempre le definizioni dogmatiche, e che per essere veramente fedele, non basta ad un cri-

stiano di credere solamente *ciò che è definito contro l'eresia* dai Concilî o dai Papi, nè di credere soltanto *quando è definito contro l'eresia*, ma che bisogna credere *prima tutto ciò che la chiesa insegnante, universalmente sparsa, ci fa conoscere come rivelato da Dio, e ciò che in conseguenza è riconosciuto come tale da tutt'i teologi* (1).

Finalmente lo stesso è delle verità che devono essere credute di *fede divina* da co-

(1) Vedi le parole di Pio IX all'Arcivescovo di Monaco al Cap. citato. Esse sono seguite da queste parole del Capo della chiesa: « Sed cum agatur de illa subiectione, qua ex conscientia ii omnes catholici obstringuntur, qui in contemplatrices scientias incumbunt, ut novas suis scriptis Ecclesiae afferant utilitates, idcirco eiusdem conventus viri recognoscere debent, sapientibus catholicis *haud satis esse*, ut praefata Ecclesiae *dogmata* recipiant ac venerentur, verum *etiam opus esse ut se subiiciant* tum decisionibus, quae ad doctrinam pertinentes, a Pontificiis Congregationibus conferuntur, tum iis doctrinae capitibus, quae communi et constanti Catholicorum consensu retinentur, ut *theologicae veritates et conclusiones ita certae*, ut opinioniones eisdem doctrinae capitibus adversae, quamquam *haereticae* dici nequeant, tamen *aliam theologiam merentur censuram.* »

loro che le vedono chiaramente contenute nella rivelazione, e nella fede viva della chiesa, abbenchè la chiesa, per delle prudenti ragioni, non abbia giudicato dover condannare ancora le opinioni contrarie come eretiche, specialmente a causa dei cattolici che dubitano in buona fede che queste verità sieno rivelate. Ma vedesi nulladimeno che si può essere eretico davanti a Dio, senza esserlo ancora avanti alla chiesa; ciò è quando si rigetta una verità che si conosce rivelata abbenchè non ancora sia definita. Si chiama fede *ecclesiastica* (o cattolica) quella che abbraccia le verità già definite, mentre che *la fede divina* abbraccia le verità tutte che si conoscono essere contenute nella rivelazione.

CAPO XII.

DELLA DEFINIZIONE

DELLA INFALLIBILITÀ DELLA SANTA SEDE PER MEZZO DEL CONCILIO.

§. 1.

Può essere definita l'infallibilità del Sommo Pontefice parlante EX CATHEDRA?

Che cosa vi bisogna perchè la infallibilità in questione possa essere definita come verità di fede cattolica?

Bisogna che dessa appartenga alla rivelazione, che sia contenuta nella parola rivelata, scritta o tradizionale, e costituisca per conseguenza un oggetto di fede divina (1). Ciò, che noi abbiamo ricordato in queste pagine, specialmente al Capo VIII, ed al Capo X intorno alla chiarezza dei testi dell'Evangeliò a questo riguardo, intorno al senso, in cui li ha costantemente interpretati la tradizione cattolica costatata dalle testimonianze dei Santi Padri, dall'uso costante della chiesa, e dagli atti dei Papi e dei Concili,

(1) Vedi ciò che abbiamo detto a p. 166.

ci dispensa di entrare in nuovi sviluppi per stabilire che l'infallibilità di Pietro e dei suoi successori, nell'insegnamento della fede, è una verità di *fede divina*, e può in conseguenza essere definita dogmaticamente come un oggetto di fede cattolica. Eziandio il sentimento moralmente unanime dell'Episcopato ci somministra il pieno convincimento che la infallibilità del Sommo Pontefice parlante alla chiesa *ex cathedra*, vale a dire come giudice supremo delle controversie in materia di fede e di costumi, sarà considerata dal prossimo Concilio da potersi definire dogmaticamente: *Dogmaticæ definibilis*.

Ma se il Concilio giudica di poterla definire, giudicherà egli ancora che esso deve definirla, o che sia opportuna di venire a siffatta definizione?

§. 2.

Il Concilio giudicherà esso opportuna questa definizione?

In questo punto, come in tutti gli altri, il Concilio sarà diretto dallo Spirito di Sa-

pienza promesso alla chiesa insegnante, e sarebbe temerario il pretendere di prevenire il suo giudizio. Noi dunque ci limiteremo soltanto a semplicemente esporre il nostro avviso intorno a siffatta questione.

La chiesa, già è stato da noi accennato, non si è fatta ad emanare definizioni dogmatiche, se non quando furono negate, o contestate alcune verità di fede. Ora, nello spazio di quattordici secoli che precedettero il grande scisma dell'Occidente, non è stato mai messo in questione l'insegnamento infallibile della Cattedra Apostolica. Fu all'occasione di questo grande scisma, che apparvero i *primi germi* di controversia intorno a questa verità fino allora giammai oppugnata (1).

Il Protestantismo non l'ha negata che negando al tempo stesso tutta l'autorità della chiesa insegnante, e l'istituzione stessa del

(1) Alla fine di questa operetta si troverà una nota relativa ai due decreti delle sessioni quarta e quinta del Concilio di Costanza su i quali i prelati dell'anno 1682 tentarono appoggiare l'opinione gallicana.

sacerdozio. Durante questo gran tormento, i germi della controversia in parola, restarono come assopiti, e il Concilio di Trento precedette la piena formazione della scuola, che appoggiossi la prima sulla distinzione pur troppo nuova della Cattedra di Pietro, e di Pietro stesso, e che la prima eziandio sostenne *ex professo* l'infallibilità della Santa Sede nella professione della fede, senza sostenere l'infalibilità del Successore di Pietro nell'insegnamento della fede.

I Papi, rigettando completamente le dottrine di siffatta scuola, non han creduto fin qui condannarle dogmaticamente, vuoi perchè erano più teoriche che pratiche, e perchè quei che sembravano seguirle speculativamente, altamente protestavano contro di esse mediante la loro condotta; vuoi perchè è sembrato loro più conveniente di lasciarne il giudizio ad un Concilio generale.

Il Concilio del 1869 dunque è il primo che si radunerà dopochè l'opinione gallicana (la quale, lo abbiamo veduto, non è il sentimento della chiesa di Francia) fu affermata

nella dichiarazione del 1682, in maniera da formare un corpo di dottrina.

Già questo corpo di dottrina certamente non è più che un'ombra, o una nube, ma non è egli con ragione che togliendo ancora in parte questa nube agli occhi di molti lo splendore della unità cattolica, il Concilio giudicherà opportunissimo di dissiparla?

Secondo alcuni teologi, questa questione è senza importanza pratica. Il Papa, dicono costoro, non è mai segregato dalla chiesa con la quale esso forma un sol corpo integrale. Egli non è mai solo a decidere, poichè gli son sempre aggiunti un gran numero di vescovi. Se i vescovi si dividessero, quei che restano col Papa, costituiscono la chiesa, secondo il tanto noto detto di S. Ambrogio: *Dove è Pietro, ivi è la chiesa: Ubi Petrus, ibi Ecclesia* (1).

Noi sapevamcelo, ma non per questo crediam meno essere di una grandissima importanza pratica che tutti penetrino il fondo di

(1) In Psalm. 40. n. 30 (Migne. Patr. lat. t. 14. col. 1082.)

questa verità, cioè: che ove è Pietro, ivi è la chiesa, giustamente perchè ove è Pietro, *ivi esser deve la chiesa*, seconda la divina istituzione di Cristo Gesù. Noi siam d'avviso che se l'Episcopato cattolico ha sempre detto con S. Ambrogio: *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*, è precisamente in virtù della sua fede all'infallibile primato di Pietro.

Cristo nulla ha affermato con maggior cura, e con maggior ricchezza di espressione che questa verità fondamentale, come se avesse voluto rendere impossibile ogni dubbio a questo riguardo: *Quando tu sarai ravveduto, confermerai i tuoi fratelli nella fede, perchè io ho pregato per te, affinchè la tua fede non venga meno; tu sei Pietro e sopra questa pietra edificherò la mia chiesa, e le porte dell'inferno non prevarranno contro di essa; a te darò le chiavi del regno dei cieli; io ti costituisco Pastore supremo; pasci i miei agnelli, pasci le mie pecorelle: pasci le anime che ricevono il latte della dottrina, e pasci ancora quelle che ad essi lo danno, pasci e fedeli e pastori.* Noi trovia-

mo nella S. Scrittura un'altra sola verità che vi è affermata con la medesima soprabbondanza di chiarezza, cioè la presenza reale di Gesù Cristo nell'Eucaristia. Era ben giusto che Cristo parlasse con un amore particolare del cuore e del capo della sua chiesa.

Non temiamo di far come lui, e non temiamo nemmeno di veder definire, per quelli che hanno ancora bisogno di questa definizione, la verità che serve di base alla costituzione divina della chiesa, verità che la S. Scrittura ci ha con chiarezza rivelata, e che è stata glorificata dalla storia di venti secoli.

Ma si dirà forse, non conviene rammentarsi ancora di queste parole apostoliche: *Non potestis portare modo*: non debbonsi manifestare certe verità che a coloro i quali son capaci di portarle? Non vi è pericolo alcuno al momento in cui lo scisma e l'eresia, l'Oriente e l'Occidente, sembrano volgere lo sguardo verso l'unità da essi perduta, non vi è alcun pericolo nel definire l'autorità pontificia? Non creerà questa definizione un nuo-

vo ostacolo al loro ritorno? Non basta ripetere a tutta la cristianità ciò che è già definito; che la chiesa insegnante deve essere unita al suo capo per essere infallibile?

E tutta la cristianità non sa quale è su questo punto la credenza cattolica? Il *Non potestis portare modo* non sta bene applicato in questo luogo.

E poi, spiegata come deve essere l'infallibilità della Santa Sede, lungi dall'allontanare gli spiriti di buona fede, non può che attirarli. È stato l'interpretarla sinistramente che l'ha resa d'avversione; e mostrandola e definendola tale qual'è, facendola vedere nella Scrittura e nella fede di tutt'i secoli cristiani, di *tutte le chiese dell'Oriente e dell'Occidente*, e proclamandola con queste parole: *Et erit unum ovile et unus pastor*, non vi sarà che un solo ovile, e un solo pastore supremo, a lei si guadagneranno tutt'i veri cristiani. Potrebbero essi guadagnarsi tenendo loro celate le opere di predilezione di Gesù Cristo? Certi cattolici hanno spesso il gran torto di restarsene sulla difensiva quando trattasi della

verità. L'apostolato è un'offensiva di amore. Pietro non guadagnossi egli i cuori dei Giudei, dicendo loro: *Gesù che crocifiggeste, cui Dio risuscitò da morte, questa è la pietra rigettata da voi la quale è divenuta testata dell'angolo del grande edificio* (1).

E ai giorni nostri, in che modo la chiesa cattolica attira a sè le anime? Come attira a sè i cristiani dell'Inghilterra, per esempio? Forse tenendo loro celato il suo culto, i suoi tabernacoli, e l'Ostia divina che vi si racchiude? No, scoprendo il suo cuore ai figli che le sono stati strappati.

La chiesa, nel prossimo concilio, noi ne siamo profondamente convinti, strapperà ancora il velo che le si è voluto gettare sul volto.

CAPO XIII.

IL CONCILIO GENERALE

E

GLI ERRORI DE' NOSTRI TEMPI.

Se noi in queste pagine abbiamo solo trattato della questione della infallibilità, la ra-

(1) Act. Ap. IV. 10, 11.

gione si è perchè ci manca il tempo e il luogo per farci presentemente a trattare delle altre questioni dei tempi nostri. Ci accontenteremo di toccarne almeno qualcuna di quelle che si presentano al futuro Concilio.

Il Concilio di Trento trovavasi al cospetto del protestantesimo. Il Concilio del Vaticano va a trovarsi alla presenza di un errore più radicale, di quello cioè che si è dato gli speciosi nomi di razionalismo, del libero pensare, del liberalismo, e di altri nomi ancora, che non sono che maschere. Il Concilio strapperà queste maschere all'errore, per scoprire al mondo il vero volto che l'errore medesimo gli tien celato. Pio IX lo ha di già praticato, ed a più riprese, nella Enciclica *Quanta cura* e negli altri insegnamenti indirizzati alla chiesa universale; ma il Concilio andrà a farlo anche esso da parte sua, ed è stato per vederlo far ciò con la potente sua efficacia, che Pio IX si è fatto a convocarlo. Pietro ha detto ai suoi fratelli: Venite alla novella Gerusalemme, e unitevi meco per infrangere le catene che

tengono legate le anime, e le catene del mondo, per liberare, per quanto possiamo, e le anime e il mondo dall'impero della menzogna e dall'impero del male.

Il Concilio di Trento non si limitò soltanto a condannare gli errori del protestantesimo, ma per denudarli completamente, fece un esposto splendente e magnifico della vera fede.

Il Concilio del Vaticano nemmeno condannerà soltanto gli errori del preteso razionalismo, e del preteso liberalismo, ma alla presenza di questi errori, affermerà la verità che li svela, e farà splendere agli occhi di tutti le luminose armonie della ragione e della fede. Non risponderà con minor robustezza e potenza agli errori del secolo decimono, che non lo ha fatto il Concilio di Trento agli errori del secolo XVI. Farà vedere che il razionalismo non è punto la ragione, che il liberalismo non è affatto la libertà, e che il libero pensare non è che uno schiavo sempre prostrato sotto il soffio della opinione che passa. Farà vedere che sotto questi no-

mi moderni nascondonsi errori vecchi, o piuttosto l'errore originale il quale le cento volte vinto, sempre riviene alla carica, e che non cesserà di lottare contro la verità sino alla fine della prova, o della vita della umanità nel tempo.

Noi abbiamo dimostrato altrove colla storia alla mano che tutti gli errori del mondo antico, vale a dire del mondo che precedette la venuta di Cristo, e tutti gli errori del mondo novello, cioè del mondo che data dall'era cristiana, hanno avuto origine dalla medesima sorgente, cioè *dalla divisione, o dalla mutilazione* della verità (1). Lo spirito della menzogna è il padre della famosa massima: *Divide et impera*. L'apparizione di un'errore sotto forma novella fu sempre il segnale di un nuovo attacco contro l'unità della verità.

L'ultimo combattimento dato a questa divina verità, non è intieramente cessato da tre secoli. Esso ha incominciato sotto la bandiera del protestantesimo al momento stesso,

(1) Il Cristo e gli Anticristi, part. II. Gesù Cristo nell'istoria, cap. 2. §. 3, et cap. 3. §. 3.

in cui l'unità cristiana, dopo aver conquistata l'Europa, faceva ritorno nell'Asia calcando le vestigia di S. Francesco Saverio per la strada di Vasco di Gama, e prendeva possesso allo stesso tempo del nuovo mondo mediante la fede di Cristoforo Colombo, e di una legione di apostoli e di martiri (1). I porta-voci del novello errore non ne scorsero da loro stessi tutta la portata, ma esso non conteneva meno nel germe la guerra radicale dichiarata oggi giorno al cristianesimo.

Noi vogliamo, dicevan essi, ricondurre il cristianesimo alla sua primitiva purezza, riducendolo alla sola Bibbia, perchè la chiesa universale è venuta meno!

In questo modo essi non facevano che separare ciò che Cristo ha unito: la parola scritta dalla parola vivente, la Scrittura dalla chiesa, la legge dall'autorità; ma segregandole, essi le rinnegavano tutte e due, e

(1) Non è stata la pretesa riforma che ha trovato la bussola, che ha inventato la stampa, che ha scoperto il nuovo mondo; sono stati i figli della chiesa.

volendolo o non volendolo, *rinnegavano Gesù Cristo medesimo.*

Aprite l'Evangelio: che cosa voi vi leggete ?

Che Gesù Cristo ha istituito un apostolato universale e perpetuo, una vera autorità insegnante, con promessa della divina assistenza senza interruzione alcuna sino alla fine del tempo: *Andate ed insegnate; andate ed insegnate tutti i popoli; andate ed insegnate tutt'i secoli; io son con voi sino alla loro consumazione.*

Mostratemi dunque questa autorità apostolica, mostratemela insegnante da per tutto e sempre dopo di Gesù Cristo, mostratemela cattolica, perpetua, infallibile, o non mi parlate più della Bibbia, perchè la Bibbia senza la chiesa non sarebbe che un libro di false promesse. Mostratemi la grande autorità sì chiaramente fondata da Gesù Cristo, o non mi parlate più della divinità di Cristo, perchè Cristo senza la chiesa insegnante, cattolica, perpetua, infallibile, non sarebbe più che un infedele fondatore !

Ecco ciò che dice la ragione.

Anche il razionalismo, negando la rivelazione scritta e la divinità di Gesù Cristo (*il quale è al di sopra di tutto, il Dio benedetto in tutt'i secoli!*) il razionalismo non è che il protestantesimo tristamente logico.

E ciò non è tutto. Dopo aver negata la rivelazione di Dio all'uomo, il razionalismo usato nella sua forma primiera per un secolo di dubbi, di sarcasmi e di dispregi, non aveva più davanti il bisogno di fede che la umanità sempre sperimenterà.

Ma siccome esso non voleva ascendere sul declivio dell'errore, cosa ei fece? Diede il nome di fede all'attaccamento dell'uomo al suo proprio pensiero, e a questo pensiero diè egli il nome di rivelazione!

Il secolo XVIII avea detto: Non vi è rivelazione. Il decimonono afferma che non vi è niente altro, e che ogni pensiero umano è divino!

L'ateismo avea rigettato il dio muto del deismo, esclamando: Iddio è niente. Il Panteismo gli risponde che Dio è tutto, e che

tutto è Dio, ma che l'uomo è la più alta manifestazione della Divinità, e unicamente nell'uomo arriva Dio alla coscienza ed alla scienza sempre progressiva di se medesimo!

Voi già intendete; è la proclamazione del *diritto divino* dell'uomo, è la teocrazia novella, la teocrazia senza Dio, la idolatria moderna, o lo spirito umano è egli a se stesso il suo idolo. Questa dottrina non trovasi essa scritta quasi in tutte le pagine dei libri, degli opuscoli, delle riviste, dei giornali che inondano oggi giorno la terra? Non è dessa il pane quotidiano dei tempi nostri? I suoi apostoli, e i suoi dottori non prendonsi essi l'incomodo di dirci: I nostri pensamenti sono variabili, le dottrine nostre passano, e non attecchiscono, i nostri costumi e le leggi nostre non sono più ferme delle nostre dottrine, ma questo appunto è quello che noi pretendiamo, perchè noi siamo dei rivelatori non obbligati da alcuna verità, poichè la verità siamo noi!

Non è questa l'imitazione sacrilega, la profanazione dell'*Ego sum veritas*?

• Non è questa l'assurda teoria di una verità sempre *da farsi*, e che non sarà mai poichè *ella non è*?

Non è l'affermazione della negazione, il simbolo stesso di quello che nega?

Ma Dio ha sempre manifestata la sua potenza facendo servire il male stesso al trionfo del bene, l'errore al trionfo della verità, e farà anche vedere per mezzo della grande lotta del razionalismo, che la sola vera fede è invincibile. Qui trovasi la missione dell'errore nella sua forma radicale. I culti non cristiani non resisteranno a questa prova. Il paganesimo e l'islamismo non vivono che al coperto dei baluardi elevati dalla forza attorno alla loro debolezza, per proteggerli contro la luce. Simili a questi lo scisma e l'eresia non sopporteranno l'urto dello spirito umano. La esperienza ne ha dato prova ovunque ha potuto esercitarsi questa esperienza: da che la logica tocca lo scisma, essa lo spinge nell'eresia; e da che essa è venuta a toccare l'eresia, questa vien precipitata nella incredulità. In questo modo il razio-

nalismo sradicherà tutto ciò che è piantato dalla mano dell'uomo. *Omnis plantatio quae non plantavit Pater.... eradicabitur* (1). Il suo movimento proprio da esso chiamato progresso non sarà che un movimento di dissoluzione, e la sua attività divorante se non che l'attività della morte. Esso resterà solo con la fede cattolica sola, e tutti e due combatteranno dall'una estremità del mondo all'altra, la fede, per Iddio fatto uomo per amore; il razionalismo, per l'uomo che si fa Dio per orgoglio; la fede, per la rivelazione di Dio all'uomo; il razionalismo, per la rivelazione dell'uomo a Dio, sì, dell'uomo a Dio, perchè non bisogna dimenticare che il falso dio del razionalismo radicale o del panteismo non si rivela a se stesso che per mezzo dell'umanità!

Ecco dunque, tale quale è, nella sua vergognosa nudità, l'errore colossale, che rimbomba da tutte le parti, e per ogni sorte di voce, non esclusa quella dei poeti e dei romanzieri (2).

(1) Matth. XV: 13.

(2) Ecco ciò che ha risposto un gran poeta deca-

Il tempo delle sette, delle opere parziali, dei culti di caste se ne passa; i pregiudizi locali e nazionali sono da per tutto battuti sulla breccia, e per questa breccia larga quanto il mondo, passeranno la verità e l'errore tutti intieri, la verità totale, o cattolica, e l'errore, o la negazione totale o cattolica.

Mentre il mondo spirituale procede a queste due unità della fede e della negazione, il mondo materiale, questo laboratorio del genio dell'uomo sotto l'occhio e la mano della

duto, Victor Hugo, all'invito di portarsi al concilio ecumenico dei liberi Pensatori in Napoli.

Hauteville.- House 29 Aprile 1869.

« Rianire il concilio delle idee contro il concilio dei dogmi, è, Signore, un pensiero pratico e sublime ed io mi vi sottoscrivo. L'ostinato teocratico da una parte, dall'altra lo spirito umano. *Lo spirito umano è lo spirito divino*; il raggio è sulla terra, l'astro più alto. »

Ma quanto stia alto l'astro, lo spirito umano non n'è meno il raggio, e lo *spirito umano è lo spirito divino*, o Dio esso stesso. L'arpa eolia di Victor Hugo risuona dunque al soffio panteista che passa, aspettando che ne passi un altro.

Provvidenza, si prepara esso stesso per questa divisione del mondo in due campi; i popoli si mischiano, la verità e la menzogna vanno da una estremità della terra all'altra con la rapidità del baleno, alla lettera e senza metafora, e tutto ci dice che noi ci avviciniamo ad una lotta suprema. È tempo che ciascuno prenda il suo luogo, scelga la sua armata e la sua bandiera.

Questo appunto è ciò che comincia a farsi, perchè il nostro secolo è già annunziato come secolo di grandi defezioni, e di grandi ritorni; il secolo delle apostasie e delle conversioni di prim'ordine.

La nazione che ha somministrato al mondo i primi apostoli dell'eresia, fu anche la prima a consolare la chiesa per mezzo degli illustri figli che essa le ha restituiti. Stolberg, Schlegel, Werner, Goerres, Moehler, de Haller, per non parlare che dei maestri della filosofia, della storia, della scienza e della letteratura, hanno ripetuto alla dotta Alemagna la parola della fede con tutti gli accenti del genio.

In seguito si è mossa l'Inghilterra, e l'Anglicanismo ha veduto rientrare nel seno della chiesa per la porta trionfale del Sacrificio quegli uomini, di cui esso ne andava più superbo. Perchè costoro ancora vivono, ci asterremo dal nominarli.

La Francia la cui lingua universale dà l'impulso e il risalto a tutti gli errori ed a tutte le verità, la Francia, che nel secolo XVIII, aveva creduto di tutto rovesciare ridendosi, non si è dessa assisa sulle ruine de essa stessa causate, offrendo a Dio colla espiazione delle sue lagrime del sangue proprio, tutt' i doni che da Dio stesso ha ricevuti: l'intelligenza, l'eloquenza, la forza, da essa troppo profanate!

Non potendo muover discorso dei vivi, richiamiamoci alla memoria almeno i trapassati. Il primo dei pensatori moderni a giudizio dei suoi pari, quello che dal capo della scuola eclectica è chiamato il più profondo metafisico che la Francia abbia conosciuto dopo Mallebranche, quello che Royer-Collard appellava: *Nostro maestro a tutti*,

cioè Main de Biran è morto nella fede cattolica. Lo stesso Royer-Collard è morto nella fede.

Il poeta più grande del secolo, quello che ha dato l'impulso alla scuola letteraria moderna, Châteaubriand è morto, non solo nella fede, ma nella pietà; e ne fa fede un testimone della sua vecchiaia un altro veglio che era suo amico, il Superiore cioè delle Missioni straniere, il quale ci diceva, mostrandoci la sacra mensa della sua chiesa: « Là, là io l'ho veduto soventi volte ginocchione. »

Lo storico più ascoltato, colui che ha fornito nelle lotte contro la chiesa tante armi, che finì con trovarsi egli stesso senza spada, Agostino Thierry morì nella fede cattolica.

Il dubbio intorno a morte siffatta non si è desso dileguato avanti alla testimonianza resa pubblicamente agli ultimi anni dell'illustre scrittore da altre voci celebri e venerate (1)?

(1) Il signor Hamon, parroco di S. Sulpicio e il Padre Gratry prete dell'Oratorio.

Son dunque morti nella fede cattolica i maestri delle grandi scuole filosofiche, storiche, letterarie.

Ma un altro maestro eziandio, il genio politico e militare che ha lasciato la più profonda traccia nella storia moderna, il Cesare dei tempi nostri, dopo aver più volte obbliato Dio, e la sua giustizia, non è anche esso morto nella fede cattolica? Condotta da questa divina giustizia stessa nel deserto delle grandi acque, non si fece egli forse ad invocare il Dio della sua fanciullezza assiso sulla sua solitaria rupe? Non vi confessò la divinità di Gesù Cristo, e non assegnò la ragione della sua fede con quella penetrante chiarezza che fu il carattere proprio del suo genio? Non spirò egli con la SS^{ma} Eucarestia nel cuore, colla preghiera sulle labbra, e col Crocifisso sul petto?

Questi nomi illustri non sono che un segno del tempo, il segno del vero movimento del ritorno all'unità che agita l'Alemagna, l'Inghilterra, la Francia, e il mondo intero. Ma ripetiamolo, questo movimento non è il

solo che caratterizza questa epoca nostra. Da per tutto lo si trova inframmischiato al movimento contrario; di modo che anche da per tutto si formano le due grandi unità, l'unità della fede, e l'unità della negazione.

Colui che disse: *Io sono la verità* (1), è quello stesso che ha detto: *Chi non è meco, è contro di me* (2). Ciascuno di noi apparterrà inevitabilmente alla grande famiglia cristiana, o alla grande famiglia anticristiana, alla grande armata della fede che crede in Dio, o al grande esercito della negazione che crede solo nell'uomo: *Supra omne quod dicitur Deus* (3), cioè che non crede a niente.

Il Concilio Generale andrà a spiegare agli occhi di tutti i popoli il vessillo dell'unità cattolica, e presso tutt'i popoli ancora si vedranno arruollarsi sempre più le anime sotto il vessillo di Cristo, o sotto la bandiera dell'anticristo, poichè sono in gran

(1) Ioan. XIV. 6.

(2) Matth. XII. 30.

(3) II. Thess. II. 4.

numero gli Anticristi: *Antichristi multi facti sunt* (1) dice l'Apostolo Evangelista e Profeta, e tutti tendono allo scopo medesimo, cioè alla negazione della grande opera di Dio vivente, della Incarnazione del Verbo, e della redenzione del mondo.

Ho detto che vedransi le anime arruolarsi, e perchè non dico altrettanto delle potenze?

Perchè non è sicuro che al doppio movimento di cui io parlo debbano parteciparvi le potenze come vi parteciperanno le anime. Il Concilio parlerà alle potenze, come parlerà alle anime senza alcun dubbio, e dopo aver detto alle anime che la verità sola le renderà libere: *Veritas liberabit vos* (2), e che servire Dio è l'unico mezzo di vincere e di regnare, di vincere l'errore, e di regnare su di esso per la verità; di vincere il peccato e di regnare su di lui per mezzo della grazia; di vincere la morte, e di regnare su di essa in virtù della croce; il Con-

(1) I. Ioan. II. 18.

(2) Ioan. VIII. 32.

concilio dirà parimenti alle nazioni che la verità sola le renderà libere; e che per esse eziandio il servire Iddio è regnare, perchè questo è l'unico mezzo di non esser schiavi dell'uomo, sia costui autocrata, o moltitudine (o popolo) che abbia una testa, o che ne abbia mille.

Il Concilio ripeterà dunque a quei, che la dimenticano, la verità rammentata non ha guari da Pio IX intorno all'accordo delle potenze. Dirà che l'ordine sociale, tale quale Dio l'ha fatto, comprende tre società, non già una sola; che in queste tre società le podestà sono distinte come lo sono le società medesime; ma che *l'uomo appartiene a tutte e tre insieme*, alla società domestica o del focolare, alla società civile o della patria, alla società religiosa o delle nazioni, vale a dire alla grande famiglia spirituale dei popoli, queste tre società, con i tre poteri che loro sono di base, *non possono più dividersi che l'uomo*, e che debbono vivere, senza confondersi, nell'ordine voluto dalla Provvidenza, e dalla natura delle cose. Sì,

il Concilio dirà al mondo moderno, che se persiste a misconoscere la distinzione e la unione delle società e delle podestà, e a seguire il suo ideale, cioè la onnipotenza dello stato, per questo fatto medesimo ei cessa di essere il mondo moderno, e ridiviene il vecchio mondo pagano, il mondo del Cesarismo definito da se stesso così: *Omnia mihi licent in omnes*. Il Concilio dirà che le differenti forme del Cesarismo non ne cambiano la natura, e che *la moderna teocrazia dello stato* custodisce tutta intiera questa natura, vale a dire quella del più perfetto dispotismo, si chiami lo Stato Cesare, o Convenzione.

Sarebbe inutile, a nome della separazione della chiesa e dello stato, di contestare la giustezza di questa espressione: *teocrazia moderna*.

Lo Stato moderno, in fatto, quale lo intende il preteso liberalismo, non si contenta affatto di essere una potenza temporale. Ci si manifesta incontrastabilmente come potenza spirituale, poichè ei vuol es-

sere, avanti tutto, il gran maestro della dottrina nell'insegnamento a tutti i gradi. Ama proclamare la libertà dei culti, ma a condizione di misurar loro questa libertà secondo i suoi capricci, come ne fan prova presentemente quasi tutt' i parlamenti di Europa; alla condizione ancora, e specialmente di restar esso solo il giudice della dottrina dello Stato, della religione, o *irreligione dello Stato*, nelle sue scuole, nei suoi collegi, e nelle sue università. Là, ove ei tollera l'insegnamento libero, ciò lo fa combattendolo, col mezzo del danaro pubblico, da per tutto ove ei l'incontra, fino a che le circostanze gli permettono di abolirlo secondo il programma delle Loggie, o della chiesa anticristiana. S' ei dunque protesta, a nome della libertà di coscienza, contro l'alleanza o l'armonia della chiesa e dello stato, la sua protesta non è che un inganno, perchè ei pratica manifestamente più che l'unione delle due podestà, ne pratica la confusione, e la pratica a suo profitto. Ei attribuisce alla potenza armata la potestà dottrinale,

quella ancora, che nell'ordine della Provvidenza è una potenza inerme. Ricostituisce dunque l'impero pagano, la teocrazia senza Dio, il più completo dei dispotismi.

Quando dunque si arriverà a comprendere, che se non si mostra una legge divina, la quale non può esser toccata da nessuna potenza umana, nemmeno dalla podestà che n'è depositaria, una legge che resiste ai capricci dei re, o delle assemblee, si perde sempre il diritto di parlare di libertà?

Ma le potenze ascolteranno esse la voce del concilio? O persevereranno le medesime nella loro teocrazia senza Dio, e completeranno così la loro già incominciata apostasia?

Sallo Iddio, ma ciò che noi sappiamo si è che siffatta completa apostasia viene annunciata da un libro, le cui profezie prodigiosamente avverate ci guarentiscono l'adempimento di tutte le altre. Noi ignoriamo l'ora e il momento, in cui la Divina Giustizia abbandonerà il mondo a se stesso, ma quello che da noi non s'ignora si è che

quest' ora suonerà. Quello che noi sappiamo si è « che formate di uomini, le società non sono altrimenti formate che l'uomo » e che le medesime non saranno mai capaci di libertà che a proporzione della loro sommissione alla verità. Quello che noi altresì sappiamo si è, che prima della liberazione dei popoli per opera del cristianesimo, nessuna società pagana ha potuto vivere senza schiavitù, nessuna ha nemmeno supposta la possibilità di estendere la libertà civile a' tutti i suoi membri, e che se le società cessano di essere cristiane, esse non conserveranno ai loro *cittadini* il godimento della libertà civile, che a condizione di farla custodire, come nelle società antiche della Grecia e di Roma, per mezzo delle moltitudini di nuovi schiavi, cioè per mezzo dei schiavi a modo delle grandi armate permanenti. Queste non si rendono esse doppiamente necessarie? Non si rendono tali alla politica esterna, dopochè il diritto pubblico delle nazioni cristiane ha ceduto il luogo al diritto nuovo ed umiliante del fatto compiuto? Non si rendono esse necessarie alla

politica interna, dacchè i principî degli apostati alto locati son divenuti i principî dei rivoltosi più infimi? Sì, l'indispensabile organamento delle grandi armate permanenti non è che l'organizzazione di una nuova sorte di schiavitù e il gastigo meritato dall'orgoglio dei nostri tempi.

Ma qualunque sia l'avvenire del mondo, vò dire del mondo *temporale*, una cosa sola resta evidente, cioè che il mondo *spirituale* va a dividersi sempre più in due parti, e che le due grandi unità della fede e della negazione se lo divideranno tutto intero.

L'istoria non ci ha mai offerti spettacoli più superbi. Riguardandolo perciò in viso, grazie al successore di Pietro, il Concilio generale andrà a far rimbombare presso tutt' i popoli il più potente appello che siasi da secoli fatto alla ragione ed alla coscienza umana, a nome della sola unità che può conciliarle ambedue.

Il Concilio ripeterà alla umanità la parola del Cristo: Bisogna che i *figliuoli di Dio dispersi rivengano all' unità* (1). Tutti

(1) Ioan. XI. 52.

sono opera della stessa mano; tutti sono prezzo di un sangue medesimo: sono tutti eredi di una medesima gloria. Bisogna ch'entrino nella sola famiglia che sulla terra porta il nome del suo Padre, del Padre di tutti, e che realizza questo nome con splendore. Il nome di cattolico è tre volte divino, e la chiesa che porta questo nome, lo verifica sola manifestamente nel tempo, nello spazio e nelle cose. Essa sola è cattolica nel tempo, nello spazio e nelle cose. Essa sola è cattolica nel tempo, poichè quattro o cinque fatti più chiari che la luce del sole fanno vedere il cristianesimo tanto antico quanto il mondo medesimo. Essa sola è cattolica nello spazio, poichè essa sola protesta contro le religioni nazionali ed i culti delle razze, essa sola invia i suoi apostoli e i suoi martiri a tutte le nazioni, e fa sola confessare il suo simbolo da tutte le lingue. Essa è cattolica nelle cose, perchè sola tiene la chiave delle armonie della ragione e della fede, della natura e della grazia, del dolore e della speranza, della vita e della morte, rischia-

rando essa sola le profonde contraddizioni della nostra natura per mezzo della rivelazione della caduta, e della redenzione, spiegando sola l'origine della lotta di cui noi siamo a noi stessi il teatro, e facendoci sola trovare la vittoria per mezzo dell'amore, l'espiazione per mezzo della pena, la consumazione della giustizia per mezzo della morte; *la via, la verità e la vita* (1) per mezzo dell'unico Salvatore del mondo, Gesù Cristo Signor Nostro.

Dai quattro venti del Cielo le anime risponderanno a questa gran voce, ed accorreranno in folla alla casa di Dio: *Fluent ad eam omnes gentes*. E i cieli e la terra diranno: Queste sono moltitudini, che *nessuno può numerare*, e ve ne ha *di ogni popolo, di ogni tribù, di ogni lingua* (2); è dessa la gran famiglia dei figliuoli di Dio, e l'unico ovile dell'unico pastore: *Unum ovile, et unus pastor* (3).

(1) Ioan. XIV. 6.

(2) Apoc. VII. 9.

(3) Ioan. X. 16.



NOTA

INTORNO AI DUE DECRETI DELLE SESSIONI
QUARTA E QUINTA DEL CONCILIO DI COSTANZA
INVOCATI NELLA DICHIARAZIONE DEL 1862.

I.

Quando Clemente V. fissò la sua residenza in Avignone, commise certamente questo pontefice un gran difetto, perchè fissando colà la sua residenza, non vi potè trasferire la Sede. « Tutte le ragioni, dice Bérault-Bercastel medesimo, rendevano dell'abituale dimora di Roma, un dovere indispensabile pel Papa tanto in qualità di Capo della Chiesa, che di vescovo di questa capitale del mondo. Ivi il Principe degli Apostoli aveva dall'Oriente trasferito il primato dell'apostolato; ed abbandonando il soggiorno di Antiochia, aveva al tempo stesso abbandonato il titolo di quella chiesa, alla quale avea già pensato di preporre un nuovo vescovo. Per una serie di rivoluzioni e di congiunture, ove i pensatori più arditi non hanno potuto non conoscere la condotta della Provvidenza, la sovranità di Roma, passando ai suoi Pontefici, ve li ha posti sopra un piede così tanto degno della supremazia del loro rango, quanto favorevole alla sacra libertà del loro mi-

nistero. Le passeggiere fazioni dei romani, i disturbi ed i pericoli dell'Italia, a confessione medesima degli apologisti di Clemente V, non ne avrebbero fatto uscire un S. Leone, un S. Gregorio, e tanti altri Pontefici di una virtù eroica; e che cosa devono dunque essere tutt' i Sommi Pontefici, se non uomini superiori alle ordinarie debolezze dell' umanità! » I romani anche oggi giorno danno il nome di *cattività di Babilonia* al trasferimento della Santa Sede nella Provenza.

L'istoria ratificò questo motto dei romani, perchè Avignone era in mezzo alla Francia, ed i Papi non si trovavano colà come a Roma. I nomi di Clemente V, e di Filippo il Bello talvolta confusi erano eziandio di più sinistro augurio, che i gravi accidenti dell' incoronamento del Papa considerati da quel momento come di tristo presagio. È ben noto quello che operò più tardi un'anima grande illuminata da Dio, S. Caterina da Siena, per ricondurre a Roma il sestodecimo Successore di Clemente V, cioè il Papa Gregorio XI, ma *la cattività di Babilonia* non fu di meno seguita dal grande scisma d'occidente, il quale ebbe cominciamento dopo la duplice elezione di Urbano VI e di Clemente VII nell' anno 1378, e il quale non terminò che nell'anno 1417, mediante l'elezione di Martino V nel Concilio di Costanza.

Il Concilio di Costanza fu dunque riunito per mettere un fine al grande scisma, durante il

quale la coesistenza di più papi dubbj equivaleva ad una vacanza prolungata della S. Sede.

Il Concilio si radunò nel 1414, dietro l'autorizzazione di Giovanni XXIII, allo scopo di giudicare la causa dei tre pontefici, Benedetto XIII, Gregorio XII, e Giovanni XXIII. Ma quando ebbero luogo le sessioni quarta e quinta, *non vi erano ancora in Costanza che i soli prelati dell'obbedienza di Giovanni XXIII.*

Se vuolsi prestar fede a Maimbourg, ecco come sarebbe stato redatto il decreto della quarta sessione, su cui pretendono poggiarsi coloro che sostengono la superiorità dei Concilj sopra i Papi, e che PER CONSEGUENZA oppugnano l' infallibilità della Santa Sede come *giudice supremo* delle controversie in materia di fede.

« Questo sacro Sinodo, legittimamente assembrato in nome dello Spirito Santo, costituendo un Concilio generale, e rappresentando la chiesa, tiene il suo potere immediatamente da Gesù Cristo; e non havvi persona, di qualunque siasi dignità, fosse anche il Papa, che non deve obbedirgli in ciò che ha rapporto alla fede, alla estirpazione dello scisma attuale, e alla riforma generale della chiesa nel suo capo, e nei suoi membri: *Haec Sancta Synodus... in Spiritu Sancto congregata legitime, generale concilium faciens, Ecclesiam repraesentans, potestatem a Christo immediate habet: cui cuilibet, cuiuscumque dignitatis, etiamsi papalis existat, obedire tenetur in his, quae per-*

tinent ad fidem, ad extirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiae in capite et in membris. »

In questi termini dunque sarebbe concepito il decreto della quarta sessione, dovendo credere a Maimbourg; ma fu Crabbe il primo che, nella sua edizione dei Concili pubblicata nell'anno 1555, introdusse in questo decreto le parole *ad fidem*. Queste parole mancano nell'edizioni più antiche, come in quelle di Parigi, di Colonia, di Hagenau e di Milano.

« Le cinque prime edizioni del Concilio di Costanza, dice l'Autore dell'*Analecta juris pontificii* non contengono le parole *ad fidem*; in esse trovansi semplicemente: *in his quae pertinent ad extirpationem dicti schismatis*. Questa lezione è tanto più rimarchevole perchè l'edizione di Hagenau (1500) che ha servito di tipo alle seguenti, è stata presa dall'esemplare autentico del Concilio di Basilea, manoscritto munito di suggello della bolla *sub plumbo*. I padri di Basilea avevano pertanto tutto l'interesse di mettere nella loro copia le parole *ad fidem*; se essi le hanno tralasciate, lo è verisimilmente perchè l'originale che facevano trascrivere non le conteneva. Noi non abbiamo osservato, nella discussione di Turcremata con i padri di Basilea, che la controversia si sia mai impegnata intorno alle parole in questione.

» Se antichi manoscritti portano: *ad fidem*,

ve ne sono altri che leggono: *ad finem et extirpationem dicti schismatis*. Quest' ultima lezione sembra più ragionevole. A qual proposito parlerebbe della fede il Concilio di Costanza? Nella prefazione del suo decreto si fa menzione semplicemente dell'estirpazione dello scisma, e della riforma della chiesa.

» Baluze nelle sue carte ha lasciato la copia del più antico manoscritto di Costanza che abbia trovato; ora, malgrado l'interesse ch'egli aveva di confermare i suoi principî di predilezione, ha trascritto egli stesso di sua mano: *in his quae pertinent ad finem et extirpationem schismatis*. La maggior parte degli eruditi dei giorni nostri ammettono che è il vero testo, e facilmente si spiega che la copia fatta a Basilea abbia soppresso le parole *ad fidem*, e conservato solamente queste: *ad extirpationem schismatis*, che offrono un senso completo, sebbene il Concilio di Costanza abbia verisimilmente inteso esprimere « l'estinzione dello scisma, e la distruzione radicale dei suoi avanzi (1). »

Non esistendo l'edizione ufficiale, ed essendo discordi i manoscritti, la sana critica non esige forse che si adotti la lezione sola ragionevole, e sola conforme all'insegnamento di tutta la tradizione cattolica?

Parlando del medesimo decreto della quarta sessione di Costanza, il dotto Emmanuele Schel-

(1) L'Avenir catholique 13 Maggio 1869.

strate dice che queste parole che figurano alla fine del decreto non ne hanno mai fatto parte: « E alla riforma generale della chiesa nel suo capo, e nei suoi membri. » Molti volevano che figurassero queste parole nel decreto, ma le medesime non vi furono inserite, perchè i cardinali, di concerto cogli ambasciatori francesi, protestarono di non ammettere il decreto, se non vi si cancellassero le parole in questione; ed in fatto, non vi furono inserite (1). Lo stesso apprendiamo da Niccola Tudeschi; ciò trovasi egualmente consegnato nei tre esemplari manoscritti del registro del Concilio, e Schelstrate (2) ne riferisce i propri termini; noi vediamo finalmente che la clausola in questione manca parimenti negli esemplari manoscritti delle biblioteche di Parigi, di Vienna, di Roma, di Salerno, e in altre molte; e Roncaglia aggiunge nelle sue note (3) sulla storia di Natale Alessandro che la medesima clausola non si trova nemmeno in nove manoscritti, nè nelle nuove edizioni di Venezia. Maimbourg cita molti manoscritti in favore del senso contrario; ma Schelstrate (4) fa vedere che queste copie non parlano della quarta sessione tenuta il 30 marzo, ma della sessione quinta, tenuta il 6 aprile.

(1) Dissert. de auct. et sensu decret. Const. c. 1. a. 1. et 2.

(2) Ibid. c. 1. a. 1.

(3) Animadv. in Dissert. saec. XV & XVI.

(4) Loco supra cit.

Dopo la quarta sessione, alcuni membri del Concilio prepararono il decreto per la quinta, in cui si stabilì ciò che siegue: Il Concilio dichiara che chiunque, di qualunque siasi condizione, fosse anche il Papa, ricusasse ostinatamente di obbedire alle prescrizioni di questo sacro Sinodo, o di ogni altro Concilio generale legittimamente riunito, *rapporto alle materie sopraddette, o ad altre che vi si rapportassero*, decise o da decidersi, — sia punito come merita, etc. *Item declarat quod quicumque, cuiuscumque conditionis... etiamsi papalis, qui mandatis. . . . huius sacrae Synodi, et cuiuscumque alterius concilii generalis legitime congregati, super praemissis seu ad ea pertinentibus, factis, vel faciendis, obedire contumaciter contempserit, debite puniatur* etc. (1). Essendo questo di una grande importanza, richiedeva una discussione molto approfondita; ora, i padri del Concilio si contentarono di deputare alcuni fra loro per conferire su questa materia col cardinale di Firenze, Francesco Zabarella, che oppose della resistenza, ma una resistenza inutile, perchè i deputati vollero ad ogni costo e senz'altro esame che si adottasse il decreto tale quale era stato redatto. Ecco in quali termini si fa menzione di questo dettaglio nel registro del Concilio, nel quarto manoscritto. Dopo la quarta sessione, s'impegnò una discussione tra il cardinale di Firenze ed alcuni deputati; in seguito di

(1) Sess. 5. (Lab. t. 12. col. 22.).

quest'altercazione, i deputati delle nazioni vollero che si pronuncessero per intero in una sessione generale le definizioni in questione: *Post sessionem quartam, fuit per cardinalem Florentinum cum aliquibus deputatis aequaliter disputatum; post altercationem voluerunt* (deputati nationum) *ex integro dictas definitiones pronunciare in sessione generali* (1).

Vedendo dunque i cardinali che volevansi produrre nella quinta sessione dei decreti esaminati con sì poca maturità, risolvettero in sulle prime di non assistervi; pur tuttavia, volendo evitare ogni scandolo, e il pericolo di far sciogliere il Concilio, si presentarono a questa sessione; ma prima protestarono unanimamente, di concerto cogli ambasciatori francesi, che rifiuterebbero il loro consenso a ciò che volevasi stabilire: *Praemissa per dominos cardinales et oratores regis Franciae protestatione secreta facta, quod propter scandalum evitandum ad sessionem ibant, non animo consentiendi his, quae audiverant in ipsa statui debere*. Ecco quel che leggesi, secondo Schelstrate (2) nei tre manoscritti del registro del Concilio.

Facciamoci ora ad ascoltare quel che dice il venerabile cardinal Bellarmino (3). Ei dichiara che il Concilio non era ecumenico, allorchè tenne

(1) Schelstrate. Diss. de auct. et sensu decret. c. 1. a. 2.

(2) Act. Conc. Const. post sess. 4.

(3) De Conciliis, lib. II. c. 19.

queste due sessioni, perchè vi assistè il terzo solamente della chiesa, cioè quelli che erano della parte di Giovanni, mentre i partigiani di Gregorio, e di Benedetto vi si erano rifiutati. Dice inoltre che a quell'epoca non vi era Papa certo; tanto più che Giovanni il quale aveva convocato il Concilio, si era di già ritirato. *Aggiunge che poco importa obbiettare che il Concilio non essendo ecumenico, non poteva deporre i tre Papi, che erano dubbî;* perchè, ei risponde, benchè il Concilio non possa definire dei nuovi dogmi di fede senza l'autorità del Papa, *può nondimeno, in tempo di scisma, provvedere la chiesa d'un pastore, allorchè questo è dubbio.* Aggiunge inoltre che Giovanni e Gregorio rinunciarono spontaneamente, in seguito, al pontificato, come leggesi nella dodicesima e decimaquarta sessione. E benchè Benedetto non abbia mai condisceso a rinunciare, ciò non ostante il suo successore Clemente VIII cedè tutti i suoi diritti a Martino V, che fu poi riconosciuto per Sommo Pontefice dalla chiesa universale.

È dunque da questa quinta sessione che Maimbourg inferisce la superiorità assoluta del Concilio sul Papa. Ma noi gli rispondiamo primieramente, che senza togliere la loro importanza alle parole dei decreti emanati in siffatta sessione, non può affatto dedursene una simile superiorità, atteso che il Concilio non intende parlare che del caso, in cui vi fosse uno scisma ed un Papa dubbio:

ciò che si rileva chiaramente da queste stesse parole che noi abbiamo di sopra citate, cioè che debba ubbidirsi al Concilio « in ciò che ha rapporto all'estirpazione dello scisma attuale, » come anche da queste altre parole che sieguono alle prime: « il Concilio dichiara che chiunque rifiutasse di obbedire alle sue prescrizioni relativamente alle materie sopraddette, o ad altre che vi si rapportassero, etc. » Ora, quali erano queste MATERIE SOPRADDETTE, se non l'estirpazione dello scisma, e la deposizione dei Sommi Pontefici dubbj? Del resto, nella sessione dell' 11 Settembre 1417, come lo attestano gli atti del Concilio, le tre nazioni che erano in opposizione coll' Alemagna, dichiararono che un Papa certo, debitamente e canonicamente eletto, non può essere legato da un Concilio: *Papa rite et canonice electus a Concilio ligari non potest*. Ed è per questo che nel decreto della quarantesima sessione, decreto conciliarmente emanato dalle cinque nazioni, si è stabilito che il Papa, il quale verrebbe prossimamente eletto, avrebbe a riformare la Chiesa nel suo capo, e ne' suoi membri: *Synodus decernit quod Romanus Pontifex de proximo assumendus debeat reformare Ecclesiam in capite et in membris* (1). Qui si noti che non è detto che sarà il Concilio, ma il Papa che dovrà riformare.

(1) Labbeus, t. 12. col. 248.

Arroggi, che nel trattato che i Cardinali esposero al Concilio, enunciarono, fra le altre proposizioni, le due seguenti: La Chiesa romana può chiamarsi a buon diritto la Testa di tutte le chiese: siccome questa Chiesa è chiamata la testa di tutte le chiese, essa lo è ancora del Concilio generale, e puranco della Chiesa universale: *Romana Ecclesia omnium ecclesiarum.... caput dici potest: Romana Ecclesia, sicut omnium ecclesiarum caput dicitur, sic et Convilii generalis, imo universalis ecclesiae* (1). Ecco quale fu la risposta del Concilio, e le sue osservazioni riguardo alle due parole TESTA e CONCILIO: Per quel che riguarda la parola *Testa*, noi, ei dice, l'ammettiamo, ma non già per favorire lo scisma e le dissensioni. In quanto poi alla parola *Concilio*, bisogna fare una distinzione; ciò è vero in un Concilio determinato, specialmente quando trattasi di estirpare l'eresia; ma non è la stessa cosa, quando trattasi di togliere dalla chiesa romana uno scisma che si è infilsato fra i cardinali. *Nota super verbum CAPUT: hoc concedatur, non tamen ad fovendum schisma, aut difformitates. Item nota super verbum CONCILII, subdistinguendum: hoc est verum in aliquo Concilio, maxime cum agitur ad... haeresim extirpandam; ubi autem agitur de schismate tollendo in Romana Ecclesia, quod per cardinales ortum habuit..... id non habet locum* (2). Non è questo decisivo?

(1) Conclusiones Cardinal. — (2) Ibid.

Aggiungiamo ancora che la proposizione quarantesima prima di Wicleff concepita in questi termini: non è necessario alla salute, il credere che la chiesa romana occupa il primo rango fra le chiese: *Non est de necessitate salutis credere Romanam Ecclesiam esse supremam inter alias ecclesias*; fu l'oggetto di una censura, con la quale si dichiarò che se questa proposizione s'intendesse ancora delle chiese militanti, il senso sarebbe eretico, e la censura ne assegnò la ragione seguente: È necessario che vi sia una chiesa che tenga il primo rango nella carica, e nell'autorità d'insegnare e di comandare; ora, tale è la chiesa romana, nella quale il Papa è il capo: *Quia necesse est remanere huiusmodi Ecclesiam supremam in officio et auctoritate docendi et praeci- piendi..... at talis est Ecclesia Romana, ubi Papa caput est etc.* Questa censura fu approvata nella sessione ottava.

Di più, vedesi nella Costituzione di Martino V, approvata dal Concilio stesso nell'ultima sessione, che una delle interrogazioni, che bisognava dirigere agli eretici convertiti, consisteva nel dimandar loro, se credevano che il Papa canonicamente eletto (vale a dire quello che pro tempore regnava, e che disegnvasi pel nome suo proprio) era il successore del Beato Pietro, ed era investito dell'autorità suprema nella chiesa di Dio: *Utrum credat quod Papa canonice electus, qui pro tempore fuerit, eius nomine proprio ex-*

presso, sit successor Beati Petri, habens supremam auctoritatem in ecclesia Dei (1). Ora, il Papa non sarebbe rivestito della suprema autorità, se egli fosse sottoposto al Concilio.

Eugenio IV, inoltre, in una Bolla approvata dal Concilio di Firenze nel 1439, condannò la proposizione dei Padri del Concilio di Basilea, nella quale essi sostenevano che il Concilio di Costanza aveva decretata la superiorità del Concilio sul Papa; ma, il Papa condanna questa proposizione, intesa nel cattivo senso che le attribuiscono i Padri di Basilea, e che è contraria alla S. Scrittura, all'opinione dei Santi Padri, ed al sentimento stesso del Concilio di Costanza: *Iuxta pravum ipsorum Basiliensium intellectum, quem facta demonstrant veluti Sacrosanctae Scripturae, et Sanctorum Patrum, et ipsius Constantiensis Concilii sensui contrarium* (2). Dunque, Eugenio IV, e il Concilio di Firenze tenevano per certo che il Concilio di Costanza avea parlato di un Papa dubbio.

II.

È però poggiandosi su questi decreti della quarta e quinta sessione di Costanza, che la dichiarazione del 1682 si esprime così: « La piena potestà della Sede Apostolica e dei Successori di S. Pietro è tale, che i decreti della quarta e

(1) Bulla « *Inter cunctas.* »

(2) Bulla, *Moyses.*

quinta Sessione del Concilio di Costanza, approvati dalla Santa Sede, e confermati dalla pratica dei Pontefici Romani e di tutta la chiesa, conservano tutta la loro forza; e la chiesa di Francia non approva quei che attaccano questi decreti, dicendo che essi sono di un' autorità dubbia, o che i medesimi riguardano solo il tempo dello scisma.

Noi abbiamo di già veduto che l' assemblea del 1682 non deve confondersi colla chiesa di Francia. Secondo quest' assemblea, il Concilio generale sarebbe superiore al Papa, fuori del tempo dello scisma, e ciò secondo la dottrina e la pratica dei Pontefici Romani, e di tutta la chiesa! — E, a sensi della medesima assemblea, la Santa Sede, vale a dire, Martino V, avrebbe approvato i decreti della quarta e quinta sessione di Costanza, tali quali li suppone la Dichiarazione, e li avrebbe approvati nel senso della Dichiarazione stessa, cioè della superiorità del Concilio sul Papa, fuori del tempo dello scisma!

Ora, tutto ciò non è sostenibile:

1°. È falso, che secondo la dottrina e la pratica dei Pontefici Romani e di tutta la chiesa, i Concilii sieno superiori ai Papi fuori del tempo dello scisma, vale a dire del tempo in cui i Papi sono dubbî.

A termini del secondo Concilio di Lione, il Papa ha un *primato supremo e intiero con la sovranità, e la pienezza della podestà su tutto l'uni-*

verso. Tutte le chiese sono a lui sottoposte, ed i vescovi di tutte le chiese gli devono rispetto ed obbedienza. La prerogativa della chiesa romana non può esser violata nè nei Concilî generali, nè negli altri Concilî (1). Il Concilio di Firenze non è men chiaro: egli ha definito che il Pontefice romano ha ricevuto da Gesù Cristo, nella persona di S. Pietro, una piena podestà per pascere, reggere, e governare la chiesa universale (2). Con qual diritto dunque l'assemblea del clero del 1682, convocata ed agendo per ordine di Luigi XIV, vien essa a dichiarare che la podestà piena, intera e suprema del Papa è subordinata all'autorità del Concilio generale, vale a dire, che questa podestà non è una podestà piena, intera e suprema? Come conciliare il secondo articolo della dichiarazione vuoi con ciò che dice il Papa Gelasio quando scriveva a Fausto, che i canoni consagrano in tutta la chiesa gli appelli alla Sede Apostolica al tempo stesso che proibiscono di appellare da questa medesima; ch' essendo esso stesso giudice di tutta la chiesa, egli non è soggetto ad alcun giudizio, e che le sue sentenze non possono essere riformate (3); vuoi con la lettera di Nicolò I all'imperatore Michele, nella quale egli insegna che i giudizi della Santa Sede sono irriformabili (4): sia con quella di

(1) Labbens, t. II. p. I. col. 966.

(2) Sess. ultima (Labbens t. 18. col. 1167).

(3) Labbens, t. 4. col. 1169.

(4) Labbens, t. 8. col. 819.

S. Avito, che diceva, a nome dei Vescovi delle Gallie, riguardo alla persecuzione suscitata contro il Papa Simmaco, che *non si comprende facilmente per qual ragione, e in forza di qual legge un superiore sarebbe giudicato da un inferiore* (1); sia finalmente con l'opinione, e la condotta dei vescovi del Concilio di Roma, nel numero di 77, che ricusarono di giudicar Simmaco, aggiungendo che il vescovo di questa città non va soggetto al giudizio degli altri vescovi, che sono suoi subalterni (2)? Che cosa risponderanno in fine i gallicani a quel che disse Leone X unitamente al quinto Concilio generale di Laterano, *sacro approbante Concilio*, cioè che il Pontefice Romano solo ha autorità su tutt' i Concili, *auctoritatem super omnia Concilia*, avendo il pieno diritto e potere di convocarli, di trasferirli, e di discioglierli: *Conciliorum indicandorum, transferendorum, et dissolvendorum plenum ius et potestatem habere* (3).

2. È poi molto dubbio che i decreti della quarta e quinta sessione (supponendoli autentici, lo che noi siam lungi dal fare) sieno stati approvati dalla Santa Sede o da Martino V.

In fatto, l'atto pubblico e solenne, con cui Martino V ratifica e conferma certi atti del Concilio di Costanza, non parla che della condanna

(1) Labbeus, t. 4. col. 1868.

(2) Ibid. col. 1828.

(3) Labbeus, t. 14. col. 809.

degli errori di Wicleff, di Giovanni Hus e di Girolamo da Praga. È vero che questo Papa ha dichiarato verbalmente di approvare e ratificare tutto ciò che si era fatto a Costanza conciliarmente in materia di fede: *Se omnia et singula determinata et conclusa decreta in materia fidei per praesens sacrum generale Concilium Constantiense conciliariter, tenere ac inviolabiliter observare, et numquam contravenire velle quoquomodo, ipsaque sic conciliariter facta approbare et ratificare, et non aliter nec alio modo.*

Ma, come provare, dice il cardinal Litta, che questa formola comprende i decreti di cui noi parliamo?... Il Papa dice di approvare ciò che è stato decretato *in materia fidei*: ora, si sa che le materie di fede in questo Concilio rapportavansi agli errori di Wicleff, di Hus e di Girolamo da Praga. Tutte le altre materie si riferivano all'affare dell'unione della chiesa o a quello della riforma. Come provare che i decreti in questione si rapportavano alle materie di fede? Io ho dunque più diritto di dire che essi appartengono all'oggetto dell'unione, o, se volete, a quello della riforma. Posso anche provare che simili decreti non appartengono affatto alla fede, perchè nella stessa quinta sessione, dopo i citati decreti, leggo che si passa alla materia della fede: *« Quibus peractis, supradictus R. P. D. electus Posnaniensis, in materia fidei et super materia Ioannis Hus legebat quaedam avisamenta*

quae sequuntur et sunt talia. — Questo passo prova che i precedenti decreti non appartengono alla materia di fede, e che questa materia riguardava gli eretici summenzionati. Egli dunque è per lo meno dubbiosissimo che i ripetuti decreti sieno stati confermati da Martino V (1). »

Aggiunge finalmente il Cardinal Litta: « Per finir ciò che ha rapporto all' autorità di questi decreti, io dimanderò a coloro che la sostengono, se possono negare che dalla celebrazione del Concilio di Costanza sino a nostri giorni, vale a dire, di più di quattro secoli, si è incessantemente disputato e dubitato fra i cattolici intorno a quest' autorità? Questo è un fatto che non potranno negare. E' come dunque può dirsi che quest' autorità non è dubbia? È condizione indispensabile ai decreti dei Concilj ecumenici, che la loro autorità non sia lungamente richiamata in dubbio fra i cattolici. Può accadere che i decreti e le definizioni dei Concilj ecumenici incontrino delle opposizioni, anche da parte dei cattolici, finchè non sono abbastanza conosciuti, come è avvenuto rapporto al quinto e al settimo Concilio, e ciò può anche tollerarsi per qualche tempo per una prudente e caritatevole condiscendenza; ma, passato siffatto tempo, è indispensabile che tutt' i cattolici si sottomettano all' autorità loro. Pretendere che questi decreti di Co-

(1) Lettres sur les quatre Articles dits du clergé de France, lett. 18.

stanza , son decreti di un Concilio ecumenico , e confessare che da quattro secoli una gran quantità di cattolici hanno dubitato e dubitano ancora della loro autorità , sono due cose che si distruggono a vicenda. Ma la seconda cosa è un fatto che non puossi negare ; dunque è falsa la prima (1).

« Ma supponiamo, soggiunge il cardinal Gousset, che questi decreti sieno stati formalmente approvati dalla Santa Sede : si presenta un'altra difficoltà che non poteva certamente sciogliersi da un'assemblea del clero, anche da tutto il clero della Francia. Trattasi di sapere se i decreti di Costanza sono per tutti i tempi, o debbonsi restringere al tempo dello scisma, vale a dire, al tempo, in cui vi erano, come all'epoca del Concilio di Costanza, più pretendenti al Papato, senza potersi di leggieri discernere il vero Papa. »

Egli è evidente, dai termini stessi di questo decreto, che non possono intendersi come emanati unicamente pel tempo dello scisma. Ora, se si può, lo si deve, poichè non possono intendersi altrimenti senza trovarsi in contradizione colla dottrina dei SS. Padri, e coi decreti i più autentici della Santa Sede, e dei Concilj, il cui testo non offre ambiguità alcuna. Dunque a torto ha creduto l'assemblea del 1682 di dover gettare

(1) Loco citato.

una specie di biasimo su coloro che non pensavano com' essa, dicendo che *la chiesa gallicana non approva il sentimento di quei che restringono allo scisma i decreti della quarta e quinta sessione del Concilio di Costanza.*

Ma non è a torto che si biasima il sentimento dell'assemblea dell'anno 1682, a nome del sentimento di tutte le chiese della cattolicità (1).

(1) Conf. S. Alfonso di Liguori, *Verità della fede*, parte III. capo 9. §. 2. n. 2. *Opere dogmatiche* t. 2. — Casterman, (Paris-Tournai) — Card. Litta, *Lettres sur les quatre Articles* — Card. Gousset, *Théologie dogmatique, De l'Eglise*, part. III. chap. 7. ort. 8.



INDICE

<i>Prefazione del Traduttore</i>	<i>pag.</i>	III
<i>Breve di Sua Santità Pio IX.</i>	»	VI
L'Infallibilità e il Concilio Generale	»	1
CAPO I. L'infallibilità naturale, o la certezza. »		4
» II. La Chiesa, o la Società religiosa. »		22
» III. L'infallibilità soprannaturale. - Una potenza dottrinale divinamente sta- bilità dev'essere infallibile. - Natura di questa infallibilità. - Sua neces- sità »		30
» IV. L'oggetto preciso della infallibilità della Chiesa »		39
» V. Del soggetto, o dell'organo della in- fallibilità della Chiesa »		50
» VI. Digressione sopra un fatto decisivo contro la incredulità. »		66
» VII. L'ignoranza dei pubblicisti del libero pensare intorno alla natura e l'ob- bietto della infallibilità pontificia. »		86
» VIII. Della infallibilità della Santa Sede in materia di fede, ossia della infal- libilità del Papa insegnante la Chiesa <i>ex cathedra</i> »		91
§. 1. L'infallibilità del Papa insegnante <i>ex ca- thedra</i> cioè insegnante la Chiesa in materia		

di fede è una verità certa fondata nella rivelazione, o contenuta nella parola di Dio scritta o tradizionale.	pag. 92
§. 2. L'infalibilità del Papa insegnante <i>ex cathedra</i> è una verità inseparabilmente legata a delle verità di fede. — Senza di essa, la condotta pubblica della Chiesa sarebbe inesplicabile, e inconciliabile con le promesse di Gesù Cristo.	» 106
CAPO IX. L'infalibilità verificata	» 122
» X. La credenza all'infalibilità del Capo della Chiesa	» 134
» XI. Un singolare malinteso	» 151
§. 1. Il Papa ed i Concilii	» ivi
§. 2. A che si riconoscono i decreti dei Concilii, o dei Papi, che costituiscono le decisioni di fede	» 157
CAPO XII. Della definizione della infalibilità della Santa Sede per mezzo del Concilio	» 167
§. 1. Può essere definita l'infalibilità del Sommo Pontefice parlante <i>ex cathedra</i>	» ivi
§. 2. Il Concilio giudicherà esso opportuna questa definizione?	» 168
CAPO XIII. Il Concilio Generale, e gli errori de' nostri tempi	» 175
<i>Nota.</i>	» 201

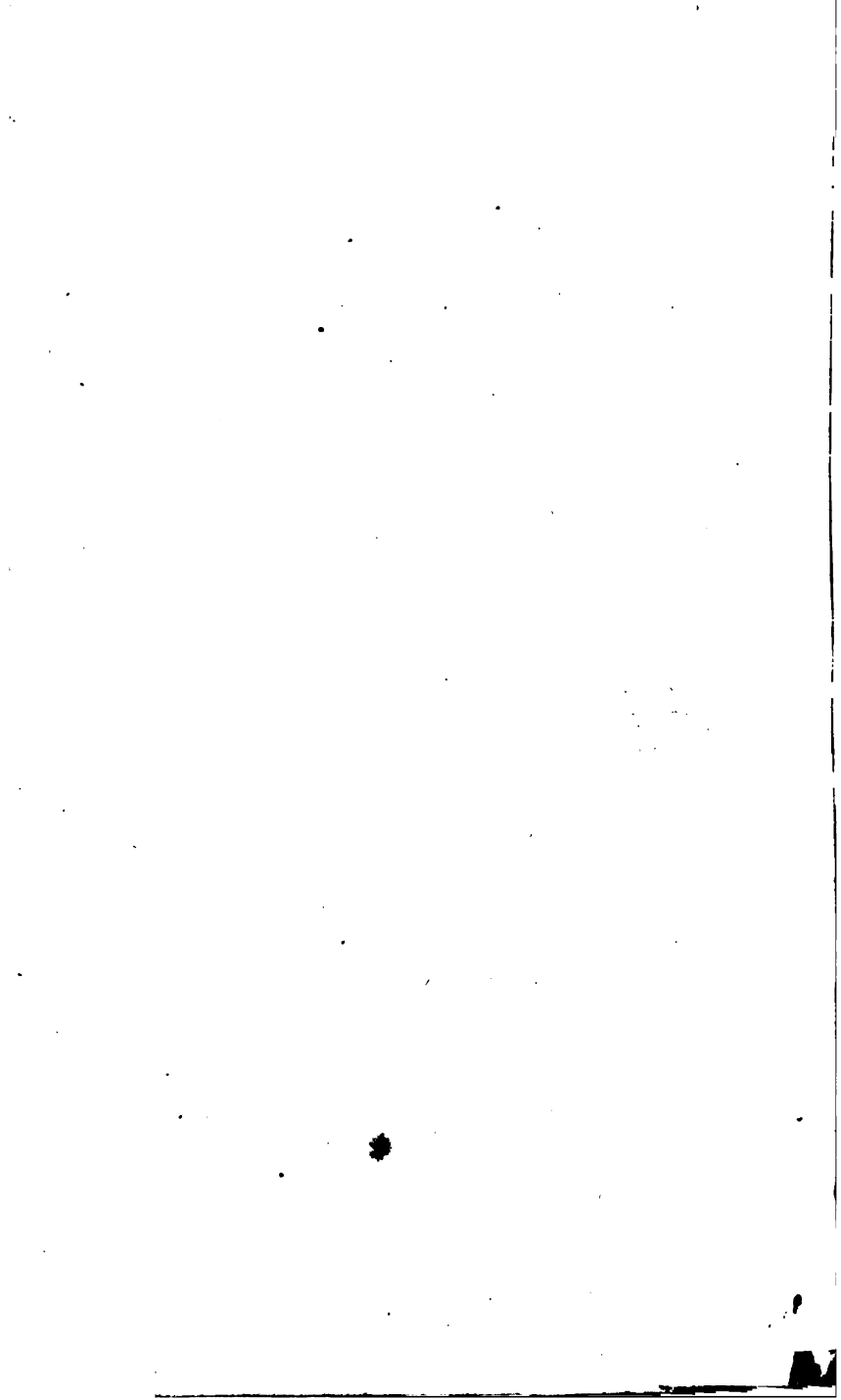


IMPRIMATUR

Fr. Raph. Arch. Salini O. P. S. P. A. Mag. Soc.

IMPRIMATUR

Ioseph Angelini Archiep. Corinth. Vicesg.





EDIZIONI RECENTI



- CELESIA** (Mons. Mich.) Il Pontificato romano e i Barbari, o Pio IX e la civiltà: raffronti letti nell'Adunanza solenne della Pontificia Accad. Tiberina. in-8. L. » 60
- Concillii Generali** (Dei) loro autorità ed istoria aggiuntavi la Bolla di convocazione del Concilio ecumenico da tenersi in Roma; in-8. » 60
- DE LUISE** (P. D. Gaspare) Il Papato vive e trionfa, risposta ai deputati della Sinistra parlamentare nella sessione del 1867, in-8. » 80
- FRANCO** (P. Secondo d. C. d. G.) S. Pietro Apostolo. Ragionamenti tre. in-8. » 1 »
- GALEOTTI.** L'autorità della Chiesa. Dispute e Polemiche con un ministro Valdese. Seconda Edizione riveduta corretta dall'autore. in-8. » 3 »
- MANACORDA.** Il Materialismo è nemico del Progresso e Civilizzazione. Dissertazione letta all'Accademia di Religione. in-8. » 80
- MANNING** (M. Edoardo) Il poter temporale del Papa nel suo aspetto politico, versione italiana. in-8. » 60
- La Missione temporale dello Spirito Santo, ovvero la Ragione e la Rivelazione versione dall'inglese del P. Pamfilo da Magliano M. O. R. in-8. » 2 25
- TANCREDI.** (Ab. Giusep.) S. Ormisda e S. Silverio Sommi Pontefici e i loro tempi. Studi religiosi e civili col testo e volgarizzamento dell'Epistolario Ormisdiano. in-8. » 5 »

